NOUVEAU
VOYAGE
FAIT AU PÉROU.

Par *M. l'Abbé* COURTE
DE LA BLANCHARDIERE.

Auquel on a joint une Description des anciennes Mines d'Espagne, traduite de l'Espagnol d'ALONSO-CARILLO-LAZO.

A PARIS,
De l'Imprimerie de DELAGUETTE, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. D. CC. LI.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE *qu'on présente au Public, est une Relation fidèle, ou une espece de Journal d'un Voyage fait tout récemment au Chili, au Bréſil & au Pérou. L'Auteur ne l'avoit composé que pour ſa propre ſatisfaction : mais les ſollicitations preſſantes & réitérées de pluſieurs de ſes amis l'ont déterminé à le mettre au jour. Il n'a pas prétendu donner une deſcription exacte des lieux où il a paſſé ; il n'entre point non plus dans aucun détail ſur leurs Poſitions Aſtronomiques ou Géographiques. Ceux qui déſireront ſur cela des éclairciſſemens*

exacts, peuvent consulter le Livre de M. Frezier *imprimé* in-4°. à Paris : *ils y trouveront de quoi satisfaire amplement leur curiosité. L'unique but de notre Voyageur est d'amuser quelques instans par le récit de ce qu'il a vû ; & s'il a le bonheur de réussir, il croira son objet suffisamment rempli.*

On a joint a ce Voyage que les circonstances rendent singulier, une Description des anciennes Mines d'Espagne, *traduite de l'Espagnol d'*Alonso-Carillo-Lazo. *Ce curieux morceau, qu'on peut regarder comme une excellente Topographie de l'Espagne décrite seulement par ses montagnes, a paru bien placé, pour servir de contraste à l'idée qu'on a du* Pérou.

BIBLIOTECA NACIONAL

NOUVEAU VOYAGE FAIT AU PEROU,

Depuis l'année 1745. jusqu'en 1749.

APRE'S avoir quitté Paris, sur la Lettre qu'un Officier m'écrivit de Saint-Malo, pour m'engager à faire un Voïage au Pérou dans un Vaisseau Marchand, je me rendis dans cette Ville le 22 du mois de May de l'année 1745. dans le tems que m'avoit marqué cet Officier pour le départ du Vaisseau. Nov. 1745.

Nov. 1745. Cependant il me fallut rester dans cette Ville, depuis le 22 de May jusqu'au 18 de Novembre. Il est vrai que j'eus la consolation d'aller passer un mois & demi de tems à la maison de Campagne que mon frere a dans la même Province à vingt-deux lieues de Saint-Malo; mais je ne goûtai pas longtems les plaisirs que deux freres qui s'aiment tendrement, peuvent goûter ensemble. M. de Lehen Capitaine du Vaisseau, m'écrivit chez mon frere pour m'engager à retourner à Saint-Malo, parce qu'il n'attendoit plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Je revins donc dans cette Ville, comptant m'embarquer dans peu, mais je fus bien désabusé; car je voyois passer les mois entiers, sans que l'on fit mention du départ, ce

qui me causoit un ennui que je ne sçaurois exprimer, venant de quitter Paris & mes meilleurs amis pour me voir relegué dans une Ville, où je n'avois presque pas de connoissance. M. de Lehen fit tout ce qu'il pût pour me procurer du plaisir, & je puis dire avec vérité que j'ai tout lieu de me louer de ses politesses. NOV. 1745.

La raison du retardement du Vaisseau, n'étoit pas sans fondement : les Anglois contre lesquels nous étions en guerre paroissoient tous les jours sur les côtes de Bretagne, & l'on débitoit dans cette Ville, qu'ils étoient si sûrs de prendre le Condé, (c'étoit le nom du Navire sur lequel je devois m'embarquer) qu'ils l'avoient, disoit-on, fait mettre à l'encan dans la ville de Londres :

ce qui paroiſſoit une raiſon bien plauſible pour différer, ou du moins pour attendre une occaſion plus favorable de partir. Enfin ce jour tant déſiré arriva.

Nov. 1745.

Départ de Saint-Malo.

Le Jeudy 18 de Novembre de l'année 1745. à midy, nous appareillâmes de la rade de Saint-Malo à bord du Vaiſſeau *le Condé* de cinquante piéces de Canons, & de 250 hommes d'équipage, qui étoit armé par Meſſieurs Ariagne & Caſtagnier, de Paris, & Meſſieurs Caſaubon & Bechic de Cadix & commandé par M. Lehen-Brignon de Saint-Malo. Nous appareillâmes, dis-je, par un bon vent de Nord-eſt, qui continua de même juſqu'au 20 du même mois que nous fûmes mouiller au Conqueſt vers les trois heures après-midi, ſans avoir trouvé au-

cuir Vaisseau ennemi.

Nov. 1745. Le lundy 21, nous appareillâmes le matin du Conquest, & fûmes mouiller à Camaret, à peu de distance de-là. Nous y trouvâmes une flotte arrivée depuis peu de l'Amérique ; de-là nous nous rendîmes dans la Rade de Brest, où nous trouvâmes pour Commandant un Vaisseau de 60 pieces de Canons, nommé *le Sérieux*, & commandé par M. de la Formentiere.

Arrivée à Brest.

Ce qui me parut de beau dans cette Ville, qui n'a rien de gracieux par elle-même, ce sont les Magasins, les Vaisseaux, & la Rade : du reste, la Ville ne mérite pas que l'on y fasse attention. Outre cela le climat y est si pluvieux, que je crois qu'il n'y a que la nécessité qui puisse en-

Nov. 1745. gager quelqu'un à y faire sa résidence. Nous demeurâmes dans sa Rade depuis le 22 Novembre jusques au 15 de Décembre où nous profitâmes de la compagnie de deux Frégates de Roy armées par des particuliers pour faire des courses ; l'une se nommoit la Syrene, commandée par M. Louvet de Granville, & l'autre le Zéphire, par M. de Tyercelin de Nantes.

Départ de Brest. Le 15 du même mois de Décembre au matin, nous appareillâmes de la Rade de Brest, accompagnés de ces deux Frégates, ayant le vent au Nord-est. Il ne se passa rien de particulier jusqu'au 18, où à la hauteur du Cap Finistere elles eurent connoissance d'un bâtiment au vent à elles, auquel elles donnèrent la chasse ;

pour nous nous continuâmes notre route. DEC. 1745.

Le Dimanche 19, après avoir quitté les deux Frégates, nous eûmes, vers les sept heures du soir, connoissance d'une Voile au vent à nous : il faisoit alors un beau clair de lune. On fit mettre aussi-tôt les fanaux dans notre hune d'artimon, pour marquer le signal dont nous étions convenus avec M. Louvel Commandant des deux Frégates ; mais voyant que ce Vaisseau n'y répondoit point, nous nous préparâmes au combat. On avoit fait faire auparavant quelques exercices à nos Matelots, tant du canon que du fusil ; cela n'empêcha pas de faire appercevoir que la premiere épreuve d'un *Branle-bas*, (c'est ainsi que l'on nomme Préparation à un Combat.

DEC. 1745. cette préparation) ne leur parut quelque chose de bien nouveau.

Lorsque nous commencions à nous préparer sérieusement au combat, ce bâtiment, sans nous (*a*) *hêler*, & demander de quelle Nation nous étions, commença, quoique dans la nuit, par nous tirer deux coups de canon, dont les boulets passerent entre notre grand mât & celui de mizaine, sans nous faire aucun dommage. Quoiqu'on ne puisse pas pendant la nuit bien discerner si un Vaisseau est grand ou petit, à moins que l'on ne soit, pour ainsi dire, à une ou deux portées de Fusil de lui, j'étois dans la galerie à considérer ce bâtiment: mais à peine eus-je vu le feu de son canon, & entendu le sifle-

(*a*) *Hêler*, c'est faire un grand cri à la rencontre de deux vaisseaux, & demander le *Qui vive*.

ment des boulets, que je me retirai au plus vîte au poste de notre Chirurgien-Major. Dès que ce bâtiment ennemi eut tiré ces deux coups, il se retira derrière nous à quelque distance & nous observa pendant la nuit. DEC. 1745.

Cependant tout notre monde se tint sur ses gardes jusqu'au lendemain matin, où nous revîmes dans nos eaux ce même bâtiment qui continuoit à nous donner chasse. Mais nous fûmes agréablement surpris de voir une petite gaulette à deux mâts faire ce manége, tandis que nous avions lieu de craindre que ce ne fût quelque gros Vaisseau de Guerre. Voyant donc de quoi il s'agissoit, nous continuâmes notre route comme s'il n'eût été question de rien; mais ce petit Corsaire (car il l'étoit, soit

Anglois, soit Espagnol, eût la hardiesse de nous tirer un troisiéme coup de canon, quoiqu'il vît que nous étions peut-être dix fois plus fort que lui. Cela obligea notre Capitaine à faire pointer & tirer sur lui un de nos canons de douze livres de balles, dont le boulet ne fut pas loin de son bord; il parut être content & vira de bord tout aussi-tôt, en faisant force de voile vers la côte de Portugal, dont nous n'étions pas éloignés. (a)

DEC. 1745.

Le 23 nous découvrîmes le Cap Sainte-Marie, vers les six heures du matin, & le lendemain

(a) Les Portugais ne nous favorisoient pas dans cette guerre. Les Anglois étoient bien venus à Lisbonne, & ordinairement ce Port leur servoit de relâche, soit pour leurs vaisseaux de guerre qui venoient d'Angleterre, ou de Gibraltar, soit pour leurs Corsaires qui croisoient dans ces parages,

nous nous trouvâmes à trois ou quatre lieues de la Baye de Cadix : les vents nous étoient absolument contraires ; & nous fûmes obligés de courir plusieurs bords pour y entrer. Pendant ce tems, on vit un Navire derriere nous qui cherchoit aussi à entrer : c'étoit un Hollandois, nous le vîmes mouiller dans la Rade quelques tems après nous ; un moment après, ceux qui étoient à la découverte, en apperçurent au loin deux autres qui portoient sur nous. Il y a apparence que c'étoient des Vaisseaux de Guerre Anglois, puisqu'ils n'entrerent point après nous, & que la Tour de Cadix qui fait ordinairement les signaux à tous les Navires qui arrivent ou paroissent, arbora la flâme Angloise. DEC. 1745.

Dec. 1745. Arrivée à Cadix.

Lorsque nous mouillâmes dans la Rade, nous vîmes avant d'entrer, quatre ou cinq Vaisseaux qui sortoient, mais ils rentrerent quelques tems avant nous. C'étoient des François venus depuis peu de *Terre-neuve* relâcher à Cadix, pour aller de-là vendre leur molue à Marseille, mais qui nous ayant apperçu, crurent que nous étions Anglois & rentrerent. L'après-midi la Tour de Cadix remit une flâme Angloise pour faire connoître que l'on voyoit encore des Vaisseaux ennemis : nous nous trouvâmes fort heureux de n'en avoir rencontré ni à la sortie de St. Malo & de Brest ni à l'entrée de Cadix, où on les voyoit tous les jours paroître.

Nous fûmes trois jours dans la Rade sans voir paroître à notre bord la visite de la *Santé*; car

quand on arrive dans ce Port de quelque Nation que l'on ſoit, ſur-tout ſi l'on vient du Levant, il eſt défendu de ſortir de ſon bord & d'y recevoir aucun Etranger avant que l'on ait reçu cette viſite. Il vient un bateau accompagné d'Officiers Royaux, d'un Médecin & de quelques Soldats : les Officiers paſſent l'équipage en revue, M. le Médecin examine la phiſionomie de chacun, & voit les malades. S'il s'en trouve beaucoup, ou qu'il ſoit mort quelqu'un pendant la traverſée, (ce qu'ils connoiſſent bien-tôt par le rôle de l'équipage que l'on eſt obligé de leur montrer), ou que même l'on ait viſité ou été viſité en mer par quelque Vaiſſeau venant du Levant, où la peſte regne preſque toujours,

DEC. 1748.

DEC. 1745. on eſt obligé pour lors d'éloigner ſon Navire des autres, & de faire la quarantaine en gardant pendant quarante jours une exacte retraite. Nous ne fûmes pas dans ce cas: au bout de trois jours la viſite vint à notre bord, & nous tira d'eſclavage. Je m'embarquai le lendemain dans notre grand Canot, & je fus à la Ville avec pluſieurs de nos Officiers.

Deſcription de Cadix. Cadix eſt une Ville aſſez grande, les rues ſont bien allignées; mais ce qui me ſurprit fut de ne voir aucune cheminée aux maiſons: les toits ſont plats, c'eſt la promenade ordinaire de chaque famille, ſur-tout le ſoir, car la chaleur ne permet pas ſouvent de la faire pendant le jour. Il y a dans un angle de chaque maiſon une Tour d'où l'on découvre de fort

loin sur la mer, suivant le plus ou le moins d'élévation. Le sommet de cette Tour est plat & l'on peut aussi s'y promener. Il y a peu de maisons qui n'en ait, & on voit à toutes les croisées des grilles de fer en forme de jalousies, de sorte que ceux qui sont dans leurs maisons ont l'avantage de voir les passans sans en être apperçus. DEC. 1745.

Cette Ville est fort peuplée, non pas tant des Naturels du Pays, que des Etrangers de presque toutes les Nations qui y viennent faire commerce. Il y avoit bien 2000 hommes de Troupes. Les Régimens de Bruxelles & de Naples Infanterie y étoient pour lors en garnison. La Ville est située sur la pointe d'une Presqu'isle qui donne sur la grande Mer & sur la Rade. Au Nord de Cadix,

DEC. 1745. à deux lieues à l'autre bout de la Rade, vis-à-vis, & on voit le Port de Sainte-Marie. Je ne sçais si on doit lui donner le nom de Ville ou de Village, attendu qu'il n'est ni muré ni fortifié ; mais il m'a paru assez grand pour lui donner le nom de Ville. Les rues sont larges & fort droites, le Régiment de Bruxelles Cavalerie, y étoit pour lors en garnison. Le Capitaine Général y fait sa résidence ordinaire.

J'y vis une fête de Taureaux que les Habitans firent pour la proclamation de leur nouveau Roy Ferdinand : c'étoit le tems où on chargeoit notre Vaisseau de marchandises. Ce spectacle est assez amusant. Les dehors de Sainte-Marie sont fort agréables. Les Vaisseaux n'en peuvent approcher qu'environ à une lieue & de-

mie, parce qu'il n'y a pas assez d'eau : les chaloupes y vont ordinairement faire leur eau. DEC. 1745.

Il y a au Nord-est dans le fond de la Baye, une autre Ville à peu près dans le même goût que celle de Sainte-Marie, quoiqu'un peu moins grande, on la nomme le *Port-Royal*. Comme il n'y a pas assez d'eau pour les Navires, l'on n'y voit que des Barques & des Chaloupes. A l'Est de la même Baye dans le fond un peu sur les terres, se trouve un Village que l'on nomme l'Isle, où sont les maisons de Campagne de la plupart des Matadors de Cadix. Entre l'Isle & le Port-Royal est un canal qui se répand dans plusieurs autres, sur le bord duquel sont les magasins du Roy pour tous les Vaisseaux qui ont la permission.

DEC. 1745. d'y venir carenner : ce lieu se nomme la Caracque, il est très-marécageux. L'on a pratiqué dans ce marais quantité de Salines, parce que la mer dans les grandes marées le couvre entiérement. Ces Salines produisent beaucoup au Roy. Toutes ces Villes ou Villages, comme on voudra les nommer, font un assez bel effet autour de la Rade. L'on y voit de plus le village de Rottes, situé à gauche en y entrant.

Les Eglises sont généralement bien décorées en dedans, & mieux qu'en France, mais l'architecture n'y paroît pas cultivée, & les beaux édifices sont rares dans tous les endroits où j'ai été. Pendant le tems que l'on employa à décharger le Vaisseau, je fis une partie de cheval avec quel-

ques-uns des Officiers ; nous fûmes à Herés, Ville ſituée dans les terres, deux lieues au-delà du Port Sainte-Marie. Elle eſt un peu plus grande que Cadix : les maiſons n'y ſont pas ſi belles, & elle eſt un peu moins peuplée, mais il y a plus de Nobleſſe. Le vin y eſt fort bon, & nos gourmets François ſçavent bien le diſtinguer de pluſieurs autres vins d'Eſpagne. Il y a beaucoup d'Egliſes & de Couvens, comme dans les autres Villes d'Eſpagne ; mais ce que je ſouhaitai de voir, & ce qui avoit été le principal but de mon voyage, étoit une Chartreuſe ſituée à une lieue de Herés. On me l'avoit fort vantée, nous y fûmes aſſez promptement : car les chevaux d'Eſpagne ſont fins & forts legers à la courſe. Nous y trou-

DEC. 1741.

DEC. 1745. vâmes toutes les beautés que l'on nous avoit annoncées, l'or & l'argent sont prodigués dans l'Eglise & la Sacristie. J'y admirai les originaux des plus fameux Peintres d'Italie. On m'y fit remarquer surtout un *Saint Bruno* en grand, & une *Mater dolorosa* en mignature, que l'on ne peut assez priser. Nous mangeâmes dans une chambre particuliere, & fûmes délicatement servis en maigre: on n'y mange point sans une lettre de recommandation, mais nous en étions pourvûs. L'on dit que ce Couvent est le plus riche de toute l'Espagne.

Les bois que l'on voit dans ce Pays, & dans presque toute l'Andalousie, sont les pins & les oliviers: le chêne & le hêtre y sont inconnus. Tous les jardins sont

remplis d'orangers, citronniers, limonadiers, oliviers, muriers, grenadiers, &c. Le gibier le plus commun, outre les oiſeaux de mer que l'on y voit en quantité ſur les marais, ſont le liévre, & les perdrix rouges; mais il faut avouer que ce gibier n'a pas le fumet de celui de France. Je ne parle point par préjugé, c'eſt l'aveu même des Eſpagnols qui ont été chez nous. Le bœuf que l'on y mange n'eſt bon que trois mois de l'année, depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin de Juin. L'on n'y mange point de veau: les cabrits y ſont en abondance, & il n'y a guères de table Eſpagnole qui n'en ſoit ordinairement couverte. Le poiſſon y eſt très-commun, la Rade de Cadix en eſt remplie & de toutes les eſ-

DEC. 1745.

DEC. 1745.

peces : il a un goût flasque, & n'approche pas de la fermeté du nôtre, ce qui est ordinaire dans les mers chaudes.

Je dirai en passant des Espagnols, qu'ils sont ordinairement sérieux, flegmatiques, & paresseux. Ils se croiroient déshonorés s'ils mettoient la main à quelque chose, surtout dans leurs Colonies, où ils font tout faire par leurs Esclaves. De-là vient que leurs terres qui sont assez fertiles dans bien des endroits, soit en Espagne, soit dans l'Amérique, deviennent en friche, & ne rapportent presque rien. Ils sont très-familiers avec leurs domestiques, ils boivent quelquefois dans le même verre, & tiennent assez souvent la conversation ensemble; de sorte qu'un Etranger

a bien de la peine à distinguer le Maître du valet. Ils sont vertueux & dévots à l'excès pour ce qui regarde l'extérieur : ils ont toujours le Rosaire à la main & pendu au col, ce que je ne blâme point ; s'ils sçavoient s'en servir, mais la plûpart sont si ignorans sur cet article qu'ils croyent qu'après avoir dit leur Rosaire tout est fait, & que leur salut est assuré. Ils le récitent aussi au jeu, ce que j'ai éprouvé plusieurs fois en jouant aux dames avec un Espagnol. Au reste, je ne prétens point parler ici de ceux qui ont quelqu'éducation, car on trouve chez ceux-ci, comme par tout ailleurs, de la religion & même de la politesse, surtout pour ce qui est de l'Officier. DEC. 1745.

Leur musique, ou plûtôt leur instrument est la Guitarre, dont

DEC. 1745. le ſon n'eſt pas des plus agréables. Ils jouent ſur cet inſtrument quelques menuets, & ſurtout une danſe qu'ils nomment *Fandango*, dont les geſtes ſont très-immodeſtes : elle dérive, dit-on, des Maures leurs Ancêtres. Il y a cependant à Cadix de fort bons Joueurs de violon, & des Muſiciens Italiens qui exécutent fort bien.

Après avoir été depuis le 25 du mois de Décembre 1745. juſques au Samedy 19 Février 1746. à décharger les marchandiſes de notre Vaiſſeau, on le conduiſit à la Caraque où ſont les magaſins dont j'ai parlé cy-deſſus, dans un Canal ſitué au deſſus, qui s'étend dans le marais juſqu'à la grande Terre. On fit amarer le Navire à une demie portée de canon

canon au-dessus des magasins, proche un Vaisseau à trois Ponts appartenant à un particulier, & nommé le Marquis de Cazamadrid, titre qu'il n'a obtenu que parce que ce Vaisseau, jadis l'Amiral Hollandois du tems de la guerre de Louis XIV. avec cette République, a été plusieurs fois à la Vera-Crux, & est revenu à bon Port richement chargé. Nous passâmes sur ce désert marécageux depuis le 20 Février jusqu'au 29 Avril à faire carenner & radouber le Vaisseau dont les bords étoient presque tous pourris. Pendant ce tems je pris une chambre à Port-Royal, que j'occupai quinze jours, pour changer d'air & me désennuyer. DEC. 1745.

Dès que le Vaisseau fut en état

on le conduisit le 29 Avril au
DEC. 1745. Pontal, afin de le charger de marchandises propres pour le Pérou. Le Pontal, où se chargent tous les Vaisseaux destinés pour les Colonies Espagnoles, est le lieu de la Baye qui se trouve entre deux Forts, dont l'un, auprès duquel est un Canal nommé les Esquiers, qui sert à la carenne des Vaisseaux, se nomme Saint-Louis, & l'autre le Fort Saint-Laurent. Le 19 Octobre après un Service que la Nation Françoise fit pour le repos de l'Ame de Philipe V. dans l'Eglise des Peres de Saint François, de Cadix, pendant lequel tous les Vaisseaux François mirent leur pavillon à mi-gaule, & leurs vergues en croix, l'Intendant vint faire sa visite à notre bord, & passa en revue tout l'équipage.

Aussitôt que notre Navire fut chargé, & la visite faite, on le conduisit en Rade le 22 Octobre. Il y avoit bien une vingtaine de Vaisseaux tant François qu'Espagnols prêts à partir, les uns pour *la Vera-Cruz*, les autres pour la Côte de Caracque, Buenozaïres & le Pérou. Il y avoit aussi deux Vaisseaux de Guerre chargés pour la Vera-Cruz : l'un se nommoit le glorieux de 72 pieces de Canon, & commandé par M. de Sacerdat, Chevalier de Malthe Espagnol; ce Vaisseau étoit aussi Espagnol, & le Commandant de la Flotte : l'autre Vaisseau étoit François, de la Rade de Breſt, de 64 pieces de Canon, & il se nommoit le S. Michel ; & étoit commandé par M. Porcé de Saint-Malo ; tous les deux portoient la flâme. Nous DEC. 1745.

DEC. 1745. reſtâmes plus long-tems dans la Rade que nous ne l'aurions ſouhaité, attendu que les Anglois ſçachant que cette Flotte devoit ſortir, & qu'il ne s'agiſſoit pas moins que de vingt-cinq ou trente millions, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres, paroiſſoient preſque tous les jours, ſoit en Eſcadre, ſoit deux ou trois Vaiſſeaux enſemble aux environs de Cadix, & nous voyions chaque jour, avec chagrin, les ſignaux que la Tour faiſoit, pour annoncer qu'il y en avoit à la vûe. L'on diſoit de plus qu'ils avoient une Eſcadre à croiſer depuis le Cap *Saint Vincent*, juſqu'au Cap *Cantin*, entre leſquels il nous falloit néceſſairement paſſer, & une autre ſur les Canaries que l'on va reconnoître pour aſ-

surer sa route. Nous étions tous assez bien armés, mais il y a une grande différence, d'un Vaisseau armé en Guerre, & d'un autre en marchandise quoique d'égale grandeur & de pareil nombre d'équipage & de Canons, par rapport à la marche, & à la facilité de gouverner & de manœuvrer. Il est certain que nous aurions eu du dessous avec les Anglois, si nous eussions eu le malheur de les trouver en Escadre. Enfin après avoir longtems attendu, l'on reçut avis de Gilbratar que l'Escadre Angloise qui croisoit devant Cadix avoit passé dans la Méditerranée, ce qui fit que M. de Sacerdat mit le signal d'appareillage, & aussitôt toute la Flotte mit à la voile. DEC. 1746.

Le Jeudy 22 du mois de Dé-

cembre 1746. vers les sept heures trois quarts du matin, nous appareillâmes de la Rade de Cadix après y avoir demeuré un an moins deux jours, en compagnie de dix-sept Vaisseaux tant François qu'Espagnols, sous l'escorte du Glorieux & du Saint-Michel.

DEC. 1746. Départ de Cadix.

Nous sortîmes avec un petit vent de Nord-est le jour même que la Ville de Cadix célébroit une Fête pour la proclamation de son nouveau Roy Ferdinand : nous fûmes de la Rade mettre à la Cap au-delà des portes afin de nous aleſtir. Vers les deux heures de l'après-midy après avoir embarqué nos Canots & reçu des passagers à notre bord, nous appareillâmes à l'imitation du Glorieux & du Saint-Michel ; & toute la Flotte mit à la voile ; ce qui

devoit faire un assez bel effet pour ceux qui nous voyoient de la Ville. On fit route au Sud-oueſt, & à cinq heures & demi du ſoir nous relevâmes Cadix qui nous reſtoit à quatre lieues à l'Eſt-quart-nord-eſt. DEC. 1746.

Le lendemain nous regardâmes ſi la Flotte ne s'étoit point diſperſée, parce qu'il avoit un peu venté pendant la nuit: nous vîmes un petit Vaiſſeau Eſpagnol nommé le Roſaire, loin derriere, parce qu'étant chargé à couler bas, il ne pouvoit pas ſuivre les autres; l'on vit de plus trois Bâtimens qui paroiſſoient auſſi derriere à l'horiſon, & n'étoient pas de la Flotte, attendu que nous faiſionsle nombre complet ſans eux. Le Commandant fit le ſignal de trois Navires en arborant par trois

différentes fois un Pavillon rouge, le Saint-Michel répondit au signal : du reste ces Navires ne nous donnerent pas beaucoup d'inquiétude, ne nous ayant point approché ; l'on crut avec raison que c'étoient des Vaisseaux marchands qui faisoient leur route. Comme la mer étoit un peu grosse, les passagers novices en fait de Navigation payerent le tribut ordinaire à la mer : c'est un mal de cœur avec des vomissemens continuels ; qui durent quelquefois trois ou quatre jours plus ou moins suivant les tempéramens ; l'on en est très-incommodé, mais peu plaint, attendu que ce mal est sans conséquence, & ceux qui sont faits à la mer ne font qu'en rire. Le Commandant faisoit de tems en tems le

Dec. 1746.

signal aux Vaisseaux, qui par leur pesante charge avoient peine à suivre de faire tout ce qu'ils pourroient pour forcer de voile. Cela étoit cause que nous étions obligés à chaque instant de diminuer de la voile, ou de mettre en travers pour les attendre ; car le Vaisseau que nous montions, étoit le troisiéme de la Flotte qui alloit le mieux ; le Saint-Michel, étoit le meilleur Voilier, & il passoit pour tel à Brest, le Glorieux ensuite, & nous après. Le quatriéme jour à midi, le Commandant de deux Vaisseaux de Caraque qui nous accompagnoient à quelque distance de Cadix, & son Compagnon, arbora son pavillon, & tira sept coups de Canon pour prendre congé du Glorieux qui

Déc. 1745.

lui en rendit trois, après quoi ces
DEC. 1741. deux Vaisseaux firent leur route. Ils étoient venus de la Côte de Caraque, relâcher à Cadix pour s'en retourner de-là à la Côte de Biscaye. On les retint jusques notre départ, attendu qu'étant sur leur Lest, & ayant chacun cinquante pieces de Canon & 300 hommes d'équipage, ils étoient bien en état de nous seconder en cas d'attaque.

Le Samedi 31 du même mois nous découvrîmes une des Isles Canaries, c'étoit l'Isle des *Sauvages*, qui est plate, petite & inhabitée. A cette vûe le Commandant & tous les Vaisseaux mirent leur pavillon, ce qui se pratique ainsi communément, lorsque l'on a connoissance de terre. Cette Isle est par les 30 dégrés 32 minutes

de latitude, & 25 minutes de longitude du méridien de Tenerif. Le lendemain qui étoit le premier Janvier 1747. le Capitaine voyant la mer belle & que les trois Tartanes qui étoient venues avec nous jusqu'à la hauteur des Canaries, pour porter ensuite de nos nouvelles à Cadix, ne tarderoient pas à aller prendre les ordres du Commandant pour s'en retourner, fit mettre à la mer le petit Canot, & donna nos Lettres à un Officier qui les porta à M. Porcé Capitaine du Saint-Michel, afin qu'il les donnât à une des Tartanes qui devoit passer à son bord avant de s'en retourner, ce qu'elles firent le jour suivant. Depuis le départ de Cadix jusques par les 28 dégrés, nous fûmes presque toujous en

Déc. 1746

calme, & si nous allions de Pa-
JANV. 1747. vant, ce n'étoit que par quelques grains qui venoient de tems en tems : car la mer fut toujours fort houleuse, & nous servoit de la bonne maniere ; pendant ces calmes nous vîmes plusieurs souffleurs & quelques tortues.

Le Mardi 3 du mois de Janvier 1747. voyant le matin que les vents nous étoient favorables & que nous étions par les 29 dégrés 33. minutes de latitude, nous arborâmes notre grand Pavillon & tirâmes sept coups de Canon, pour saluer & prendre congé du Commandant qui arbora le sien aussibien que la plûpart des autres Vaisseaux, & répondit à notre salut de trois coups de Canon. *L'Aimable-Marie*, Vaisseau François qui alloit à Bueno-

zaïres, & qui par conſéquent devoit tenir la même route que nous, juſques vers les Côtes du Bréſil, ſalua auſſi le Commandant de ſept coups, mais elle en reçut un pour toute réponſe; après quoi nous fîmes l'un & l'autre le Sud-oueſt, en forçant de voiles, tandis que la Flotte qui alloit à *la Vera Crux* continuoit ſa route à l'Oueſt. JANV. 1747.

La nuit ſuivante vers une heure & demie l'on deſcendit à la Sainte-Barbe, & on nous réveilla par un cri de *Branle-bas*: nous nous levâmes à l'inſtant & montant à la hâte ſur le Gaillard, chacun ſe rangea à ſon poſte. Pour moi je fus à celui du Chirurgien-Major qui étoit à l'entrepont. Quelque tems après je remontai ſur le Gaillard où j'apperçus deux Vaiſ- Préparation à un Combat.

seaux qui nous restoient au vent
JANV. 1747. à bas-bord. Je vis monter en même tems les fusils, pistolets, sabres, bayonnettes, haches d'armes, &c. Chacun s'arma, les Canoniers allumerent leurs méches, & se rangerent à leur Canon. Il faisoit alors beaucoup de vent, mais qui nous étoit totalement contraire. Vers les deux heures du matin nous vîmes un de ces deux Navires tirer deux coups de Canon, & mettre un fanal de signal à la tête de son grand mât: nous parlâmes dans ce moment à l'*Aimable-Marie* qui étoit derriere nous, & s'étoit aussi disposé au combat. L'on chercha ensuite dans les signaux que M. de *Sacerdat* Capitaine du Glorieux nous avoit envoyés dans la Baye de Cadix, pour voir ce que vouloient dire

ces deux coups de Canon & ce fanal : mais ce signal ne s'y trouva point ; ce qui nous fit croire que c'étoit une Escadre Angloise, & nous avions d'autant plus lieu de le croire, que l'on nous avoit dit à Cadix qu'il y en avoit une à croiser sur les Canaries. L'on croyoit que ces deux Vaisseaux ne nous approchant point, nous conserveroient pendant le reste de la nuit, pour nous attaquer le lendemain au commencement du jour. Aussitôt qu'il parut, nous vîmes quatre autres Vaisseaux loin derriere nous, & les deux de la nuit à bas-bord, qui cingloient comme nous. Ce fut dans ce moment que nous crûmes bien voir la fin du Voyage ; mais quelque tems après le calme succéda à la tempête : nous perdîmes

J. A. N. VI. 1747.

JANV. 1747. bientôt de vûe les quatre Navires qui nous restoient derriere. Nous remarquâmes cependant vers les sept heures du matin que les Navires qui n'étoient pas à plus d'une lieue & demie au vent à nous, étoient très-gros & paroissoient marcher en dépendant sur nous. Cependant vers les huit heures ils revirerent de bord & firent route vers les quatre autres : cela nous fit juger, en nous consolant, que c'étoit notre Flotte qui nous avoit quitté le jour précédent, & qui par les vents contraires nous avoit rencontré pendant la nuit.

Vûe de l'Isle de Palmes. Le même jour à neuf heures du matin, nous vîmes bien clairement l'Isle de Palmes qui nous restoit au Sud-sud-est, à quatre ou cinq lieues de nous. Elle est

située par les 26 dégrés 36 minutes de latitude Septentrionale, & 357 dégré 44 minutes de longitude du méridien de Ténérif. Nous croyions voir le lendemain le fameux Pic de Tenerif; mais l'horison étoit trop épais. Nous vîmes encore la Flotte & l'Aimable-Marie derriere nous pendant deux jours, parce que nous étions en calme: nous étions un peu surpris de voir que nous avions mis quinze jours à venir de Cadix par cette latitude, ce que l'on fait ordinairement en moins de huit; mais nous fûmes bien dédommagés depuis. Car le Jeudy 5 du même mois, la brise du Nord-nord-est qui sont les vents alisés ou généraux régnans dans la partie du Nord, depuis le Tropique du Cancer jusqu'à la Ligne,

JANV. 1747.

& les vents de Sud-sud-est ou de Sud-est qui régnent dans la partie du Sud, depuis la ligne jusqu'au Tropique du Capricorne, & qui font quelquefois si forts que l'on est obligé de faire des ris dans les huniers ; ces vents généraux, dis-je, nous prirent dès le 5 de Janvier & nous conduisirent jusqu'à Sainte-Catherine, à l'exception de quelques calmes que nous trouvâmes avant de passer le soleil.

JAN V. 1747.

Pendant cette traversée nous vîmes quantité de poissons volans. J'en avois ouï parler avant d'entreprendre ce voyage. Ces petits animaux qui ne sont pas plus gros & longs qu'un harang s'élèvent au-dessus de l'eau, & volent bien la longueur d'une portée de fusil ; ils s'élevent communément par troupes. Il

Poissons volans.

y en eut deux qui volerent un jour sur notre Pont, je les considerai : leurs aîles ou nageoires s'étendent depuis les ouïes jusqu'à la queue ; lorsqu'ils sont chassés par quelque Bonite ou Dorade qui sont leurs ennemis mortels, ils s'élevent hors de l'eau, & volent jusques à ce que leurs aîles ne soient plus mouillées : pour lors ils retombent à la mer, mais leurs chasseurs les suivent à la vue entre deux eaux, & les avalent lorsqu'ils tombent. Nous trouvâmes ces deux poissons fort bons. Nous mangeâmes aussi quelques Bonites & Dorades, que nos matelots prirent avec une ligne, qui a la figure d'un poisson volant, & au bout de laquelle ils attachoient un hameçon garni d'un morceau de linge.

JANV. 1747.

avec deux plumes : ils mettoient
JANV. 1757. cette ligne à la traîne, & plus le Vaisseau alloit de l'avent, plus ces poissons avides se prenoient facilement. La Dorade est d'un meilleur goût que la Bonite & n'est pas si séche, elle est plus platte & plus longue. Ce n'est pas sans raison que M. Fraisier vante dans son Journal du Pérou,
Dorade. la beauté de ce Poisson ; car effectivement l'on ne peut rien voir de plus beau, surtout lorsqu'il est dans l'eau : ses écailles dorées sont agréablement diversifiées par de petites mouches noires qui en relevent la beauté. Tous ces poissons ne laissent pas de faire plaisir, surtout lorsque l'on est réduit à manger de la viande salée.

Nous passâmes le Tropique du

Cancer le Dimanche 8 du mois de Janvier. Il n'y eut rien depuis de remarquable, jusqu'au Mercredy 18 du même mois que nous eûmes, au commencement du jour, connoissance de deux Navires dont l'un étoit derriere nous, & l'autre devant; celui de derriere étoit le plus petit. A huit heures & demie, après le déjeuner, voyant que nous approchions le plus gros qui étoit devant, quoiqu'il n'eût point changé de route & qu'il tînt le même air de vent que nous, le Capitaine fit faire *Branle-bas*, quoiqu'avec peu d'apparence de combat; mais en tems de Guerre l'on ne sçauroit trop prendre de précaution & se tenir sur ces gardes. Enfin après quelque tems nous le laissâmes derriere, & le perdîmes de vue.

ANN. 1747.

Vue de deux Navires.

JANV. 1711. Passage de la Ligne.

Le Vendredy 20. de Janvier vers les deux heures & demie de l'après midi, nous passâmes la Ligne avec un petit vent d'Est-Sud-Est qui nous donnoit une fraîcheur agréable, & quoique nous fussions sous un climat brulant, le vent en tempéra beaucoup l'ardeur : j'ai même éprouvé à Paris des jours où la chaleur étoit plus insupportable. Il est vrai que le soleil n'étoit pas pour lors à la Ligne, car nous ne le trouvâmes & passâmes que dix jours après, qui étoit le Lundi 30 du même mois par les 18 dégrés 12 minutes de latitude Sud: il est vrai encore que nous n'étions pas en calme, ce qui nous étoit arrivé les deux jours précédens où il faisoit une chaleur si grande; qu'à peine pouvoit-on se

supporter ; mais ce qui nous incommodoit le plus dans ces momens, étoit la grande quantité de puces & de punaises dont le Navire étoit empoisonné. A peine étoit-on dans son lit, qu'il falloit commencer à se défendre contre cette vermine ; & enfin las de combattre, l'on étoit contraint de leur abandonner le champ de bataille, & d'aller passer le reste de la nuit sur le Gaillard. Joignez à tous cela le balancement du Navire qui nous rouloit dans nos lits de la bonne maniere d'un côté & de l'autre ; car en tems de calme, le Vaisseau n'étant point soutenu ou accoré par ses voiles, obéït aux houles & roulis, quand elles sont grosses & panne sur panne. C'est pour lors que je faisois une

JANV. 1741.

grande différence d'un homme à terre à dormir dans un bon lit où rien ne l'interrompt, & d'un autre à la mer couché dans un cadre & exposé à tous ces inconvéniens fâcheux.

JANV. 1757.

Nous n'avançâmes pendant ces deux jours de calme, qu'à la faveur des orages qui nous donnoient des pluyes étonnantes. Nous nous trouvâmes un soir sous un orage qui fit trois ou quatre fois le tour du Navire : la pluye tomba pendant trois heures avec une force incroyable ; les éclairs étoient si vifs que quoique l'on regardât en bas la vue en étoit incommodée, & les coups de tonnerre étoient des plus violens. Pendant ce tems nous vîmes paroître à notre grande girouette un feu que l'on nomme *Saint*

Feu S. Elme.

Elm

Elme. Ce Phénoméne paroît comme la lumiere d'une chandelle : il change quelquefois d'une girouette à un eautre ; mais nous le vîmes pendant l'éſpace d'un quart d'heure ſans changer de place, après quoi il diſparut. Il y a quelques Marins qui diſent ſans fondement que ce feu eſt l'avant-coureur d'une tempête. Les eaux qui tombent dans ces orages, ſont corrompues & pernicieuſes pour les pauvres Matelots, qui la plûpart n'ont que trois ou quatre chemiſes de rechange : c'eſt ce qui fait ordinairement, beaucoup de malades, & ſurtout de ſcorbutiques dans les voyages de long cours. JANV. 1747.

Il fallut le Samedi 21 du même mois de Janvier qui étoit le lendemain du paſſage de la

JANV. 1747. Ligne, que les Adultes, j'entens ceux qui ne l'avoient point encore passée, se soumissent à la cérémonie indispensable d'un second baptême: on la commença à dix heures du matin. Comme personne, jusqu'au Capitaine, n'est exempt de cette loi, il m'y fallut soumettre comme les autres. Les Maitre & Contremaîtres après plusieurs Bouffonneries, & avoir tendu une petite corde d'un bout du Gaillard de derriere à l'autre, pour les Officiers, & une autre sur le Pont pour l'équipage, attachent le pouce de chacun avec un fil de caret sur cette corde, & versent une ou deux gouttes d'eau de mer dans leur manche: après quoi vient un Officier avec un plat, sur lequel on jette quelques piastres. Dès

Baptême.

que l'on eſt en liberté, l'on ſe retire auſſi-tôt ; car je me ſouviens, que le troiſiéme Capitaine voulut après avoir paſſé par la cérémonie, voir baptiſer les Matelots ſur le pont, mais il paya ſa curioſité ; dans un moment il fut couvert de pluſieurs ſceaux d'eau qu'on lui jetta de toutes parts ſur le corps. FEV. 1747.

Ce jour-là vers les quatre heures du ſoir nous vîmes une infinité de pluſieurs ſortes de poiſſons, comme des Marſouins, Bonittes, Dorades, Tons, Souffleurs, & Eſpadons qui ſautoient en l'air à merveille & ſembloient venir de compagnie nous faire part de leurs plaiſirs. Ils occupoient une aſſez grande étendue de mer : quelques-uns paſſerent le long du Navire, on voulut Poiſſons.

jetter le harpon sur eux ; mais
FEV. 1747. l'on n'en pût prendre. Je prenois plaisir tous les soirs lorsque notre Vaisseau alloit vîte à considérer son sillage, car c'est quelque chose de beau à voir pendant la nuit ; surtout dans les mers chaudes qui sont ordinairement plus grasses & plus huileuses, & quand il y a beaucoup de poissons. L'endroit où a passé la quille du Vaisseau & le gouvernail s'apperçoit bien de deux portées de fusil par une blancheur dans laquelle il paroît comme une infinité d'étoiles, qui jettent une clarté admirable. Un soir que j'étois assis dans la gallerie pour le même motif, je vis voler autour du Navire un oiseau que l'on nomme *Fol* : ce nom me paroît lui convenir assez, puisqu'il se lais-

se prendre sans peine dès qu'il s'est reposé sur quelque chose, ou même sur le bras si on le lui tend. Il fut sur l'épaule d'un Officier qui le prit, je le considerai, il me parut noir & avoit le pied aquatique. Nous lui rendîmes la liberté, mais il fut aussitôt se reposer sur une de nos vergues. FÉV. 1747.

Nous eûmes assez bon frais des vents d'Est jusques par les 18 dégrés 12 minutes, où nous passâmes le soleil après avoir éprouvé quelques jours de calme. Nous retrouvâmes ensuite les mêmes vents qui nous conduisirent en peu au Tropique du Capricorne, & pour lors ils augmenterent tellement, que nous fûmes obligés de prendre tous les ris dans nos hunieres. Nous vîmes le 7 de Février deux poissons que l'on

nomme Requins : on leur jetta un
Fev. 1741. hameçon proportionné à leur grosseur au bout duquel on mit un morceau de lard à peu près gros comme la tête d'un homme, & on les prit tous deux l'un après l'autre ; ils étoient petits, disoient nos Marins, & cependant ils avoient bien sept pieds de longueur. Cet animal a la gueule
Requin. armé de quatre rangées de dents recourbées en dedans. Lorsqu'il veut prendre quelque chose dans l'eau, il se tourne sur le dos, parce qu'il a la machoire inférieure bien au-dessous de la tête. Je fis décharner la machoire du dernier, & l'ai donnée depuis à M. le Curé de Saint Sulpice, qui l'a fait mettre à l'Apothicairerie de l'Enfant Jesus. Ce Poisson est à craindre pour les ho

mes qui tombent à la mer, & même dans les Rades où il y en a, on en a vû qui en se baignant ont été coupés par la moitié, & d'autres ont disparu sans qu'on les ait vû depuis. Le dernier que l'on prit étoit précedé de plusieurs petits poissons que l'on nomme Pilotes, parce que ils vont toujours devant lui, & semblent lui servir de guides. Lorsqu'il fut monté sur le Pont, nous vîmes un autre petit poisson collé sur son dos; il étoit de la grosseur d'une petite tanche & avoit sur sa tête un espace ovale hérissée de petites pointes ou dents, avec lesquelles il se tient tellement collé sur le Requin, qu'il est bien difficile de l'en ôter: on nomme Suçet, parce qu'il ne vit que de la substance du Requin. FEV. 1747.

FEV. 1747. J'en mangai & le trouvai bon: pour le Requin il étoit dur. Nous en prîmes depuis de plus grands & de plus petits, & en mangeâmes d'assez bons, comme aussi des Demoiselles & des Tazars qui sont à peu près de la même grandeur & figure.

Avant d'arriver à Sainte-Catherine, nous vîmes plusieurs grands oiseaux: les uns avoient deux plumes à la queue, & lorsqu'ils les étendoient, ces deux plumes avoient la figure d'un Y, on les nomme *Couturiers*; les autres n'en avoient qu'une longue, & ceux-ci se nomment *Paille-en-cul*. Le 9 du même mois vers les deux heures de l'après-midi, nous eûmes connoissance d'un Navire au vent à nous: nous nous approchâmes, parce que nous

allions presqu'à l'encontre l'un de l'autre, nous lui mîmes un pavillon Anglois, & lui nous en mit un Portugais; c'étoit un vaisseau venant de Sainte-Catherine, qui alloit à Riogenaïre. Le même jour nous voyant par les 27 dégrés & demi de Latitudes, nous sondâmes & trouvâmes 125 brasses d'eau, fond de sable gris fin, avec coquillage. FEV. 1741.

Le Vendredi 10 de Février; nous découvrîmes la terre & l'Isle de Sainte-Catherine à cinq heures du matin: cet Isle nous restoit à l'Oüest environ à la distance de dix lieues; comme nous avions les vents presque contraires, nous fûmes obligés de courir plusieurs bords. A huit heures du matin, nous vîmes plusieurs gros papillons voler dans la grande

Chambre, nous étions bien pour
Fev. 1747. lors à huit ou neuf lieues de terre : j'en pris trois qui avoient plus d'un demi pied de longueur de l'extrêmité d'une aîle à l'autre. Leurs aîles, ou pour mieux dire leurs plumes, étoient diversifiées de plusieurs belles couleurs. Je les mis dans un livre pour les conserver, & les ai donnés depuis au Cabinet du Jardin du Roi. Vers les dix heures du matin, les vents de Sud-est nous vinrent & nous firent si bien avancer que vers les cinq heures du soir nous entrâmes dans la Baye de Sainte-Catherine, après cinquante jours de traversée. En y entrant, nous arborâmes notre flâme & grand pavillon ; les vents tomberent un moment après, c'est pourquoi on mit la Chaloupe & les Canots

Arrivée à l'Isle Sainte-Catherine.

à la mer, & on s'en servit pour remorquer le Navire. Un de nos Pilotes étoit dans un Canot pour fonder; il ne trouva à l'entrée que six brasses : cela nous fit craindre de toucher, parce que le Vaisseau étant chargé, tiroit beaucoup d'eau; mais après avoir un peu avancé, il trouva sept & huit brasses avec fond de vaze. Le Fort ou plutôt un des Forts, car il y en a trois, arbora le Pavillon de sa Nation. Nous mouillâmes à cause de la nuit à côté de l'Isle des Perroquets. FEV. 1747.

Le Samedi 11 M. de Lehen, ayant fait saluer le Fort où étoit le Gouverneur de l'Isle, de sept coups de canon, lorsque nous passions pour aller mouiller à côté, nous en reçûmes six pour remerciment. Ensuite M. de

Lehen s'embarqua dans le grand Canot, pour aller saluer le Gouverneur, & lui demander la permission de prendre des rafraîchissemens; ce qu'il obtint sur le champ en lui montrant sa commission du Roi d'Espagne pour le Pérou. Un moment après il vint à bord un Canot conduit par six Négres tous nuds, excepté un mauvais haillon qui couvroit ce que la pudeur ne permet pas de nommer: il y avoit dans ce Canot un Officier Portugais à la tête de trois Soldats qui vinrent monter la garde à bord jusques à notre départ.

1747.

Description du Païs.

Sainte-Catherine est une petite Ville sans fortifications, située sur l'Isle du même nom, par les 27 dégrés & demi de Latitude Sud, & 333 de Longitude. La

Baye qui gît Nord & Sud, eſt entre l'Iſle & la grande Terre, elle eſt très-poiſſonneuſe. Les terres qui ſont fort élevées ſont ſi couvertes de toutes ſortes de bois, qu'elles ſont impraticables. Il y a cependant quelques ſentiers que les Indiens ont pratiqués. Ces bois ſont remplis de Tigres, Singes, Sangliers, Perroquets, & de pluſieurs autres animaux. L'on voit ſur l'Iſlot où demeure le Gouverneur, auprès duquel nous étions mouillés, deux Baſtions garnis de quelques pieces de canon. L'on comptoit dans ce Fort & les deux autres qui donnent ſur la Baye du côté de l'Iſle, environ deux cens Soldats: ils étoient aſſez bien habillés, leur uniforme eſt blanc avec des paremens rouges. FEV. 1747.

Je fus le lendemain de notre

FEV. 1747. arrivée dans le Canot de l'Officier Portugais qui étoit de garde à notre bord, pour me promener & prendre un peu l'air de terre. L'on me conduisit d'abord au Fort du Gouverneur, situé sur un petit Islot au milieu de la Baye, un peu plus cependant du côté de la grande Terre que de l'Isle. Il y a devant son Palais ou Logis une Chapelle que l'on bâtissoit pour lors : je fus conduit devant le Gouverneur par quelques Officiers qui étoient dans l'antichambre ; il étoit Chevalier de l'Ordre de Christ, & paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Je lui rendis mes devoirs du mieux que je pus en Langue Espagnole que je ne parlois pas trop bien pour lors. Après une demi-heure de conversation je

pris congé de lui. Il me fit conduire dans un des Canots aux habitations voisines. Je fus d'abord dans une ance où il y avoit un terrein défriché appartenant à une *Dona Signora :* elle avoit le teint bazanné, un chapeau noir sur la tête & une écharpe sur l'épaule. Elle me fit présent des fruits du Pays ; comme elle avoit une sucrerie, je succai avec plaisir & par nouveauté quelques cannes de sucre. Il faut cependant le faire avec modération, crainte du flux de sang. J'y mangeai aussi quelques bananes & figues que je trouvai toutes excellentes. Après avoir fait mes remerciemens à cette *Signora*, l'Officier me mena à une autre habitation siuée dans une autre ance, une lieue plus loin le long de la

FEV. 1747.

côte sur la grande Terre. J'y arri-
Fev. 1747. vai vers les quatre heures du soir. C'est un enfoncement ou espece de Baye, devant laquelle nous trouvâmes une Gaulette Portugaise qui y étoit mouillée depuis quelques jours. Cet endroit a une mauvaise odeur à cause de la quantité de baleines que l'on y pêche dans les mois de Juin & Juillet qui sont l'hyver dans ce Pays. Lorsque l'on a amené ces baleines le long du rivage, l'on en tire l'huile, on laisse les os & ce qui est inutile, ce qui cause pendant les chaleurs une corruption & une puanteur insupportable. Deux Peres de l'Ordre de Saint François qui desservoient une espece de Paroisse dans cette ance me dirent que l'on y avoit pri les deux derniers mois vingt

quatre baleines. Après avoir vû ce lieu, je voulus prendre congé de ces Révérends Peres, & m'en retourner à bord; ils me forcerent à souper & coucher. A sept heures du soir je fus introduit à la Chapelle qu'ils desservent, & où ils exercent les fonctions curiales. Ils y firent la priere aux Négres & Négresses qui y étoient bien au nombre de quarante: l'on y chanta les Litanies de la Sainte Vierge, & le *Salve Regina* en faux-bourdon, ce que les Noirs exécuterent assez bien. J'avoue que je fus charmé & touché jusques aux larmes de voir la piété avec laquelle ces pauvres misérables nés dans le sein de l'idolâtrie rempliſſoient tous les devoirs de notre Religion. Après la priere nous fûmes souper avec les Peres qui

FEV. 1743.

FEV. 1747. nous donnerent d'assez bon poisson : c'est pour ainsi dire leur principale nourriture. La *Cassave* qui est une farine faite de la racine du même nom, nous servit de pain. Je demandai à boire à un Noir, qui m'apporta un grand vase plein : je crus que c'étoit du vin, & je commençai à boire de la bonne maniere, car j'avois grande soif, mais je discontinuai bien-tôt dès que je me fus apperçu que c'étoit de l'eau-de-vie de canne de sucre. Je donnai le reste à mon voisin ; car la propreté & la bienséance de cette Nation comme de l'Espagnole consiste à boire dans le même vase. De la table on me conduisit au lit, où je trouvai des draps blancs : mon domestique en eut aussi, ce qui n'étoit pas une petite faveur.

Le lendemain matin, après avoir fait mes remerciemens aux Peres, je me fis reconduire à bord. Ce même jour le Gouverneur passa dans son Canot près de notre Vaisseau pour aller à la Ville : nous le saluâmes de sept coups de Canon, & le Fort nous répondit de cinq. Comme nous avions environ une quinzaine de jours à passer dans ce Pays, le Capitaine fit dresser trois tentes dans une ance de la grande Terre située derriere le Fort ; sçavoir une pour les Officiers, la seconde pour les malades, & la troisiéme pour l'équipage. Je fis porter mon lit dans celle des Officiers, & j'y passai tout le tems de la relâche. Pendant ce tems l'on envoya la Chaloupe le long de la côte dans les habitations, FEV. 1747.

Fev. 1747. pour chercher des bœufs, faire de l'eau que l'on prit dans l'ance où nous étions, & du bois, faire un mât de hune qui coûta beaucoup à couper & à mener de la Montagne à bord, & qui ne servit de rien à cause d'un nœud qui se trouva au milieu. La plûpart des Officiers s'occupoient à la chasse & à la pêche; le poisson qu'ils prenoient étoit excellent, & d'une grosseur extraordinaire. Ils en prirent un surtout qui avoit la tête plus grosse que celle d'un bœuf, & avoit plus de six pieds de long. On le nomme *Mair*. L'on y pêche aussi des huîtres sur les Rochers: elles sont petites à la vérité, mais d'un goût exquis. La plûpart des oiseaux m'étoient inconnus, excepté les Perroquets.

Le long de la Baye il y a plusieurs anses ou enfoncemens où les Indiens ont construit quelques cases : il y en avoit plusieurs à côté de nos tentes. Ces pauvres gens s'occupent à cultiver le peu de terrein qu'ils ont défriché ; ils y plantent des cannes de sucre, du tabac, du millet & plusieurs autres sortes de légumes. Ce Pays est très-mal-sain. Les exhalaisons ou brouillards qui paroissent chaque jour au pied & sur le sommet des montagnes, corrompoient tellement l'air, qu'une grande partie de l'équipage, quelques Officiers & moi tombâmes en peu de tems malades. J'eus pendant trois jours un dévoyement & uu vomissement qui m'affoiblirent beaucoup. Le second Capitaine fut sept à huit

FEV. 1747.

jours en danger de la même maladie. Cependant nous ne perdîmes personne, & au bout de treize jours, M. de Lehen après avoir été prendre congé du Gouverneur & pris tous les rafraîchissemens qui nous étoient nécessaires pour la traversée, fit lever l'ancre & appareiller pour nous remettre à notre premier mouillage à côté de l'Isle aux Perroquets, dans l'espérance de sortir le lendemain. En passant devant le Fort, nous le saluâmes de sept coups de canon, & il nous répondit de cinq.

Fév. 1747.

Le Mercredi 22 du mois de Février vers les quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, & appareillâmes sur les six heures ayant vent en poupe. Après avoir doublé l'Isle l'on cargua les voiles

Départ de Sainte-Catherine.

pour embarquer la Chaloupe & les Canots : nous fîmes ensuite la route de l'Est-sud-est pour nous élever en haute mer. Le lendemain étant par les 27 dégrés 40 minutes de Latitude, nous sondâmes & trouvâmes 70 brasses d'eau, fond de sable gris fin. Le 23 à minuit, nous vîmes une éclipse de Lune : elle étoit presqu'entiere, & dura jusques à quatre heures du samedy matin. FEV. 1747.

Le 27 à sept heures du matin nous découvrîmes un Navire sous le vent à nous, qui portoit vers la terre, & sembloit chercher Buenozaïres dont nous n'étions pas éloignés pour la Latitude, puisque nous étions pour lors par les 34 dégrés & demi, & que l'embouchure de la riviere de la Plate est par les 36. Nous appri-

mes depuis que c'étoit l'*Aimable Marie*, avec laquelle nous avions quitté la Flote. Il fallut que ce Navire eût été bien contrarié par les calmes, puisque depuis la Ligne où nous le vîmes derriere nous, comme nous l'apprîmes depuis, nous le rencontrâmes devant le lieu de sa destination, après avoir passé quinze jours tant à l'Isle Sainte-Catherine que pour la chercher & en sortir. Vers ce tems-là, M. de Lehen fit descendre vingt-huit canons dans la calle & n'en réserva que six de montés; il fit aussi démâter le grand & petit Perroquet, & mettre des bâtons d'hyver à la place, & cela afin d'être en état de passer plus commodément le Cap de Horn. Nous eûmes presque toujours les vents d'Est-nord-

Fev. 1747.

est

eſt, qui nous menerent grand train au Sud-quart-ſud-oueſt & au Sud-ſud-Oueſt, juſqu'à la vue de la Terre de feu. A meſure que nous augmentions en latitude la chaleur diminuoit, comme cela étoit naturel. MARS 1747.

Le 7 de Mars étant par les 47 dégrés 22 minutes de Latitude après avoir gouverné pendant quelques jours au Sud-oueſt-quart-oueſt pour chercher la terre, nous ſondâmes vers les huit heures du ſoir ſans trouver fond. Quelques tems après les vents devinrent contraires & nous firent faire route à l'Oueſt-quart-nord-oueſt. Pour lors nous vîmes quantité de *Goüeſmons* dont les feuilles étoient de beaucoup plus larges que celles que l'on voit ſur les côtes de France. C'eſt une herbe qui vient ſur les rochers, Goüeſmon.

MARS 1747. & que la mer par son flux & reflux détache peu à peu : les marées l'entraînent au large & si loin que l'on en trouve quelquefois à plus de cent lieues des terres. Nous vîmes aussi plusieurs oiseaux noirs qui se reposoient de compagnie sur l'eau assez près du Navire. On sonda encore le lendemain au soir, à 76 brasses d'eau, fond de sable fin, noir. Le même fond se trouva le jour suivant. L'on vit vers les six heures du soir une infinité de petits poissons rouges, de la grandeur & grosseur d'une moyenne écrevisse, ils avoient au-devant de la tête deux pinces fort longues ; nous vîmes aussi quelques oiseaux blancs voler autour du Navire. Il y en eût un qui se reposa sur une des vergues ; un Officier le

tua d'un coup de fusil : il tomba à la mer, mais nous avions un chien excellent pour ces sortes d'occasions, qui se jetta à la mer, & nous l'apporta. Cet oiseau étoit assez semblable au pigeon. Nous le mangeâmes, mais il ne sentoit que l'huile. MARS 1747.

Le Dimanche, 12 du même mois, nous voyant par les 51 dégrés de Latitude, & sçachant que le Cap des Vierges situé à l'embouchure du détroit de Magellan étoit à peu près par les 52 & demi, nous voulûmes faire route pour en aller prendre connoissance, & entrer ensuite dans le détroit de le Maire : mais les vents d'Oüest ou de terre qui regnent ordinairement le long de cette côte, nous empêcherent d'en approcher aussi promptement que

MARS 1747. nous l'eussions désiré. Nous fondâmes encore le même jour & les suivans, & trouvâmes de jour en jour moins d'eau avec un fond de vaze noir: il tomboit de tems en tems de la pluye, de la grêle & de la neige, l'air étoit aussi très-piquant. Nous vîmes pour la seconde fois le feu Saint-Elme à nos girouettes, mais sans aucune mauvaise suite.

Nous eûmes connoissance le Mercredy 15 à la pointe du jour, de la Terre de feu; & à huit heures du matin, il parut une étoile qui fut visible jusqu'à dix. L'on fit route pour lors au Sud-est-quart de sud, les Terres se découvroient peu à peu le long de la côte, & nous paroissoient comme autant d'Isles; mais en les approchant nous voyions qu'elles

Vue de la Terre de Feu.

ne formoient que le même Continent. La premiere terre que nous vîmes, nous fit appercevoir un Volcan qui jettoit de momens en momens quantité de fumée, nous ne vîmes point la flâme à cauſe du jour. Toutes ces Terres ſont fort baſſes, on ne les voit que de cinq à ſix lieues. Elles reviennent vers le Sud-eſt, c'eſt pourquoi nous tînmes cette route. A une heure après midi l'on ſonda, il y avoit vingt-cinq braſſes d'eau, un fond curé de cailloux noirs & rouges. Nous prolongeâmes la côte pendant tout le reſte du jour, & après avoir ſondé de deux heures en deux heures juſqu'à minuit, & trouvé trente-cinq, trente & vingt-cinq braſſes de même fond, nous mîmes à la Cap, crainte de quelqu'accident. Le

MARS 1747.

MARS. 1747. lendemain dès les cinq heures du matin, l'on évanta les voiles pour prolonger la Terre de feu ; mais les vents devinrent contraires & nous éloignerent de la terre que nous ne voulions cependant pas perdre de vue, pour pouvoir entrer le lendemain dans le détroit de le Maire. C'eſt ce qui nous fit courir pluſieurs bords pendant la nuit, qui fut très-froide par rapport à la neige qui tomboit & aux montagnes voiſines qui en étoient couvertes.

Le Vendredy 17 vers les huit heures du matin nous fûmes en calme juſqu'à deux heures de l'après-midi que nous apperçûmes l'entrée du détroit de le Maire. La pointe de la Terre de feu en entrant dans le détroit eſt très-baſſe. Il y a le long de la

côte du même côté un peu dans les terres, trois montagnes d'une moyenne hauteur, elles étoient couvertes de neige. Nous vîmes aussi le long de la même côte des ances qui me parurent très-commodes pour relâcher en cas de besoin. Nous vîmes au pied d'une de ces montagnes dans un endroit plat & uni, assez près du rivage, de la fumée, & j'apperçus très-clairement avec ma longue vue plusieurs cases, qui étoient apparemment de Sauvages, où de quelques Anglois ou Espagnols, qui quelques années avant nous firent naufrage, & se perdirent en voulant passer le cap de Horn. L'autre pointe à l'entrée du détroit, qui est celle de l'Isle des Etats est plus élevée: cette Isle n'est qu'une chaîne de hautes monta-

MARS 1747.

Isle des Etats.

MARS 1747.

gnes entrecoupées, elle a environ douze lieues d'étendue, elle gît Sud-sud-est, & Nord-nord-oueſt; elle ne paroît pas habitable, les neiges la couvroient totalement. Pendant le calme, nous vîmes une infinité de loups marins qui nous divertirent beaucoup. Plus nos gens ſifloient & crioient, plus ces animaux ſe plaiſoient à nous regarder & à venir par troupes aux côtés du Navire, après avoir regardé de tous côtés, ils faiſoient des ſaults qui nous firent aſſez rire. Nous eûmes ce plaiſir pendant tout le jour. Il y avoit auſſi pluſieurs baleines & une infinité de cannes de pluſieurs eſpeces.

L'après-midi vers les trois heures il vint un petit vent de Nord-nord-oueſt, à la faveur duquel

nous passâmes le détroit : nous y entrâmes à trois heures & demi, & en sortîmes à cinq. On en seroit sorti plutôt, car il ventoit assez, mais la marée qui dans ce détroit est très-rapide, & qui se retiroit pour lors, nous retarda beaucoup. Le Capitaine nous fit ranger la Terre de feu, le plus près qu'il pût, & il eut raison : car outre que le vent venoit du Nord-nord-ouest, les marées & les courans portent toujours de cette côte à celle des Etats qui nous restoit à l'Est. Le détroit a sept lieues de largeur d'une terre à l'autre, quoiqu'il paroisse en avoir moins. Le soir il y eut un brouillard mêlé de pluye & de neige, qui nous empêcherent d'observer les Terres.

MARS 1747. Passage du détroit de le Maire.

Le jour suivant l'on fit route

au Sud-sud-oueſt : depuis ce jour
MARS 1747. juſque par les 57 dégrés de Latitude, nous fûmes quelquefois contrariés & quelquefois favoriſés par les vents, la mer étoit fort groſſe, il tomboit auſſi de tems en tems des pluyes aſſez froides, mais nous ne reçûmes aucun coup de vent même en doublant le Cap de Horn. Bien-loin de cela, le Mercredy 22 du même mois étant par ſa Latitude qui eſt ſelon pluſieurs de 55 dégrés 38 minutes, nous fûmes en calme : tellement qu'ayant vû voler un oiſeau à une portée de fuſil du Navire, & un des Officiers l'ayant tué, notre nageur ſe jetta à la mer, & nous l'apporta. Cet oiſeau étoit noir, & de la groſſeur d'un dindon : il avoit cinq pieds & demi de l'extrêmité d'une aîle

à l'autre ; son bec étoit semblable à celui d'une canne, mais l'extrêmité étoit recourbée comme celui d'un perroquet. J'en conservai la tête tant par sa curiosité que par le parage où cet oiseau fut tué. MARS 1741.

Le 24, M. de Lehen voyant que nous étions par les 57 dégrés 38 minutes de Latitude, & 299 dégrés 9 minutes de Longitude, fit gouverner à l'Oüest-nord-oüest : ce fut pour lors que la joye devint commune. L'on chanta un *Te Deum* en action de graces : effectivement l'on verra peu de journaux qui montrent un passage aussi heureux que celui-là. Car l'on sçait assez que ce Cap est redouté de la plûpart des Marins, à cause des coups de vent que l'on y éprouve ordinairement. Passage du Cap de Horn.

MARS 1741. surtout dans le tems où nous le passâmes, & à cause des naufrages; parce que l'on est souvent forcé de retourner relâcher à Buenozaïres, après avoir lutté longtems contre les vents contraires. Nous ne mîmes que huit jours depuis le passage du détroit de le Maire, à le passer.

Après avoir doublé le Cap, l'on commença à diminuer en Latitude en tenant la route du Nord-nord-oueſt: nous fûmes delà assez bien jusques par les 50 dégrés 2 minutes, qui est à peu-près le travers du détroit de Magellan. Le Mercredy 29 les vents nous devinrent contraires en sautant au Nord-oueſt; l'on fit vent arriere en allant au Sud-oueſt: à une heure de l'après-

Coup de vent. midi, il vint un coup de vent

qui nous mit tant à la bande que je crus que les mâts ne tiendroient pas long-tems. Nous ne pouvions avancer, parce que la mer étoit si mauvaise que le Vaisseau avoit peine à soutenir l'effort des vagues, & alloit en dérive. Ce mauvais tems dura le reste du jour & continua pendant la nuit. Les vents étoient impétueux & la mer agitée à proportion; nous étions à la cap sous les deux basses voiles. La drisse ou corde qui tient la barre du gouvernail se rompit pendant la nuit, & si l'on avoit pas remedié promptement à cet accident, nous eussions été en danger: nous eûmes aussi plusieurs voiles & manœuvres emportées. Le lendemain, les vents revinrent favorables, & nous mîmes la route au

MARS 1747.

MARS 1717. Nord-quart-nord-oueſt. Le Capitaine voyant les dangers paſſés, fit remonter les canons ſur leurs affuts & ôter les bâtons d'hyver pour y remettre les perroquets; nous continuâmes ainſi notre route au Nord avec les vents de Sud qui ſont dans cet autre monde ce que ſont les vents de Nord dans la partie ſeptentrionale, je veux dire froids juſque par les 37 dégrés 44 minutes de Latitude. On gouverna à l'Eſt-nord-eſt, afin de porter ſur la terre, parce que notre Latitude étoit à peu près celle de la Conception au Chily qui devoit être le lieu de notre ſeconde relâche. Nous vîmes le 5 du mois d'Avril un petit oiſeau de terre, & pluſieurs poiſſons à la ſuite du Navire: cela nous fit connoître

que nous ne devions pas être éloignés de la Côte.

AVRIL. 1747.

Effectivement le Vendredy 7, à minuit & demi, l'on apperçut la terre qui n'étoit pas plus de trois lieues éloignée de nous : le tems étoit heureusement clair. On vira de bord aussi-tôt pour courir au large : le lendemain étant beau & clair, nous apperçûmes les mammelles de Bio-Bio, qui sont deux Montagnes proche la baye de la Conception, & courûmes dessus avec un petit vent. On prolongea ensuite le cap de Calcaguana : lorsque nous fûmes au bout de ce cap, l'on vit quantité d'oiseaux de plusieurs especes & de gros loups marins reposés sur les rochers qui nous regardoient tranquillement passer. Nous entrâmes dans la Ra-

Arrivée à la Conception au Chily.

Avril 1747. de par la grande passe qui est entre la grande Terre & l'Isle de la Quiriquinne ; c'est la seule par où les Vaisseaux puissent entrer. Il y a une autre passe plus étroite, entre la même Isle & le cap de Calcaguana, mais elle est remplie d'écueils. Nous laissâmes à droite en entrant, l'Isle, & la grande Terre nous restoit à la gauche : il n'y a ni sur l'Isle ni sur la grande terre aucune Batterie de canon pour défendre l'entrée. A trois heures de l'après-midi après avoir doublé la Quiriquinne, il vint un Batteau Espagnol à notre bord qui nous apporta des rafraîchissemens : il y avoit dedans un Cavalier vêtu d'une espece de dalmatique rouge qu'on nomme *Panchés*, & dont la plûpart des habitans sont habillés

il nous annonça le grand tremblement de terre arrivé le 28 d'Octobre à Lima, qui en occasionna la ruine, & la destruction du Callao arrivée dans le moment, par l'inondation de la mer. La ville de la Conception située dans le fond de la Baye à gauche en entrant, arbora son pavillon, après avoir vû le nôtre & l'avoir assuré d'un coup de canon. AVRIL 1741.

La Baye de la Conception est belle & grande d'environ deux lieues de l'Est à l'Oüest, & de trois du Nord au Sud. Il n'y a que deux bons mouillages en hyver, pour y être à l'abry des vents de Nord qui sont violens & fort à craindre pendant cinq mois de l'année. L'un est à la pointe du Sud de la Quirriquinne à dix ou douze brasses d'eau & à une en- Description de la Rade.

Avril 1747. cablure de Terre ; celui-ci quoique très-bon & à l'abri de ces vents, n'eſt guéres fréquenté pour être trop éloigné de la Ville, & de la terre ferme. L'autre eſt dans le fond de la Baye auprès du village de Calcaguana, à cinq ou ſix braſſes d'eau, fond de vaſe noir. Il y a en pluſieurs endroits commodité d'eau douce & de bois à feu, même pour la conſtruction des Navires : les Chaloupes mettent facilement à terre devant la Ville en été, mais difficilement en hyver.

Deſcription de la Ville. La Conception eſt une des meilleures relâches de la côte du Chily pour tous les beſoins d'un Navire, & pour la qualité des vivres que l'on y prend. Quoique cette Ville ne ſoit dans la réalité qu'un bon Village, la ſociété y

paroît assez agréable & n'a rien de Champêtre. Cette Ville qui portoit autrefois le nom de *Pinco* avant la conquête des Espagnols, est située à la côte du Chily sur le bord du la mer, au fond d'une Rade de même nom du côté de l'Est, par 36 dégrés 44 minutes de latitude Sud. Elle est ouverte de tous côtés & commandée par cinq hauteurs dont celle de l'Hermitage s'avance presqu'au milieu & la découvre entiérement : l'on n'y voit pour toute défense qu'une batterie sur laquelle il y a neuf canons de fonte de vingt-quatre livres de balle, cette batterie est située sur le bord de la Baye. Il y a deux Compagnies de Soldats mal armés & mal vêtus, qui ne font aucun exercice militaire. On voit clairement combien il seroit fa-

AVRIL 1747.

cile de se rendre maître de ce Pa
AVRIL 1747. qui est très-riche, tant par l'or qu
l'on y trouve, que par la fécon
dité de la terre qui rapporteroi
& produiroit au centuple, si les
Espagnols n'y étoient pas si parel
seux.

Nous mouillâmes devant la
Ville, parce qu'il étoit trop tard
pour aller à l'autre mouillage. En
abordant nous saluâmes de neu
coups de canon le Fort, qui nou
en rendit sept. Le lendemain ma
tin à cinq heures & demi, nou
levâmes l'ancre & appareillâme
pour aller dans le fond de la
Baye à l'Ouest de la Ville, au
près du Village de Calcaguana
nous y fûmes dès les huit heure
trois quarts du matin, & mouil
lâmes à un demi-quart de lieu
de la terre sur huit brasses d'eau

ous étions-là à l'abri des vents de Nord. AVRIL 1747.

La terre du Chily eſt ſujette aux tremblemens de Terre, quoiqu'un peu moins que celle du Pérou. Le premier May 1747. étant couchés dans une maiſon que nous avions louée au village de Calcaguana, nous fûmes éveillés à minuit, par les cris des habitans qu'un tremblement de terre avoit occaſionnés. Je m'éveillai en ſurſaut, & crûs que c'étoient les Indiens braves qui venoient pour nous maſſacrer & s'emparer de leur territoire, comme cela étoit déja arrivé: mais le mot de *Tremblor* que nous leur entendîmes prononcer, nous fit juger de quoi il s'agiſſoit. Il y eut pluſieurs de nos Meſſieurs qui ſentirent la premiere ſecouſſe dont les murs

AVRIL 1747.

& nos lits furent ébranlés. Nous nous levâmes, & courûmes promptement dehors où il tomboit une fort groſſe pluye : nous fûmes ainſi rafraîchis pendant l'eſpace d'une demie-heure, & pendant ce tems nous reſſentîmes une autre ſecouſſe qui ne fut pas ſi violente. Cependant tout le monde fut rechercher ſon lit, pour prendre un peu de repos, non ſans inquiétude d'être obligés de ſe relever. Ce qu'il y avoit le plus à craindre, étoit le débordement de la mer qui arrive ordinairement dans ces occaſions. Calcaguana où nous dormions eſt ſitué dans un plat Pays, au pied de la montagne du même nom, & à deux cens pas de la mer : ainſi pour peu qu'elle eût ſurmonté, comme cela étoit ar-

rivé, & même jusqu'à trente & quarante pieds de haut, elle nous auroit surpris & submergés facilement. Pour éviter donc la surprise, nous envoyions à chaque instant un Indien sur le bord de la mer voir si elle ne surmontoit point, & nous en fûmes quittes pour la peur. Le lendemain vers les trois heures de l'après-midi étant à me promener avec un des nôtres, il y eut un troisiéme tremblement, mais si foible que je ne m'en apperçus presque pas. AVRIL 1747.

Le Pays est très-propre à produire toutes sortes de grains, fruits & légumes ; mais les Espagnols y sont si paresseux, qu'ils le négligent totalement. Ils ne vivent que d'un petit commerce qu'ils font avec la ville de Saint-Jacques, capitale du Chi-

AVRIL 1747. ly, située au Nord-est à 100 lieues dans les terres. Ce commerce se fait par mer & par terre ; par mer parce qu'ils vont jusques à Valparahis, Port de mer qui n'est éloigné que de trente lieues de Saint-Jacques. Ils commercent aussi avec la Ville de Lima qui y envoye tous les ans un ou deux Navires pour charger du bled, du vin qui est fort bon, du suif & des ponches. Voilà en quoi consiste leur commerce : mais le principal est le vin qu'ils ont assez soin de cultiver ; pour le bled ils en ont peu, & il n'est pas si bon que celui de Saint-Jacques. Les Vaisseaux qui viennent de Lima leur apportent des sucres, du tabac & du chocolat. Ce que l'on nomme *ponche* est, comme je l'ai déja dit, une espece de dalma-

Commerce des Habitans.

tique

tique ou tunique dont la plûpart des habitans tant Indiens qu'Espagnols se revêtent au Chily & au Pérou. Cet habit se porte sur la veste, & est assez commode, surtout lorsque l'on est à cheval. Il est fabriqué de laine blanche ou rouge, ou de plusieurs couleurs, selon le goût de chacun ; l'on y voit quelquefois des figures d'hommes ou d'animaux faites avec des laines dont les couleurs sont très-vives. Elles sont de différens prix : il y en a depuis 12 jusqu'à 200 piastres. Ce sont ordinairement les Indiens qui les travaillent, & je puis dire en avoir vû d'une beauté achevée surtout à Lima. MAY 1747.

Les Espagnols du Pays ne font aucun travail : les Indiens qui leur servent d'esclaves, quoique

MAY 17. dans le fond ils ne le soient pas, puisque le Roi d'Espagne le leur défend expressément, font tous leurs travaux, & encore font-ils peu de chose. Lorsqu'ils conduisent leurs bœufs au labourage ou à quelque charoi, ils sont montés à cheval, & ne feroient pas un pas hors de leurs cases, sans avoir le pied dans l'étrier: aussi ont-ils toujours leurs pieds nuds, armés d'effroyables éperons qui ouvrent en peu de tems le ventre de leurs chevaux; mais il y en a tant dans ce Pays, que quand l'un est presque crevé, ce qui ne tarde pas, ils le menent à la montagne pour en reprendre un autre. Quand ils veulent prendre un bœuf, un cheval, ou un mouton, ils les lassent, & le font avec adresse: aussi ne vont-ils jamais à che-

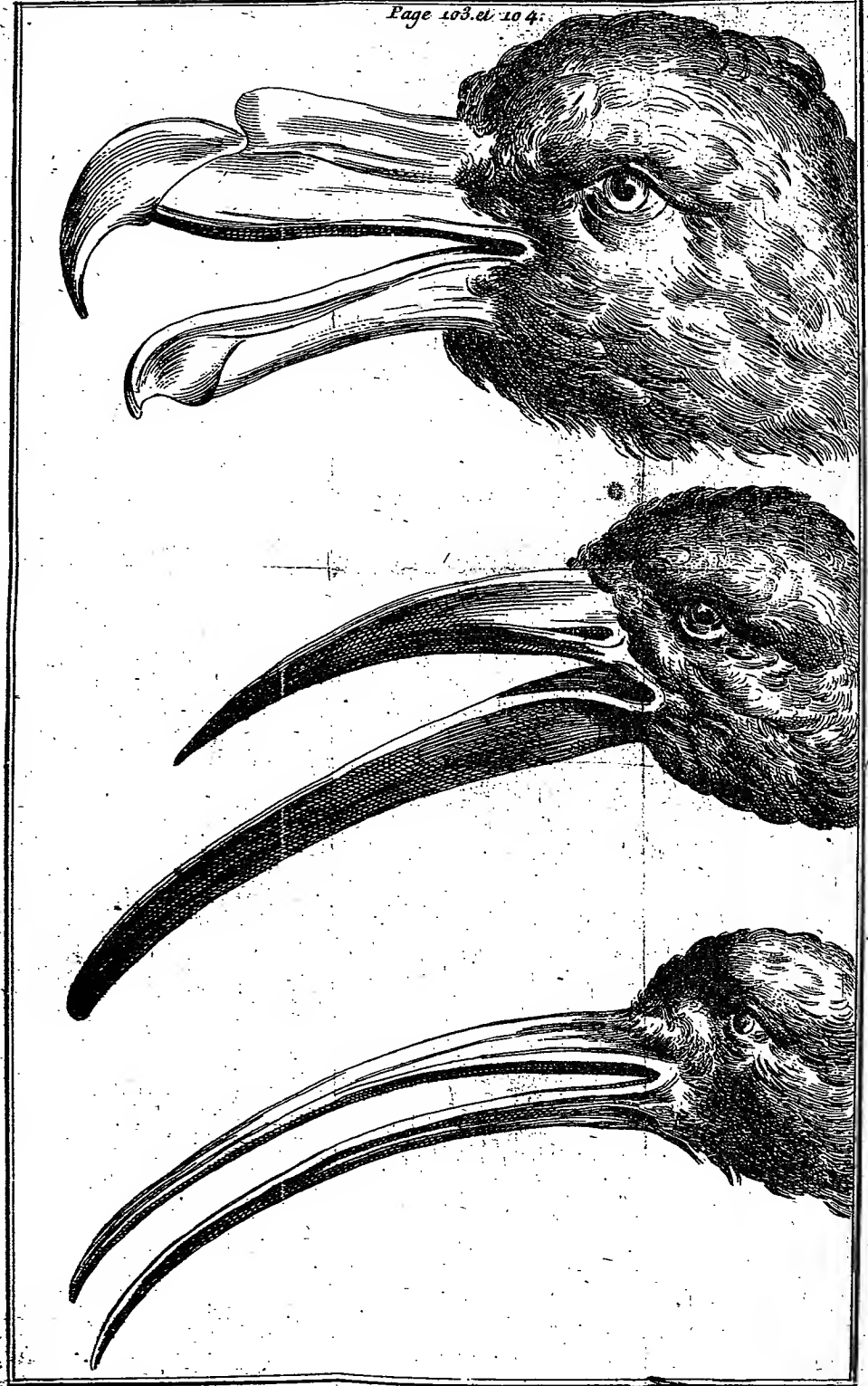
val, sans être munis d'un las. Ils s'en servent même comme d'un arme contre leur ennemi, parce que quand ils l'ont lassé par le milieu du corps, ils le traînent derriere leur cheval qu'ils font aller à toute bride. MAY 1747.

Leurs chevaux sont assez bons à la course, aussi ceux qui les montent vont toujours au grand galop, même en montant les montagnes les plus élevées, & un *Cavallero* connoît peu ce que c'est que le pas ou l'entrepas. Ils envoyent quelquefois au Pérou leurs bœufs, moutons, poulles, canards & dindons: tous ces animaux y sont assez bons, ainsi que le poisson, mais l'on en prend peu de gros: il y a sur-tout beaucoup de sardines & de harangs. Nous prîmes un jour avec la sêne

MAY 1747. un petit poiſſon de la longueur d'un demi pied qui avoit la queue comme celle d'un rat, le milieu du corps comme une petite ſolle, le col fort long, & le bec comme celui d'une beccaſſine. Je le fis deſſécher, & je l'ai donné depuis avec les papillons dont j'ai parlé, & quelques pierres de mine au cabinet du Jardin du Roi. La Baye eſt remplie de baleines, de loups marins & de Marſouins que les habitans ne daignent pas pêcher pour en avoir l'huille. Nous prîmes trois ou quatre loups marins le long du plain: ils étoient auſſi gros qu'un mâtin de bonne taille, la peau en eſt eſtimé.

Poiſſons.

Les oiſeaux, ſoit de terre, ſoit de mer, y ſont en abondance: on en voit de terre d'une groſſeur prodigieuſe. Il y en a un que l'on nomme *Condor*, qui eſt au



moins trois fois gros comme un dindon : il a une espéce d'anneau blanc autour du col. Cet oiseau est très-carnacier ; il faut que les Indiens fassent dans ce Pays à l'égard de cet animal, pour en préserver leurs moutons, ce que font nos Européens pour garder les leurs de la gueule du loup. J'en fis tuer un que je fis porter à bord ; mais l'embarras où nous nous trouvions pour lors, fut cause que je ne trouvai pas de place commode pour le conserver. On y voit de deux sortes d'Eperviers, dont l'une est semblable aux nôtres, & l'autre a une huppe sur la tête & le haut du bec rouge des deux côtés. Je fis prendre un mâle & une femelle de cette derniere espéce ; mais je les perdis à plus de deux cens lieues de terre. L'on

1MAY 1747.

MAY. 1747. y voit encore des *Galinaceros*, qui ſont de la même groſſeur, couleur, & forme que le Dindon, ſurtout quant à la tête; & l'on s'y méprendroit au premier aſpect, quoi qu'on les approche de fort près : car tous ces animaux ſont très-familiers, mais carnaſſiers. Il y a de plus quantité d'oiſeaux nommés *Mourciégalos* : ils ſont ſemblables par la figure & le vol aux Vanaux, excepté qu'ils ont une tâche noire ſous le ventre & aux extrêmités des aîles. Ces animaux s'élevent en l'air, auſſi-tôt qu'ils apperçoivent quelqu'un, & volent autour de lui en criant ou piaillant (car leur cri eſt très-déſagréable) & cela continuellement juſqu'à ce qu'ils ayent abandonné la partie; ce qu'il n'arrive pas ſitôt qu'on le

souhaiteroit, sur-tout à l'égard du Chasseur : car cet oiseau après avoir crié long-tems autour de lui, s'envole un peu loin, continuant sa musique, & semble par son cri avertir le gibier d'alentour d'être sur ses gardes. J'ai effectivement remarqué plusieurs fois nos Chasseurs ne pouvoir approcher à portée de fusil le gibier qu'ils avoient apperçu, après avoir fait lever ces chanteurs importuns. Les perroquets & ramiers n'y manquent point aussi : nos Chasseurs en tuerent quantité, qui nous faisoient d'excellente soupe. Je tuai un jour un oiseau aquatique, dont la partie supérieure & inférieure du bec ressembloient à deux espadons qui avoient les tranchans opposés : la lame supérieure étoit plus courte que celle

MAY 1747.

MAY 1747. de dessous, & comme il n'y avoit aucune cavité dans ce bec, j'ai été surpris comment il pouvoit avaller. J'en ai conservé la tête que j'ai donné au Cabinet du Roy avec celle de l'oiseau qui fut tué au Cap de Horne. Ces deux têtes qui sont gravées ici, doivent paroître curieuses aux Naturalistes. Il y a une si grande quantité d'oiseaux de mer, que le Ciel en est quelquefois obscurci: il s'en trouve de plusieurs espéces, mais je n'en ai pas appris les noms. Ils s'occupent pendant tout le jour à faire la pêche, en volant ou en faisant une espéce de procession autour de la Baye, & quand ils ont endormi ou étourdi par leurs tours ces petites sardines & harangs dont j'ai parlé, ils se jettent comme une balle à la mer, & plongent pour les avaller. L'on

voit auſſi des perdrix griſes plus groſſes que les nôtres ; mais elles n'ont aucun fumet, & la chair en eſt blanche. MAY, 1747.

Je mangeai & couchai plûſieurs fois chez l'Evêque du lieu qui étoit un Prélat aſſez avancé en âge, fort gai, & rempliſſant parfaitement bien les devoirs d'un bon Paſteur. Il voulut m'engager à demeurer chez lui pendant le tems de notre relâche, je le remerciai, parce que je préferai toujours notre façon de vivre aux ragoûts & pimentades Eſpagnolles qui ne m'ont jamais plû. J'ai remarqué qu'il eût été à ſouhaiter que la plûpart des Curés d'alentour & Religieux pour le ſalut de leur ame & celui des Peuples, ſe fuſſent conformés à

JUIN 1747.

la conduite de leur Evêque : ils m'ont paru peu instruits des devoirs de leur état ; mais pour les droits Curiaux & la façon avec laquelle on les exige, je n'ai pas connu de Païs, ni ouï dire même qu'il y en eût au monde, où on les poussât plus loin qu'au Chily & au Pérou, je puis en parler pertinament.

Je prenois chaque jour mon divertissement à aller après le dîner avec M. de Lehen, faire un tour de promenade sur les montagnes ou dans les plaines, dont les gazons étoient charmans. Les bosquets n'y manquoient pas aussi, lorsque nous voulions nous mettre à l'ombre, ou nous garantir de la pluye, quand elle nous surprenoit au loin, car nous étions assez bons piétons : je fis

aussi quelques Cavalcades, entr'autres une en compagnie de plusieurs de nos Messieurs ; nous fûmes sur le bord de la Riviere de *Bio-bio*, à quatre lieues dans les terres. Elle est plus large que la Loire, mais il y a une roche avec un banc de sable des deux côtés à son embouchure, ce qui fait que les vaisseaux n'y peuvent entrer. De l'autre côté de la riviere il y a trois ou quatre Forts Espagnols, situés de distance en distance, garnis chacun d'environ dix ou douze canons, & gardés par une cinquantaine de Soldats, pour empêcher les incursions des Indiens braves, qui pourroient venir, comme ils l'ont déja tenté plusieurs fois, sur-tout à l'égard de la Ville nommée *l'Impérial*, située à douze lieues plus sud, qu'-

JUIN 1747.

ils ont repris. Il nous mourut pen-
JUIN 1747. dant cette relâche deux Matelots, l'un du scorbut, & l'autre d'une fiévre maligne.

Le Jeudy 29 du mois de Juin après avoir pris tous les vivres nécessaires pour la traversée, & pour le tems que nous comptions passer au Pérou, nous levâmes l'ancre à quatre heures du matin, & appareillâmes à sept & demi avec un petit vent de sud, ayant demeuré dans cette Baye trois mois moins huit jours. En partant, le *Velin*, vaisseau de Lima, qui étoit venu dans cette Rade chargé de sucre, de tabacs & de chocolat, nous salua de trois coups de canon, en quoi consistoit toute sa force, quoique grand : après lui avoir répondu de trois, nous passâmes devant la Ville sans la saluer. A dix heures

Départ de la Conception.

du matin nous nous trouvâmes par le travers de l'Isle de la Quiriquine, sur laquelle j'avois été me promener un jour en faisant une partie de pêche : elle peut bien avoir quatre lieues de circuit. L'on embarqua pour lors la Chaloupe & les Canots après la Sainte Messe, car c'étoit le jour de Saint Pierre & de Saint-Paul. Le calme sembla nous ménacer, mais nous doublâmes peu à peu l'Isle, & le soir nous nous trouvâmes à trois ou quatre lieues au large. Juin 1747.

Depuis la sortie de la Conception, les vents du Sûd, qui sont les vents généraux, nous conduisirent heureusement & en dix-huit jours par le travers de l'Isle de la Galere & du Callao. Nous demeurâmes deux jours de suite à la vûe de ces deux Isles, sans pouvoir en approcher à cause Arrivée au Callao au Pérou.

d'un calme opiniâtre qui nous retenoit ; enfin il vint une petite brise de dehors qui nous fit heureusement arriver & mouiller dans cette Rade ; c'étoit le Mercredy 19 de Juillet. Il y avoit huit ou dix Navires : nous fûmes mouiller à côté d'eux à une demie lieue de l'ancien Fort que nous saluâmes de dix-huit coups de Canon, après avoir arboré notre pavillon, sans flâme ; le Fort mit son pavillon, & nous répondit de cinq coups. Nous étions sur six brasses d'eau, & affourchés Nord & Sud. J'ai dit ci-dessus l'*ancien Fort*, parce que nous n'en vîmes que les tristes ruines, & celles d'une Ville qui auparavant étoit assez grande & florissante par son commerce. Des débris de maisons, quelques bouts de muraille, un reste de porte de Ville, deux

JUILLET 1741.

ou trois Navires brisés, & jettés par la mer au milieu de ces débris, voilà le spectacle qui frappa nos yeux & les effets funestes du débordement de la mer qui fut peut-être un juste jugement de Dieu irrité des crimes & débauches des habitans, dont les mœurs étoient, dit-on, très-corrompues. Enfin la ruine des deux Villes de Lima & du Callao a été si grande, que l'on auroit peine à croire en Europe ce qu'un Voyageur fidéle en pourroit écrire. JUILLET 1747.

La Rade du *Callao* est une des plus sûres & des plus grandes de toute la mer du Sud; l'on y peut mouiller par-tout en telle quantité d'eau que l'on veut sur un fond de vase couleur d'olive, sans crainte d'aucune base ni rocher, excepté un qui est à trois encablures de terre vers le mi-

JUILLET 1747. lieu de l'Isle de la Galere. La mer y est toujours tranquille, & les Vaisseaux y peuvent carenner en tout tems; elle est cependant ouverte depuis l'Oüest jusques au Nord-nord-oüest, mais les vents ne viennent jamais de cette partie que par un petit frais qui ne peut faire soulever la mer. L'Isle de la Galere rompt l'enflement qui vient depuis le Sud-oüest au Sud-est. Cette Isle est sans défense: elle étoit avant la ruine du Callao, l'exil des Noirs & Mulâtres, condamnés pour quelques crimes à tirer des pierres pour les édifices publics: comme cette peine est comparée à celle des Galeriens, l'on a donné ce nom à l'Isle. Aujourd'hui on envoye les criminels à Baldivia.

Le Mouillage ordinaire des Vaisseaux est à l'Est-quart-nord-

JUILLET 1742.

eſt de la pointe de la Galere, à quatre ou cinq encablûres des ruines du Callao : on eſt là à l'abri des vents de Sud qui regnent ordinairement par la pointe du Callao qui eſt une langue de terre baſſe, entre laquelle & l'Iſle du Callao il y a un large canal, mais un peu dangéreux pour les grands Navires, car les petits y paſſent quelquefois en rangeant l'Iſle de près à quatre ou cinq braſſes d'eau. L'eau ſe fait avec facilité à la petite Riviere de Lima qui ſe dégorge dans la rade au pied des ruines du Callao. Elle n'eſt pas des meilleures. Le bois coute un peu plus de peine à avoir, on va le chercher au Nord à une campagne ou ſucrérie qu'ont les Jéſuites de Lima, éloignée d'environ deux lieues : on nomme ce lieu *Bocanegra*, qui veut dire en françois

1747. *Bouche noire*, parce qu'ils n'ont que des Négres à travailler à leurs sucres.

Le poisson y est très-abondant, & surtout une espece de Bonite que les Indiens prennent d'une façon particuliere. Ils ont chacun une piroque, ou petit bateau, qu'ils font aller d'une viteſſe extraordinaire par le moyen d'un bambou plat qu'ils tiennent par le milieu avec les deux mains, & qu'ils manient comme un balancier en ramant à droite & à gauche : il faut qu'ils gardent parfaitement l'équilibre, car s'il panchoit plus d'un côté que de l'autre, la piroque souſſoubreroit. Cet homme a deux lignes attachées à ſes deux pieds, le bout de chaque ligne eſt garni d'un hameçon, & eſt à la mer à la ſuite de ſa piroque : plus il va vîte, &

plus il prend de ces poissons voraces, quand il sent de la résistance il arrête aussi-tôt sa piroque pour le prendre. L'on voit outre cela beaucoup d'autres poissons meilleurs que celui-là, gros & petits: il y a surtout de ces derniers une espece que l'on nomme *Grasdeau*, & qui est d'un goût exquis. 1747.

La Ville de Lima est située à deux lieues dans les terres; l'on passe par un petit Village à un quart de lieue au-delà du Callao, nommé avant le tremblement *Las-Animas*, & depuis Bellevûe, *Bellavista*. Le Village de *Las-Animas* consistoit en quelque cases posées à droite & à gauche du grand chemin: l'on augmente de jour en jour le nouveau Village de *Bellavista*, que l'on a placé dans une situation avantageuse qui lui a fait donner le nom qu'il porte.

1747. Il y a lieu de croire que ce lieu deviendra bientôt une Ville, l'on y voit déja plusieurs magasins pour la commodité du commerce. Les Ordres Religieux n'ont pas été les derniers à y prendre leurs places. Pour de murailles, je n'ai point vû qu'on eut dessein d'en élever. L'on a pris & commencé les fondemens d'un Fort à la place de l'ancien sur le bord de la mer, mais je crains bien qu'un autre débordement ne le mette un jour au même niveau qu'étoit l'ancien. L'on aura bien dequoi le garnir de canons, car j'en ai bien vû 150 tous de fonte, parmi lesquels il y avoit six couleuvrines qui ont vingt-huit à trente pieds de longueur. La Ville de Lima étoit à peu-près grande comme le Fauxbourg S.-Germain de Paris : le tremblement l'a détrui-

Description de la Ville de Lima.

te, à l'exception du Couvent de Saint-François & de sept à huit maisons. Les rues sont presque tirées au cordeau : quand nous arrivâmes elles étoient embarrassées par les pierres & terrasses des maisons que le tremblement avoient abattues, de sorte que les caleches que l'on y voyoit en quantité, ne pouvoient plus passer : mais nous les vîmes paroître dans la suite, parce que le Vice-roi fit débarrasser peu à peu les rues. Le goût des peintures dans l'intérieur & extérieur des maisons y est fort à la mode : l'on y voit des payſages, & des traits tirés de la fable, qui font un effet assez joli, tant par rapport à la bonté de l'ouvrage qu'à la vivacité des couleurs. Quoique les maisons soient détruites, il y a ce- 1747.

1747. pendant des murailles qui ont res-
tées, outre cela chaque particulier
a recommencé à faire bâtir. Les
Egliſes, & ſurtout la Métropole,
étoient aſſez belles à en juger par
les ruines, mais trop exhauſ-
ſées pour une terre auſſi trem-
blante que celle du Pérou. Il y a
une place quarrée & fort ſpatieu-
ſe devant le portail de la Cathé-
drale ; le Palais du Viceroi fai
l'aîle droite de cette place, & u
porche ou gallerie réguliere ſou
laquelle ſont les boutiques de
plus fameux marchands, compo
l'aîle gauche ; il y a un autre po
che qui fait face à la Métropo
ſous lequel ſont les Notaires &
priſon. Il y au milieu une fonta
ne à trois jets d'eau qui ſorte
d'une Piramide ſurmontée d'u
Renommée. Le tout eſt de bro

ze, auſſibien que le baſſin; cette fontaine eſt demeurée dans ſon entier. 1747.

La Riviére ſur laquelle il y a un pont de pierre orné d'un parapet qui tout enſemble fait un ouvrage aſſez beau & qui a auſſi échappé à la ruine générale, vient à Lima des montagnes voiſines que l'on nomme les Cordilieres, qui ſont d'une élévation & d'une étendue prodigieuſe, puiſqu'elles s'étendent juſques auprès de Buenozaïres. Ces montagnes ſont toujours couvertes de neiges, même à Lima, quoique par les 12 dégrés de latitude. La riviére, arroſe la Ville & la campagne, on l'a diviſée en pluſieurs canaux, par le moyen deſquels chaque communauté & chaque maiſon en reçoit les agrémens.

1747. On voit au milieu des cloîtres des Religieux plusieurs jets d'eau qui leur procurent l'utile & l'agréable. Cette riviere donne encore la fertilité aux campagnes d'alentour, & sans elle tout y seroit stérile, parce qu'il ne pleut point dans ce Pays, quoiqu'il y ait des tems où il tombe régulièrement le matin & le soir une rosée abondante. L'on y pêche aussi des camarons qui sont semblables pour la figure & le goût à nos écrevisses. Du reste elle n'est ni profonde ni large, & elle ne mériteroit que le nom de ruisseau, si dans quelques mois de l'année elle ne grossissoit par la fonte des neiges que l'on voit chez rement de Lima & du Callao sur les montagnes quand elles ne sont point obscurcis par les nu-

nuages ou brouillards.

La plupart des particuliers vont à cheval ou en caléche, il n'y a que les Noirs, Mulâtres & Indiens qui aillent à pied, & les habitans étoient surpris de voir nos Matelots dans cette nécessité. Le Viceroi avoit trois carrosses, dont deux étoient attelés de six mules chacun, & le troisiéme de six chevaux noirs assez beaux, avec un attelage de boucles dorées. L'on est aveuglé par la poussiere qui regne le long des rues & des chemins. Quand l'on a le malheur de rencontrer une compagnie de mules ou bourriques, (ce qui n'est que trop ordinaire) il n'y a pas d'autre remede pour se refaire lorsque l'on est de retour, que de se nétoyer le gosier avec un bon verre de vin ou de li- 1747.

1747. monade. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que cette pouſſiere produit une quantité prodigieuſe de deux ſortes d'inſectes très-incommodes. Ce ſont premiérement des puces qui y regnent en ſi grande quantité, ſurtout dans les maiſons, qu'il eſt impoſſible d'être un moment dans un lieu ſans en être couvert & dévoré. La ſeconde eſpece ſe nomme *Chiques*: ces animaux ſont un peu plus petit que la puce, ils entrent ordinairement dans les doigts de pied, s'y nourriſſent & deviennent vermiſſeaux. On les tire, non ſans grande douleur, avec la pointe d'une épingle ou des ciſeaux: les Négres le font adroitement: Il faut les faire tirer, dès qu'on les ſent, autrement les doigts du pied enflent & pourriſſent, ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois.

Les hommes ſont vêtus ou, comme les Eſpagnols d'Europe, d'un manteau, ou bien d'une petite caſaque communément de velours à deux rangs de boutons & de boutonnieres d'or ou d'argent ſur leurs poches & manches, ou bien d'un ponche; mais ils ne portent guéres cet habillement qu'à cheval. Leur habit de cérémonie eſt à la françoiſe. Les femmes ſont richement habillées : elles ont les cheveux treſſés & ornés de diamans, de perles, ou de fleurs. Elles portent ſur leurs têtes un chapeau noir brodé en or ou argent de la largeur de quatre doigts, leurs oreilles ſont chargées de diamans ou de perles : Les Mulâtreſſes & Négreſſes ſe piquent auſſi d'en porter. Elles n'uſent point de fard,

1747.

Habillement des hommes & des femmes.

& différent en cela de celles du
1747. Chilly qui en ont toujours. De cette façon elles ont la tête richement décorée : mais ce qui les rend difformes eſt un gros bout de tabac noir qu'elles mâchent continuellement, qui leur rend la bouche torde, & la leur agrandit effroyablement : cela les rend inſupportables dans la compagnie d'un Etranger, cependant elles croiroient qu'il leur manqueroit quelque choſe de conſéquence, ſi elles n'avoient pas la bouche remplie de ce *limpion*, car c'eſt ainſi qu'on le nomme. Elles ont les bras découverts juſqu'à l'épaule, garnis de bracelets d'or enrichis de diamans : ces bracelets ont bien trois ou quatre pouces de large & peſent beaucoup ; de ſorte que cet ornement m'a paru

une oſtentation bien gênante. Elles ont pour leur ſervir de juppe un faldaguin qui eſt une eſpece de juppon d'une étoffe ordinairement très-riche & rempli de plis : il y a par-deſſus une ceinture de cuir qui retombe ſur le devant en forme de cœur avec des roſes d'or enrichies de diamans ; car quoique ces pierres précieuſes ſoient bien plus chéres au Pérou qu'en Europe, elles y ſont cependant plus communes. L'on peut dire que l'habillement des femmes de Lima feroit une fortune conſidérable pour un particulier en Europe ; elles font, m'a-t-on aſſuré, conſiſter leurs graces à marcher & à danſer les pieds en dedans. 1747.

Leur muſique ordinaire eſt la guittare comme à Cadix ; elles

1747. aiment fort à chanter, ou pour mieux dire à piailler, leurs danses qu'ils ne haïssent pas sont fort immodestes. Les hommes & les femmes sont très-mal propres dans leur manger, leurs doigts enrichis de bagues de diamans & d'anneaux d'or, leur servent de fourchettes: ils les nomment *tenedor natural*, fourchette naturelle. Ils boivent tous dans le même vase, peu de vin, mais beaucoup d'eau-de-vie, & de liqueurs. Ils se rafraîchissent la bouche à la fin du repas par un grand gobelet d'eau à la glace, & certes ils en ont bien besoin; car les pimentades qui sont leurs saulces ordinaires, & les confitures & sucreries qu'ils mangent ensuite, doivent bien les engager à se rafraîchir. Il faut dire qu'il y a peu d'en-

droit au monde où le luxe & la débauche regnent tant qu'au Pérou. 1747.

Les Marquis & Comtes y sont communs: ils commercent tous, & après qu'un marchand aura porté la malle quelque tems & s'y sera enrichi, il tiendra une boutique, & au bout de quelque tems achetera un de ces titres pompeux que le Roy d'Espagne ne manque pas de lui vendre bien cher. Il y a à Lima, quantité d'or, d'argent, & de pierreries; & avec cela la plûpart des habitans sont très-pauvres, la misere y est à peu-près aussi grande qu'ailleurs, quoiqu'on n'y demande pas communément l'aumône. Cela ne surprendra point, lorsque l'on fera attention que le Roi d'Espagne tire par une bon-

1747. ne politique tous les ans des sommes très-considérables de ce Pays.

On voit à Lima quantité d'ouvriers de tous les arts : la plupart des habitans sont Noirs, Mulâtres ou Indiens, il y a peu de Blancs. Les Noirs & Mulâtres sont esclaves des Espagnols, on leur permet de se racheter lorsqu'ils ont gagné une somme suffisante, car on leur accorde quelques heures par jour pour leur profit. On leur donne trop de liberté pour des esclaves, & il seroit à craindre qu'un jour on ne s'en repentît. On les laisse les Fêtes & Dimanches se rassembler : là ils chantent & dansent au son de leurs tambours faits à la mode de leur Pays ; ils ne manquent guères de s'ennyvrer d'une li-

queur de canne de sucre que l'on nomme *Guarape*, de sorte que l'assemblée finit ordinairement par une querelle ou combat, qui est fort incommode pour ceux qui ont le malheur d'être leurs voisins. Pour les pauvres Indiens ils vivent dans quelques habitations, mais misérablement, car ils sont pis que les Noirs. Les Corrégidors n'achetent leurs corrégimens de la Cour, que pour être en état de les abîmer & maltraiter impunément ; ces Messieurs ont le droit d'acheter ce qu'ils veulent comme mulles, chevaux, soyeries, étoffes, mêmes des cartes, & obligent ces pauvres misérables, qui n'en ont pas besoin de les acheter trois ou quatre fois plus cher qu'ils n'ont coûté. Il y a de plus leurs Pasteurs qui se 1747.

1747. ſervent la plûpart du prétexte de la Religion pour les rendre encore plus miſérables : jugez par-là ſi ces Indiens peuvent être de fervens Chrétiens, & de fidéles ſujets.

Preſque tous les habitans commençoient à faire conſtruire leurs maiſons en ſuivant le plan des anciennes rues, mais à un étage ſeulement, & ils ont raiſon après une ſi fatale expérience ; c'eſt ce qui fit dire aux Indiens, lorſque les Eſpagnols eurent fait la conquête du Pérou, & qu'ils les virent conſtruire de grands édifices de pierres, qu'ils fabriquoient leurs tombeaux pour s'enſevelir tous vivans. Pour moi je ne balançai point à accepter une caſe de roſeau ſituée au milieu d'un jardin qu'ont les Peres de

la Compagnie de Jesus auprès des murs de la Ville, & qui est le lieu où ces Peres vont se promener de tems en tems: c'est là où ils ont leur boulangerie, leur bassecour, leur jardin fruitier & leur potager. Le Pere qui en avoit l'administration, & qui étoit François, m'en fit l'offre. J'y passai pour ainsi dire tout le tems que nous fûmes au Pérou. Le Provincial & ce Pere m'engagerent à aller passer quelque tems à quelques-unes de leurs sucreries qu'ils ont aux environs de Lima: les sucreries où j'allois se nommoient, l'une *Bocanegra* où nous prîmes notre bois, située près de la mer à deux lieues de Lima au Nord-oueſt, l'autre se nommoit *Villa*, & l'autre Saint-Jean. Ces deux étoient conti- 1747.

1747. gues, elles ſont à trois lieues de Lima au Sud-oueſt. Ces ſucreries produiſent bien chacune 40000 piaſtres par année à ces Meſſieurs. Ils en ont cinq ou ſix aux environs de Lima, ce qui fait qu'ils ſont puiſſamment riches. Dans chacune il y a un Jéſuite Chapelain qui a ſoin du ſpirituel des Négres & Négreſſes, qui vont bien au nombre de trois cens, tant petits que grands, dans chaque ſucrerie. Ce pere y fait les fonctions curiales. Il y a de plus un Pere Procureur qui a ſoin des recettes, & un Frere que l'on nomme en Eſpagnol *Chacarero*, pour faire travailler les Noirs & veiller ſur leur conduite. Il a encore ſous lui, pour lui aider un autre Frere que l'on nomme *Trapitehéro*. Tous

ces Messieurs exercent leurs fonctions, soit spirituelles, soit temporelles, avec beaucoup d'édification aussi-bien qu'à Lima, où ils ont cinq Communautés. 1748.

On fit dans le mois de Février 1748. des réjouissances à Lima, pour le Couronnement du Roi Ferdinand. Outre les illuminations & feux d'artifice qui durerent pendant huit jours & trois ou quatre Comédies que l'on représenta, l'on obligea les Indiens de la Ville & des environs à paroître de la même maniere qu'étoient leurs Ancêtres avant la conquête du Pérou. Ce fut le 22. qu'ils s'assemblerent, & sortirent d'une place de la Ville, divisés en treize Nations ou Royaumes, tels qu'ils subsistoient dans ces tems-là: chaque Nation avoit son

Fête des Indiens.

1748. *Inga* ou Roy précedé de ſes ſujets habillés à la maniere du Royaume qu'ils repréſentoient, & marchoient, chantans & danſans devant leur Roy qui étoit le ſceptre en main & la Couronne ſur la tête, ſur un eſpece de Thrône porté par douze de ſes eſclaves. Enſuite venoient les Indiennes du même Royaume qui précedoient en danſant & chantant, leur Reine portée de même que ſon mari. Il y avoit à la ſuite de chaque Roi & Reine, pluſieurs mules conduites par des eſclaves chargées, les unes de lingots d'or, & les autres d'argent: l'on voyoit derriere quelques Rois, à la place de mules certains animaux aſſez ſemblables aux chameaux, à l'exception de la boſſe qu'ils n'ont point, & qu'ils ſont plus petits: ce

ce ſont de grands moutons que l'on nomme en Eſpagnol *carneros de la Tierra.* Les vigognes dont on tire une laine ſi eſtimée, eſt à peu près ſemblable à ces moutons: ces animaux portoient auſſi des lingots d'or. Paroiſſoit enſuite une autre Nation qui marchoit dans le même ordre que la premiere, avec cette différence, que chaque Roi & Reine, & leurs Sujets, étoient habillés, danſoient, chantoient & portoient dans leurs mains, ſoit des oiſeaux, ſoit quelqu'autre inſtrument propre à ſa Nation. Cette proceſſion qui occupoit bien la longueur d'une demie lieue étoit précedée & ſuivie par pluſieurs gardes à cheval; en un mot ce ſpectacle étoit aſſez curieux: l'or, les diamans & les perles n'y étoient 1748.

1748. point épargnés ; il y avoit des Reines dont les habits en étoient couverts, mais malgré cette réjouissance publique, l'on voyoit sur le visage des Acteurs ou Actrices, paroître une tristesse qui dénotoit bien que la contrainte y avoit plus de part que la volonté.

Le Callao étoit une Ville un peu plus grande que Saint-Malo, située sur le bord de la mer & fortifié de huit Bastions, tous garnis de canons de fonte. Le tremblement qui se fit sentir quelques minutes avant le débordement de la mer en ébranla les murailles & tous les édifices. Enfin la mer monta par trois lames plus hautes les unes que les autres, & submergea la Ville de sorte qu'il ne resta pas une pierre l'une sur l'autre,

Ruine du Callao.

à l'exception des murailles dont l'on voit quelques vestiges. Tous les habitans y périrent, excepté peut-être une vingtaine parmi lesquels il se trouva un homme qui ayant vû que les portes de la Ville étoient fermées, & que la mer étoit déja à la hauteur des murailles, monta à la gaule de l'enseigne qui étoit plantée sur un des Bastions : il trouva par bonheur pour lui un canot qui étoit en dérive, se jetta dedans & se mit au large avec une rame qu'il trouva ; il dit qu'il entendoit continuellement les cris de *misericordia*. Dans ce moment il vit venir une lame du dehors qui étoit si haute, qu'il se crut perdu ; son canot cependant la surmonta par la bonne manœuvre qu'il fit. Dès que cette vague eût été vers le 1748.

1748. Callao, il n'entendit plus aucun cri, & ce fut dans ce moment que tous les habitans y périrent, ce qui arriva pendant la nuit du 28 Octobre 1747. Depuis ce moment, & pendant plus de six mois, l'on trouvoit partout quantité de corps morts, d'habits, de marchandises, & surtout d'argenterie qui étoit sous les ruines non pas tant des maisons des particuliers que des Eglises, & des Communautés; il s'y enrichit plusieurs Négres & Mulâtres qui furent fouiller sous ces ruines. Incontinent après le débordement, on remonta sur le reste d'un Bastion, qui donne sur la Rade, dix canons, en attendant que l'autre Fort fut construit.

Erreur c'est 1746.

Les tremblemens, quoiqu'ils ayent diminué depuis la ruine,

ne laissent pas de se faire sentir de tems en tems : j'ai été obligé de me lever plusieurs fois pendant la nuit, surtout une où cela m'arriva trois fois. La premiere secousse fut si violente, que ma montre qui étoit suspendue au mur le cristal en dehors, se trouva tourné contre la cloison. Le 4 Janvier 1748. à neuf heures & un quart du matin, lorsque je me promenois dans le jardin des Jésuites, au milieu duquel je couchois dans une case faite de roseaux pour plus grande sûreté, il survint un tremblement des plus violens qui fussent arrivés depuis la destruction de Lima ; cinq à six maisons acheverent de s'écrouler & écraserent plusieurs Negres. Il fut suivi d'un bourdonnement que l'on entendit

1748.

Tremblement.

pendant l'espace de deux minu-
1748. tes. Moi qui n'étoit pas fait à ces sortes de danses, je crus que la terre alloit s'ouvrir & m'engloutir; car l'on m'avoit montré des endroits où elle s'étoit ouverte considérablement. Je récitois pourlors mon Bréviaire. Je me jettai ventre à terre & me recommendai à Dieu encore plus particuliérement qu'auparavant. Le bruit qui suit d'ordinaire les tremblemens a quelque chose d'effrayant. L'on ne se fait pas prier quand l'on en sent les secousses, pour sortir de la maison où l'on est. C'est ordinairement dans les pleines Lunes qu'ils se font sentir, & que la mer devient plus enflée. Je me ressouviens qu'un jour que mon cheval étoit dans une écurie que nous avions fait construire au

Callao sur le bord de la mer, il survint un tremblement, & la mer surmonta un peu; cela donna tant de peur à un Indien, qu'il entra dans cette écurie pour lors ouverte, & où il n'y avoit personne, monta sur mon cheval & s'en alloit au grand galop à Lima, lorsqu'un de nos matelots le reconnut & arrêta l'Indien. Ce qui m'a paru de singulier, est que ces sortes de tremblemens se font aussibien sentir sur mer que sur terre, ce que j'ai éprouvé plusieurs fois. Pour le tonnerre, il ne gronde jamais à Lima, quoique l'on y voye quelques éclairs. 1748.

Il y a beaucoup de fruits au Pérou, & pendant toute l'année; mais il faut en manger peu, car ils sont dangéreux surtout pour les Européens. L'on y voit des oran- Fruits.

1748. ges douces assez bonnes, & des aigres, des limons & citrons, des grenades, grenadilles, avocats, raisins, patates, gouyaves, & des *cherremouilles*: c'est le meilleur & le moins malfaisant fruit qu'il y ait au Pérou, il est très-succulent & rafraîchissant, la fleur est des plus suaves : je pris des pepins de ce fruit pour les porter en Europe. On y voit outre cela plusieurs autres fruits dont le nom m'est inconnu. J'étois réjoui de voir dans mon jardin au mois de Novembre, Décembre & Janvier des pommiers, poiriers, & autres arbres fruitiers, tous en fleurs, & en même tems chargés de fruits. Mais cela ne surprendra point quand l'on fera attention que l'hyver est en France lorsque l'été est au Pérou.

Pour le gibier, il y en a peu, excepté les tourterelles que l'on y voit en quantité, & des especes d'ortolans. On voit aussi quelques dains qui descendent des montagnes, & vont dans les terres plantées de cannes de sucre. Les oiseaux n'y manquent pas: il y en a surtout d'une espéce dont l'animal est gros comme un moineau, mais d'un rouge des plus éclatans, outre les aîles & le dessus du corps qui sont d'une couleur brunâtre; il y a une espece de tarins qui ont la couleur & le chant des nôtres. Généralement les oiseaux du Chilly & du Pérou que j'ai vûs, sont assez beaux de plumage, mais ils n'ont point le ramage des nôtres. Ceux de mer sont en aussi grand nombre, & de la même espece qu'à la Conception. 1748. Oiseaux.

1748. Les maisons sont pleines de rats & de souris.

Commerce. Le commerce de Lima se fait le long de la côte, & au Nord & au Sud; au nord, les Vaisseaux vont à *Guaiaquil* ordinairement pour carenner & radouber; ils y vont encore aussi-bien qu'à Panama, chercher du bois de charpente, du cacao & autres marchandises de ces Pays, & quantité d'autres qui viennent d'Europe par Cartagene, Puerto-belo, &c. & de-là passent par terre à la mer du Sud & vont à Panama. Pour ce qui regarde le Sud les Vaisseaux vont à Pisco chercher des eaux-de-vie; mais sur-tout à Valparaiso & à la Conception, où ils chargent comme je l'ai dit plus haut, des bleds, vins, suifs, ponches & chevaux. C'est le plus grand commerce

ce ; ces Navires apportent auſſi quelques marchandiſes d'Europe qui viennent de Buenozaïres à St-Jacques & enſuite à Valparahis par les montagnes de la Cordilliere, lorſqu'elles ſont pratiquables. 1748.

Depuis la fin du mois de Mars 1748. juſques à notre départ, notre équipage fut attaqué de fiévres, & de cours de ventre, avec flux de ſang ; il y en eut pluſieurs qui moururent. Lima n'en fut pas exemte, & il n'y avoit guères de maiſons où il n'y eut quelqu'une de ces maladies. Deux Navires de guerre, que le Roy d'Eſpagne envoya de la Corogne à Lima chargés de fer, d'acier & d'Ouvriers pour la conſtruction d'une nouvelle Forteresſe au Callao, & pour garder la

côte, remplirent les Hôpitaux de
1748. la Ville des malades qu'ils avoient à leur bord. Ces deux Navires arriverent dans la rade de Callao le 21 Avril 1748. le Vaisseau commandant se nommoit *la Castille* & l'autre *l'Europe*; l'un & l'autre étoient de soixante pieces de canon. Il y avoit encore une autre Fregatte de Roy, nommée l'*Espérance* de cinquante pieces de canon, qui depuis trois ans étoit passée d'Europe à la mer du Sud; il étoit venu de Guaïaquila mouiller auprès de nous quelques tems avant les deux autres. Ces trois Navires étoient en état de défendre la côte s'ils avoient eu assez de monde: mais il y avoit déja plus de la moitié de leurs équipages qui avoit déserté avant que nous missions à la voile: il

nous mourut neuf hommes dans l'espace de treize mois que nous passâmes au Pérou. 1748.

Le Samedy 24 Août 1748. veille de la Saint-Louis, après avoir fait les préparatifs que nous croyions devoir faire pour célébrer la fête de notre Monarque, & faire honneur à la Nation, l'Officier de garde reçut une Lettre du Capitaine, qui pour lors étoit à Lima, par laquelle il lui marquoit de préparer tout pour mettre à la voile dans la journée, ce que nous croyions ne faire que le Mardi ou Mercredi suivant : mais les ordres du Viceroi étoient tels, il fallut s'y conformer ; & je puis dire avec vérité que cette conformité ne me fut pas désagréable. Ainsi après avoir mis à pic, embarqué

1748. nos bestiaux, notre Chalouppe & nos canots, reçu la visite des Officiers Royaux, le Capitaine & les autres Officiers étant venus à bord, nous appareillâmes de la Rade du Callao vers les quatre heures & demi du soir, après y avoir demeuré treize mois & cinq jours. Le Vaisseau étant à pic, M. de Lehen fit saluer de sept coups de canon les Officiers Royaux qui s'en retournoient; ensuite après avoir appareillé il fit saluer de onze coups le Vaisseau *la Castille* commandant de la Rade, qui, quoique désarmé, avoit toujours la cornette. Mais le Fort prit le salut pour lui contre les régles : car quand un Vaisseau salue la terre, il le fait étant à pic sur son ancre, & non pas sous voile; il nous répondit de

Départ du Callao.

neuf coups. Nous fîmes route au Sud-Sud-Oueſt, ayant pour lors les vents au Sud-quart-Sud Eſt : à ſept heures du ſoir nous nous trouvâmes par le travers de la pointe de l'Iſle de la Gallere. 1748.

Aprés la ſortie du Callao, nous ſerrâmes toujours le vent le plus qu'il nous fut poſſible en gouvernant tantôt à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & tantôt au Sud-Oueſt juſques par les 284 dégrés de Longitude, en prenant le point du départ du Callao qui eſt par les dégrés, deſorte que nous ne pûmes mettre le cap au Sud-Eſt qu'après avoir fait environ 240 lieues à l'Oueſt, ce qui nous arriva par la latitude de 30 dégrés 21 minutes. Tous les Vaiſſeaux qui vont au Chilly ſont obligés d'en paſſer par-là, parce que les

1748. vents de Sud à la côte du Pérou sont les vents généraux, & si l'on ne prenoit pas du large, l'on ne pourroit jamais y aller. Pendant cette traversée, le troisiéme Capitaine nommé M. de Beau-fils de Saint-Malo, mourut d'un cours de ventre avec flux de sang. L'on tira trois coups de canon en jettant son corps à la mer; il y eut encore deux matelots qui moururent de la même maladie. Nous vîmes tous les jours quantité d'oiseaux de mer à la suite du Vaisseau, & surtout des *Damiers*, ainsi nommés parce que ils ont le dessus des aîles blanc & noir par compartimens comme un jeu de damier. L'on ne voit ces oiseaux que dans les mers du Sud, car dans le Nord il n'y en a point. Nous vîmes

aussi plusieurs *Altiums*, qui ressemblent assez à l'hirondelle pour le vol & pour la figure : ils volent toujours à fleur d'eau. Pour les baleines & marsouins, il en paroissoit tous les jours, ces mers en sont remplies. Nous vîmes étant par les 36 dégrés de latitude des *marsouins* d'une couleur assez particuliere : ils avoient le ventre, le museau & les nageoires d'un beau blanc, & le dessus du corps noir, de sorte qu'ils approchoient assez de la figure d'un Jacobin. Vers cette même latitude, les vents de Nord-Nord-Oüest soufflerent avec tant de force, que nous eûmes plusieurs manœuvres rompues, la mer étoit très-mal, & le Navire fatiguoit beaucoup ; ainsi quoique l'on nomme la mer du Sud, *pacifique*, 1749.

Aoust. 1748. cela ne se trouve pas toujours vrai, & la nuit où nous essuyâmes un coup de vent à peu près par le travers du détroit de Magellan, après avoir doublé le cap de Horn, ne fut guères plus mauvaise. Le 18 du même mois, nous voyant par la latitude de la Conception, & ne nous en croyant pas éloignés pour la longitude, l'on sonda à onze heures du matin sans trouver de fond, quoique la mer parut changée, comme cela arrive quand l'on est proche des terres. Mais cependant craignant de trouver la terre pendant la nuit, nous courûmes plusieurs bords jusqu'au lendemain matin que nous eûmes connoissance de l'Isle Sainte-Marie qui nous restoit à l'Est-quart-Sud-Est à l'horison, environ huit

lieues devant nous.

SEPTEMB. 1748.

Le 19 après avoir eu connoissance de cette Isle, nous fîmes route à l'Est-quart-Nord-Est. Vers les huit heures du matin, nous vîmes les mammeles de *Bio-bio* devant nous un peu sur la droite; le tems étoit beau & clair, la mer belle, & les vents venoient du Ouest-Sud-Ouest. Il sembloit qu'ils vouloient tomber vers le midi; mais vers les deux heures ils soufflerent à merveille, en nous faisant faire deux lieues par heure. Enfin vers les huit heures du soir nous mouillâmes entre l'Isle de la Quiriquinne & la grande Terre, après avoir couru quatre bords pour nous mettre un peu en-dedans de la Baye de la Conception (car les vents nous étoient pour lors

contraires) & nous mouillâmes sur trente-deux braſſes de fond.

SEPTEMB. 1748.

Arrivée à la Conception.

Le Vendredy 20 du même mois après avoir mis à la mer les deux Canots & la Chalouppe, nous appareillâmes à neuf heures du matin & courûmes plusieurs bords pour gagner le fond de la baye, & nous mettre devant le village de *Calcaguana*, où nous avions mouillé ci-devant. Mais les vents de Sud-Eſt nous contrarierent conſtamment pendant trois jours que nous paſsâmes à Louvoyer dans cette Baye, & ce ne fut que le Samedy à quatre heures du ſoir que nous attrapâmes le mouillage, où nous trouvâmes deux Vaiſſeaux venus depuis peu du Callao.

La campagne étoit pour lors fort verte & très-agréable; mais

le tems étoit froid quoique beau & clair, parce que les vents de Sud y regnoient pour lors. Comme nous arrivâmes au commencement du Printems, nous entendions pendant la nuit les grenouilles croaſſer dans les marais. Quoique l'herbe fût grande & bonne, cela n'empêcha pas que la viande ne fût très-maigre, car les bœufs & les moutons ne faiſoient que de ſortir des rigueurs de l'hyver; les plaines étoient remplies de quantité d'herbes odoriférantes & médicinales. Je fis ramaſſer & deſſécher de la Méliſſe, de la *Hierba buena*, du *Coulin* qui eſt l'écorce d'un arbriſſeau ainſi nommé (on le fait bouillir un inſtant, & l'on boit l'eau avec un peu de ſucre, elle eſt excellente contre les indigeſtions) du Capil-

SEPTEMB. 1748.

laire, de la graine de *Maïtan* que
SEPTEMB. 1748. je cueillai moi-même d'un arbrisseau assez semblable au myrthe: cette graine a une odeur des plus agréables, j'en fis dessécher & conserver dans de l'eau-de-vie. Comme je suis un peu curieux, j'achetai à Lima de tous les beaumes du Pérou & du Mexique, de liquide & de dur: mais ce que je remportai de plus précieux de cette Capitale, fut un Os du Corps de Sainte Rose de Lima, dont le Curé de Saint-Sébastien, un des plus distingués pour la vertu & pour la naissance, me fit présent, ayant conjointement avec les Révérens Peres Dominicains une partie considérable du Corps de la Sainte. Je le priai, en me faisant ce présent, de me donner un

certificat comme cet Os étoit véritablement de la Sainte, ce qu'il m'accorda, & fut confirmé par une attestation de trois Notaires. Je l'ai apporté à Paris dans un Reliquaire d'or enrichi d'émeraudes, & donné à M. Languet ancien Curé de Saint Sulpice, sous lequel j'ai travaillé pendant quatre années en qualité de Prêtre de sa Communauté, pour laquelle j'aurai pendant toute ma vie une attache inviolable. SEPTEMB. 1748.

M. de Lehen fit faire le plus promptement qu'il pût les salaisons, le pain, le vin, & tous les vivres nécessaires pour une traversée de huit mois; il fit aussi démonter tout le canon, à la réserve de huit, mettre des bâtons d'hyver à la place des perroquets, & deux jumelles à notre beaupré

qui paroiſſoit un peu endommagé, & cela afin d'être plus en état de paſſer le cap de Horn. Il y eut une vingtaine de nos matelots qui déſerterent tant à Lima qu'à la Conception. Je fus ſurpris de leur inſenſibilité pour leurs propres intérêts : car nous trouvâmes des François déſerteurs des autres Navires venus avant nous, qui tous étoient dans la miſere, & ceux qui n'y étoient pas encore, ſembloient ne devoir pas tarder à éprouver le ſort des autres. Le motif ordinaire de leur déſertion eſt le libertinage, & Dieu permet que leur fin eſt ordinairement miſérable. Quand ils n'ont plus d'argent, ce qui ne tarde pas, & que les maladies viennent, ils ſont trop heureux de trouver un Hôpital, ou pour

SEPTEMB. 1748.

mieux dire, ils sont abandonnés de tout le monde même de leurs compatriotes, c'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois. Il y eut cependant de nos gens qui se laisserent séduire aux apparences, ils ne purent pas se plaindre des manieres du Capitaine à leur égard: car je puis assurer qu'il y a peu de Vaisseaux où ils ayent été traités aussi humainement, & aussi-bien nourris. OCTOBRE 1748.

Le 21 du mois d'Octobre, les Officiers Royaux vinrent faire la visite & fermer le registre; le Capitaine auroit fait appareiller le même jour, sans qu'il envoya le grand Canot à la Ville, chercher un Officier qui y étoit resté malade; mais il ne parut point, quoiqu'on l'eût cherché pendant tout le jour,

Octobre 1748. & attendu à bord jusques à huit heures du soir que revint le Canot.

Départ de la Conception. Le Mardy 22 Octobre nous appareillâmes vers les neuf heures du matin avec un petit vent de Sud Est. Lorsque nous fûmes par le travers de la grande passe, le Fort de la Ville mit son pavillon, & tira un coup de canon; nous mîmes aussi-tôt en travers, & envoyâmes notre grand Canot à l'encontre d'un autre qui venoit de *Pinco*. Vers les deux heures de l'après-midy, l'Officier qui étoit allé dans le Canot apporta des Lettres de Saint-Jacques, & une du Corrégidor addressée au Capitaine, par laquelle il lui marquoit qu'il avoit fait toutes les diligences possibles pour trouver son Officier, mais

inutilement. Cette perte nous fut sensible, d'autant plus que nous craignîmes que ce jeune homme ne se mariât dans ce Pays, & tombât dans le même état de ceux dont j'ai parlé ci-dessus : nous nous apperçûmes aussi de la désertion de notre second Pilotte. L'on avoit mouillé une ancre dans le tems que notre Canot fut à la Ville, parce que nous étions en calme ; mais vers les quatre heures du soir il revint un petit frais de la partie du Sud-Est à la faveur duquel nous sortîmes de la Baye de la Conception. OCTOBRE 1745.

Le lendemain après avoir doublé l'Isle de la Quiriquinne, les vents vinrent heureusement de la partie du Nord : car nous n'aurions pû sortir de la Rade s'ils avoient commencé avant d'a-

voir doublé cette Isle ; mais alors
OCTOBRE 1746. ils nous étoient favorables, & nous avions quasi vent en poupe en faisant le Sud-Ouest pour nous élever en haute mer. Le 24 étant par les 37 dégrés 34 minutes de latitude, M. de Lehen avec le maître de Platte & l'Ecrivain Espagnol, après avoir pris le caffé, ouvrirent une Lettre du Viceroi de Lima en présence de tout l'Etat Major, par laquelle il lui étoit ordonné d'aller relâcher à Riogenaïre, pour y laisser l'argent que nous avions enregistré sur le Navire qui montoit environ à la somme de deux millions & demi de piastres, qui font douze millions & demi de France.

Cette Lettre nous fit plaisir, tant pour l'assurance des fonds

que pour la santé de l'équipage & de la nôtre, qui auroit peut-être été endommagée par l'entreprise d'une si longue traversée. Les vents de Nord nous conduisirent heureusement, & en treize jours, par la latitude du cap de Horn. Nous essuyâmes cependant quelque mauvais tems par les 44, 45, & 46 dégrés: la mer étoit très-grosse, & quelquefois nous faisoit rouler considérablement lorsque les vents diminuoient; ce qui arrive toujours dans ces circonstances, parce que le Vaisseau n'étant point accoré ou soutenu par l'enflement des voiles, obéït à la lame, & roule lorsqu'elles sont grosses. OCTOBRE 1748.

Le 4 du mois de Novembre, nous nous trouvâmes à l'estime par la latitude du Cap de Horn:

NOVEMB. 1748. nous avions pour lors les vents de Sud-Oueſt, & le cap ou la route à l'Eſt-Sud-Eſt. L'air étoit froid, mais comme nous le paſſions dans le Printems de cette partie du monde, il étoit bien différent de ce qu'il auroit été, ſi nous nous y étions trouvés dans les mois de Juin & de Juillet. Ce qu'il y avoit encore de conſolant eſt que nous n'eûmes preſque pas de nuit, car les crepuſcules commençoient vers une heure après minuit, & finiſſoient à minuit, la Lune outre cela paroiſſoit. Le lendemain nous fimes route à l'Eſt-Nord-Eſt ayant vent arriere, & l'on gréa des étouines à droite & à gauche. Ce ſont de petites voiles que l'on met à côté des grandes en allongeant des bouts dehors ou petites vergues, le

Paſſage du cap de Horn.

long des grandes pour les soutenir, & par-là tenir plus de vent & aller plus vîte. Il sembloit pour lors que l'on auroit eu peine à distinguer si nous étions dans une mer pacifique ou bien au Cap de Horn, la mer étoit comme un étang, & l'air temperé. NOVEMB. 1748.

Le jour suivant, nous crûmes n'être pas éloignés des Isles de *Bernavel*, étant par les 57 dégrés deux minutes de latitude, & 307 dégrés 29 minutes de longitude; le lendemain, nous ne sçavions bien positivement si nous en étions au large, ou entre elles & la grande Terre. Cependant nous fimes encore route à l'Est afin de prendre plus de large; cette route ne nous valloit guères mieux que celle de l'Est-Sud-est, à cause de la variation qui étoit

pour lors considérable.

NOVEMB. 1748. Enfin après avoir doublé le cap sans pour ainsi dire nous en appercevoir, nous fîmes route au Nord-Nord-Est avec un vent si favorable que le Vaisseau fit une fois soixante-trois lieues en vingt-quatre heures. Je pris sur les parages un oiseau de terre qui fatigué de voler se reposa sur notre gallerie: il étoit tout blanc, & je crois que c'étoit un véritable pigeon sauvage; il ne différoit en rien des autres, sinon qu'il avoit le bec plus gros, les yeux plus petits & le regard triste. On le fit rôtir, mais il étoit d'un mauvais goût. Apparemment qu'il vivoit sur quelques unes de ces Isles désertes dont j'ai parlé, auprès desquelles nous passâmes, & qu'il n'avoit pour toute

nourriture que du gueſmon & quelque coquillage. Nous eûmes quelque tems un peu de froid ; mais tous les jours il diminuoit, parce que tous les jours nous diminuions en latitude, & la joye augmentoit. NOVEMB. 1746.

Le 20 du même mois étant par les 36 dégrés & demi de latitude, l'on monta les canons, & l'on aleſtit le Navire, afin d'être en état de défenſe en cas de quelque mauvaiſe rencontre. Ce même jour les vents qui depuis la Conception, nous avoient tant favoriſés, nous furent toujours contraires juſqu'à Riogenaïre ; ils venoient conſtamment de la partie du Nord-Nord-Oueſt qui étoit l'air de vent où nous avions à faire. Cette contrariété dura juſques à l'onze de Décem-

bre où ils vinrent de la partie du
NOVEMB. 1748. Nord, & nous permirent de faire l'Oueſt, & de chercher la terre. Nous étions pour lors ſous le Tropique du Capricorne & par les 389 dégrés 20 minutes de Longitude. Le 16 du mois de Décembre, nous vîmes à midi un gros tronc d'arbre : cela nous fit juger que nous n'étions pas éloignés de terre, d'autant plus que la plûpart de nos Meſſieurs s'y faiſoient : car la prudence exige que l'on ſoit toujours à terre avant ſon Navire. L'après-midi nous vîmes quantité d'herbier ou de gouesmon en façon de roſeaux d'un blanc rougeâtre. Vers les trois heures je pris dans la gallerie un papillon beaucoup plus gros de corps que ceux que nous prîmes à cinq lieues de

de Sainte-Catherine : mais il n'étoit pas si beau, & n'avoit pas tant d'étendue de l'extrêmité d'une aîle à l'autre. Ce qui me parut surprenant, fut de comprendre comment ces animaux pouvoient voler si loin en haute mer (car nous étions éloignés de plus de quarante lieues de terre) sans être noyés par la force & la variété des vents. A huit heures du soir nous sondâmes sans trouver de fond. Le 18 nous eûmes les vents de Nord-Nord-Est qui augmenterent jusqu'à nous faire faire deux lieues par heure. Vers les six heures du soir nous vîmes la mer changée ; à huit heures l'on sonda & nous trouvâmes soixante brasses d'eau, fond de sable gris, tirant sur le noir. Nous sondâmes encore à minuit, & trouvâmes

DEC. 1748.

quarante-cinq braſſes fond de
DEC. 1748. même ſable.

Le Jeudy 19 au commencement du jour on eut connoiſſance de cinq Navires ſous le vent, à nous, qui portoient à l'Oueſt-Sud-Oueſt & ſembloient chercher Riogenaïre. Le Capitaine fit auſſi-tôt virer de bord en mettant le cap ou la route à l'Eſt-Sud-Eſt, & l'on ſe prépara au combat : mais au bout de quelque tems, voyant que ces Vaiſſeaux continuoient leur route, ſans ſe mettre en peine de nous, l'on crut avec fondement que c'étoient des marchands, ou du moins que ce n'étoient point des Vaiſſeaux de guerre ennemis qui n'auroient pas manqué de courir ſur nous & de nous donner la chaſſe. Au bout de trois

heures nous appercevant que nous nous éloignions de terre, & qu'il n'y avoit rien à appréhender, nous virames de bord & fimes route au Nord-Oueſt : mais le maître de Platte ou d'Argent, Eſpagnol repréſenta au Capitaine qu'il ne convenoit pas de nous tenir à la vûe de ces Vaiſſeaux, & qu'ainſi il étoit à propos de virer de bord ; que ſi l'on ne ſuivoit pas ſes intentions, il ſe déchargeoit de tous les inconvéniens qui pourroient en arriver. Le Capitaine voyant cela & ne voulant rien prendre ſur ſon compte, fit virer de bord, gouverner à l'Eſt-Sud-Eſt, & dreſſer un procès-verbal de ſa conduite. A midi, après avoir perdu de vûe ces Vaiſſeaux, l'on revira & on reprit la même route,

DEC. 1746.

Vûe de quelques Vaiſſeaux.

DEC. 1748. je veux dire le Nord-Oueſt.

Nous eûmes connoiſſance le même jour vers les deux heures de l'après-midy, d'une terre fort élevée, qui paroiſſoit devant nous éloignée environ de dix lieues; elle nous ſembloit être une Iſle; mais en avançant, nous vîmes deux autres Iſlots un de chaque côté de cette terre; & pour lors l'on connut que c'étoit le *Cap Frion*. En faiſant route vers cette terre, l'on vit qu'elle s'étendoit derriere vers l'Oueſt-Sud-Oueſt: nous la prolongeâmes la laiſſant auſſi bien que le cap à tribord, environ à ſix ou ſept lieues diſtante de nous. Mais la brume qui régnoit le long de cette terre, nous empêcha pendant quelques tems de la bien reconnoître.

Vûe du Cap Frion.

Pendant ce tems, nous fo-

tions de voile pour parler à un des Bâtimens qui étoit resté plus arriere que les autres, & que nous revoyions depuis quelque tems. Il n'avoit que deux mats: à sept heures & demi du soir nous le rangeâmes & mîmes notre petit Canot à la mer que nous envoyâmes avec un Officier à son bord pour voir qui il étoit. A son retour il nous dit, que c'étoit un Portugais parti de Lisbonne en compagnie d'une Flotte de 50 Navires escortés de deux Vaisseaux de guerre; qu'ils s'étoient séparés après avoir essuyé un calme de vingt-deux jours sous la Ligne, & qu'apparamment les quatre Vaisseaux qui paroissoient devant lui, étoient de la même Flotte, & qu'il y avoit une trêve de six mois entre la France & l'Angleterre;

DEC. 1748.

DEC. 1743. mais comme il n'y avoit dans ce Bâtiment que quinze à seize hommes uniquement occupés de leur commerce, & paroissant s'intéresser fort peu des nouvelles qui ne les regardoient pas ; nous ajoutâmes peu de foi au récit qu'ils firent à cet Officier, nous réservant à être mieux instruits à Riogenaïre. Pendant que notre Canot étoit à bord de ce Portugais, nous sondâmes, & trouvâmes soixante brasses avec un fond de sable gris, chose surprenante étant si proches de terre. Ce qui me surprit encore, fut de ne voir aucun oiseau, tandis que nous en avions vû continuellement, même à 150 & à 200 lieues éloignés de terre. Enfin dès que l'Officier fut à bord, l'on éventa le petit hunier seule-

ment pour suivre & observer ce Bâtiment, parce que nous étions dans la nuit, & le long d'une côte que nous ne connoissions pas: mais ennuyés de n'avoir qu'un petit hunier pour nous conduire, & de ne faire aucun chemin (car ce petit Navire n'alloit point du tout) l'on fit servir toutes les voiles, & nous fîmes route à l'Oüest-quart-Sud-Oüest. A une heure & demi après minuit, un petit Bâtiment sortant du Port, passa le long de nous & nous héla; mais nous étions trop éloignés l'un de l'autre, pour pouvoir nous entendre, surtout dans une langue différente. DEC. 1748.

Le Vendredy 20 à six heures du matin, nous eûmes connoissance de quatre Vaisseaux qui

Dec. 1748. cherchoient, comme nous, à entrer dans la Rade de Riogenaïre; ils paroissoient assez gros. A quatre heures du soir nous nous trouvâmes à l'entrée de la Rade située par les 23 dégrés de latitude Sud, & 340 dégrés 41 minutes de longitude, entre un rocher en forme de pain de sucre, très-reconnoissable par sa figure pointuée, élevée, & quasi perpendiculaire du côté de la terre qui est à gauche, & un autre à droite, mais moins élevé, & dont le sommet est plus rond: nous passâmes avant d'entrer à côté de plusieurs petits Islots. Une lieue environ avant l'entrée, nous vîmes le Fort Sainte-Croix à la droite, il avoit son pavillon: le Fort Saint-Jean sur lequel il y a trois batteries est vis-à-

Entrée de Riogenaïres.

vis à la gauche, mais il n'avoit pas le sien. Entre les deux est une roche platte sur laquelle les Portugais ont construit, depuis M. Duguétrouïn, un Fort à deux batteries; dont l'une regarde l'entrée & l'autre le dedans de la Rade: il se nomme le Fort *Alatché*, & se trouve au milieu des deux autres. DEC 1748.

Lorsque nous fûmes à portée de canon du Fort Sainte-Croix, comme nous courrions vers le pain de sucre pour aller contre la marée qui portoit à l'autre montagne opposée, ce Fort nous tira trois coups de canon à boulet, parce que nous n'avions pas envoyé assez-tôt notre canot avec un Officier annoncer le sujet de notre arrivée. On cargua aussitôt les voiles, & nous mîmes en travers pendant qu'un

DEC. 1748. Officier s'embarqua, & alla au Fort. Après y avoir demeuré quelque tems, nous vîmes notre Canot aller à la Ville: nous crûmes dès-lors que nous pouvions remettre à route pour gagner le mouillage, car la nuit approchoit; mais à peine commencions-nous à avancer que ce même Fort nous tira un quatriéme coup de canon à boulet. Il est vrai que le Commandant du Fort faisoit son devoir; car dans les Colonies il est usité qu'aucun Vaisseau étranger n'entre dans un Port, sans avoir envoyé auparavant un Officier prévenir celui qui y commande; & de plus notre pavillon devoit leur paroître suspect depuis la glorieuse action de M. Duguétrouïn. Pour éviter à ces Messieurs la perte de

seurs boulets, & en même tems quelques fâcheux accidens pour nous autres, le Capitaine fit serrer les voiles, & mouiller une ancre jusqu'au lendemain. Nous trouvâmes neuf brasses de fond; le vent & la marée mettoient toujours le Navire en travers, & nous auroient fait roulier furieusement, si l'on n'avoit pas mis un homme à gouverner comme si nous eussions été sous voile, & un autre à veiller le cable pour présenter toujours le bout à la marée. Ensuite l'on mit un fanal de signal aux hauts bancs du mât de misaine pour nous faire connoître à notre Officier qui étoit encore à la Ville, & qui n'arriva qu'à dix heures de la nuit avec un Officier Portugais à la tête de cinq soldats. DEC. 1748.

Dec. 1747. Après avoir eu la permission du Général de la Ville, d'entrer dans la Rade, nous rappareillâmes le lendemain qui étoit le Samedy 21 à six heures & demi du matin, & entrâmes avec la brise de dehors : les Forts avoient leur pavillon, & nous le nôtre. Nous eûmes bien-tôt passé les deux Forts, & doublé celui du milieu à la faveur du vent & de la marée qui montoit. Nous apperçûmes ensuite environ soixante-dix Bâtimens mouillés dans le Port, parmi lesquels il y avoit trois Vaisseaux de guerre dont le Commandant nommé *la Capitana*, avoit soixante pieces de canon. Nous le saluâmes de neuf coups de canon qu'il ne nous rendit point : mais dès que nous fûmes approché, il nous hêla ;

& dit qu'il n'avoit point répondu à notre salut, attendu qu'il débarquoit ses poudres. Comme nous n'entendîmes pas bien ce qu'il nous disoit dans son porte-voix, l'on crut que puisqu'il débarquoit ses poudres, qu'il ne falloit pas tirer davantage : ainsi nous ne saluâmes point la Ville, de quoi le Général fut très-estomaqué, comme je le dirai ci-après. Nous fûmes mouiller un peu au-delà du Vaisseau commandant, à une cablure & demi de l'Isle aux Chévres, qui est entourée d'une bonne muraille, sur laquelle il y a du canon, & de la montagne des Bénédictins nommée la Miséricorde, sur laquelle il y a une batterie de dix-huit pieces de canon. Etant par le travers du passage de ces deux Forts, où les

DEC. 1747.

DEC. 1747. Portugais coulerent à fond deux de leurs Vaisseaux, & en firent sauter deux autres, après que M. Duguétrouïn les eût obligés d'abandonner l'Isle aux Chévres, nous mouillâmes sur six brasses d'eau, fond de vase noire. Le lendemain, les Officiers Royaux vinrent à bord, pour sçavoir le sujet de notre relâche. Après leur avoir fait connoître la nécessité d'eau & de vivres où nous étions, l'on nous permit d'aller à terre; chacun alla voir la Ville, & je ne fus pas des derniers.

Description de la Ville. La Ville me parut à peu près grande comme Brest, mais mieux bâtie. Les rues sont étroites excepté celle qui commence à la montagne des Bénédictins, & va aboutir à la place qui est large à passer trois carrosses de front;

mais elles sont bien alignées. Les maisons sont à deux étages, & couvertes de briques. Il y a devant chaque porte & croisée des jalousies comme à Cadix. La Place située sur le Port, est grande, mais elle n'est point pavée. Le Palais du Général est au Sud: c'est une façade à deux étages, le corps de logis est assez régulier. Il a à l'aîle droite l'Hôtel de la Monnoye qui lui est contigu; vis-à-vis au Nord-est, est un corps de logis dans le milieu duquel l'on construisoit un réservoir & un aquéduc propre à conduire l'eau sur le bord de la Rade, pour la commodité des chalouppes, qui étoient obligées d'aller à une lieue & demie à l'entrée d'une petite riviere nommée *Rio-Comprido*, chercher de

DEC. 1748.

Dec. 1748. mauvaise eau ; nous fûmes dans le même cas. Il y a à l'Oüest, vis-à-vis du Quay, un Couvent de Grands Carmes assez régulier qui forme le fond de la Place. A l'Oüest de la Ville est l'Evêché situé sur une montagne nommée la Conception: cette montagne est retranchée par une haye vive munie de canons de distance en distance. Ce Palais a plus d'apparence au-dehors qu'au-dedans, qui est très-simple & assez malpropre. L'Evêque a environ 5000 piastres de rente : celui qui y étoit pour lors, étoit de l'Ordre de Saint Benoît. La Cathédrale est éloignée de l'Evêché, c'est une Chapelle nommée le Rosaire. Le Roy de Portugal avoit donné ordre d'en construire une grande & spacieuse du côté

des Jésuites, l'on en posoit pour lors les fondemens. Le Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Chantre, & de seize Chanoines, avec un Bas-chœur pour la musique. Toutes les Eglises sont assez bien dorées en dedans, mais remplies de colifichets, comme celles d'Espagne. Les Jésuites sont situés au Sud de la Ville sur une montagne nommée le Fort Saint-Sébastien, qui est garni de quatorze canons. Pour y monter, il y a une rampe pratiquée dans le Roc assez douce & spacieuse, aussi-bien que celle des Bénédictins, qui est vis-à-vis au Nord de la Ville. La Bibliothéque des Jésuites est petite & assez dépourvûe de bons Livres. Sa situation est avantageuse : il y a deux croisées, dont l'une

DEC. 1748.

DEC. 1748. donne sur la grande mer, par où l'on voit entrer les Vaisseaux; & l'autre sur la Rade.

Militaire. Le Général a une Garde fort nombreuse, il a soin que les Troupes soient bien disciplinées: elles vont deux fois la semaine faire l'exercice, à un camp situé au Sud hors de la Ville qui m'a parut une fort belle promenade. Les Soldats sont très-proprement vêtus: leur uniforme est blanc, avec un parement rouge. Le Roy leur donne un habit neuf tous les deux ans, un réal qui fait dix sols de notre monnoye par jour, & du pain de munition. Les Officiers ont le même uniforme avec une veste d'écarlatte & un galon d'or large de quatre doigts. Il y a environ 1800 hommes de Troupes dans la Ville.

Les gens de quelque choſe ſont parfaitement bien vêtus & à notre façon Françoiſe. Les femmes ne paroiſſent qu'à l'Egliſe où elles ſont habillées comme à Cadix, avec un voile de taffetas noir qui eſt attaché par derriere à leur ceinture, & retombe ſur leur tête en couvrant leur viſage, à l'exception d'un œil par le moyen duquel elles voyent ſans être vûes : l'on dit que dans leurs maiſons elles ſont proprement & richement vêtues. Ceux ou celles qui ſont à leur aiſe vont ordinairement dans une eſpece de chaiſe à porteur très-propre & bien dorée ; mais au lieu de deux bâtons dont l'on ſe ſert en Europe, il n'y en a qu'un à laquelle cette chaiſe eſt ſuſpendue & elle eſt portée ſur l'épaule de deux Négres. Cette chaiſe eſt ſuivie par

D. E. G. 1748.

Habillement des Habitans.

DEC. 1748. un ou deux domestiques Noirs, vêtus d'un habit de livrée, mais ils vont les pieds nuds. Si c'est une femme que l'on porte, elle a ordinairement quatre ou cinq Négresses assez bien vêtues; elles sont ornées de plusieurs colliers & pendans d'oreilles d'or. D'autres se font porter dans un hamac, & pour lors ceux qui sont dedans sont obligés d'être couchés. Ce hamac est également suspendu à un bâton de bambou, & porté sur les épaules de deux Noirs: il y a au-dessus un rideau de couleur assez riche, qui tombe des deux côtés pour garantir de l'ardeur du Soleil, qui est excessive dans ce climat. Ceux qui veulent aller à pied ont un Noir à côté d'eux, qui porte un parasol ou parapluie, comme on voudra le nommer, parce qu'il leur sert pour l'un & pour

l'autre usage: il est ordinairement peint en verd & a bien quatre pieds & demi de diamêtre. Le Général avoit un carrosse tiré par quatre chevaux blancs. On y voit quelques calêches assez propres ; les gens du commun ont ordinairement des manteaux à l'Espagnolle. D. & C. 1748.

L'on voit des particuliers qui ont à leur porte une quantité de négres & négresses assis nuds sur le pavé, & qui attendent patiemment que quelques passans les achetent, pour les mettre dans une autre captivité. Les Portugais les amenent de Guinée, & les vendent pour aller travailler aux mines. Il en passe quelquefois à la Colonie, & de-là à Buenozaïres que les Espagnols achetent pour le Pérou : mais ce

commerce eſt de contreban-
Déc. 1748. Négres. de. Notre Maître de Plate, qui étoit Eſpagnol, en acheta un de l'âge de 13 ou 14 ans la ſomme de 150 piaſtres. Ce pauvre petit miſérable, pendant que nous fûmes dans le Port, pleuroit continuellement, & ne vouloit point manger, parce qu'il croyoit, avoua-t-il depuis à ſon Maître, qu'on vouloit l'engraiſſer, & le tuer enſuite pour le manger. Nous voyions dans les rues un grand concours de peuple; il eſt vrai que la Flotte qui y étoit pour lors en avoit bien augmenté le nombre. Les violons ſe font entendre de la plupart des maiſons: chaque Maître eſt curieux de faire apprendre à ſes Negres à jouer de cet inſtrument. Il y a beaucoup de guittares; l'on y entend auſſi plu-

sieurs trompettes qui font des accords assez agréables. Je goûtai sur-tout un soir ce plaisir, lorsque le Général revenoit par eau d'une maison de campagne, située au fond de la Baye, & passoit le long de notre Bord avec deux Noirs placés au-devant de son canot qui jouoient de cet instrument avec assez de goût. DEC. 1745.

Gibier.

Il y a peu de chasse aux environs de la Ville. L'on voit dans les bois dont toutes les montagnes sont couvertes, des sangliers, des singes grands & petits, & beaucoup de perroquets. Les perdrix, cailles, beccasses, faisans, lièvres, lapins, & tous oiseaux de mer mangeables y sont inconnus. J'achetai un Sapajou qui est une espece de petit singe pas plus gros qu'un rat, une perruche &

DEC. 1748. deux perroquets ; mais le Sapajou mourut à la mer du scorbut. L'on m'avoit prévenu dès Riogenaïre que ces petits animaux ne pouvoient être transportés en Europe. J'achetai de plus plusieurs topazes brutes & du baume du Brezil, parce que ces marchandises y étoient communes.

Bétail & fruits. Les chevaux, bœufs, vaches & moutons n'y sont pas communs ; les uns & les autres sont petits. Les chevaux vont, dit-on, assez vîte : les bœufs & moutons y sont d'un goût médiocre ; car il y a peu de pâturage. Les dindons, poulles, canards & toutes sortes de volaille y sont en petite quantité ; les farines, vins, draps & étoffes, tout cela leur vient d'Europe. On y fait beaucoup de

de sucre & plus blanc qu'au Pérou. Les fruits y sont en abondance, comme des bananes, gouiaves, ananas, cocos, raisins, pommes d'acajou, oranges, citrons, & plusieurs autres qui n'étoient pas mûrs quand nous y arrivâmes. Déc. 1748.

Après avoir fait nos provisions d'eau, de bois, bœufs, volailles, fruits & légumes, le Capitaine fit désafourcher la nuit du Mercredy au Jeudy à trois heures après minuit. A quatre heures du matin (c'étoit le Jeudy 2 Janvier 1749.) nous appareillâmes avec la marée retirante. Après avoir doublé l'Isle aux Chèvres, M. de Lehen fit tirer douze coups de canons; nous ne sçûmes si c'étoit pour saluer la Ville ou le Vaisseau Commandant: il y a

DEC. 1748. apparence que c'étoit pour le Vaisseau, attendu qu'on ne salue point la terre sous voile. Un moment après nous vîmes le canot du Commandant qui donnoit à notre bord, c'étoit le Capitaine qui venoit rendre sa visite au nôtre ; dès qu'il se rembarqua on le salua de *onze vive le Roy*, & d'autant de coups de canon, il nous fit répondre de *huit vive le Roy* par ses Canoniers. Son Vaisseau ne tira point, parce que nous n'étions plus à sa vûe l'un de l'autre, à cause de l'Isle aux Chévres qui étoit entre nous deux. Notre Chaloupe & grand Canot nous remorquerent jusqu'à une portée & demi de canon en deçà des Forts sainte Croix & saint Jean, entre lesquels nous mouillâmes à cause du calme, & de

la marée qui nous portoit sur le Fort *Alatché.* JANV. 1748.

A deux heures & demi de l'après-midi, voyant que la marée commençoit à se retirer, nous appareillâmes, quoique les vents fussent contraires: on commençoit à courir la seconde bordée, lorsque nous apperçûmes deux Bateaux chargés chacun d'une carguaison de Grenadiers armés qui donnerent à bord, ayant à leur tête un Officier. Ils étoient au nombre de vingt, qui joints aux cinq autres que nous avions dès le commencement, nous auroient fait prendre pour un Vaisseau de guerre. Cet Officier nous fit bientôt faire vent arriere, après avoir signifié à l'autre qui commandoit les cinq Grenadiers de garde, de s'en retourner

JANV. 1747.

(nous apprîmes depuis qu'il avoit été mis aux arrêts). Il demanda ensuite au Capitaine pourquoi il étoit sorti sans la permission du Général: il lui répondit que l'Officier Portugais qui étoit de garde à son bord, avoit envoyé son Sergent la demander; celui-ci étant revenu à bord rapporta verbalement que la permission étoit donnée. Mais cet Officier d'un air courroucé, dit à M. de Lehen de retourner au premier mouillage jusqu'à nouvel ordre. L'on obéit aussi-tôt, & nous fûmes, non sans chagrin, mouiller à peu près dans le même endroit où nous étions auparavant.

L'on peut dire ici, que quoique le Capitaine eût crû trop facilement l'Officier que le Général avoit mis à notre bord en en-

trant dans la Rade, lorsqu'il lui dit que l'on pouvoit se dispenser de saluer la Ville, puisque le Commandant débarquoit ses poudres, & lorsqu'il fit mettre à la voile sur une simple déclaration d'un Sergent, sans en avoir une expresse par écrit du Général; l'on peut dire, dis-je, que ce même Général fit trop paroître de ressentiment dans tout ceci. M. de Lehen fut plusieurs fois pour le voir, & lui demander la permission de sortir, & jamais son Excellence ne fut visible pour lui. Ce Général auroit pû nous épargner beaucoup de peine & de travaux, s'il eût voulu; en envoyant sa Soldatesque à bord, dès que l'on nous vit appareiller la premiere fois, & nous empêcher d'aller si loin: mais il ne s'en tint JANV. 1749.

JANV. 1749. pas-là. Après nous avoir fait mouiller à notre premier endroit, notre petit Canot fut le lendemain à la Ville avec le Maître d'Hôtel pour la provision ; on lui défendit de mettre le pied à terre, on vint nous signifier le même ordre à bord, faire une visite exacte, & fouiller même jusques dans les coffres, droit qui ne leur étoit pas dû.

Cependant M. de Lehen s'embarqua dans son Canot, & fut demander au Capitaine Général qu'il trouva pour lors, quelle étoit la raison pourquoi on le retenoit ainsi. Je ne sçus pas la réponse ; mais le jour suivant vingt Grenadiers eurent ordre de s'en retourner à terre, & on n'en laissa à bord que cinq avec un Officier. Le Capitaine retourna le soir

parler au Général, & obtint de lui la permission d'aller le lendemain mouiller au-delà de l'Isle aux Chévres devant la Ville. Nous fûmes donc le Dimanche au matin cinq du même mois mouiller à un endroit que l'on nomme le Puits *Elposo*, mouillage ordinaire aux Vaisseaux qui veulent sortir afin d'être en meilleur appareillage; nous ne tirâmes cette fois aucun coup de canon. Ce fut à huit heures & demi du matin que nous jettâmes notre ancre sur un fond de neuf brasses d'eau, dans l'espérance d'appareiller le lendemain matin. JANV. 1749.

Le même soir vers les cinq heures, il entra un Bâtiment à trois mâts, ayant un pavillon blanc avec un Soleil d'or au milieu, au centre duquel étoit peint Pavillon extraordinaire.

JANV. 1749. le nom de *Jesus*. Nous nous informâmes de l'Officier Portugais de quelle Nation pouvoit être ce Navire, il nous dit que ce Vaisseau appartenoit à Messieurs de la Compagnie de *Jesus*, qu'il venoit du Port de *Santo* situé à la côte du Brésil, entre Ste Catherine & Riogenaire, & qu'il étoit chargé de marmelades & autres confitures, que ces Bons Peres convertissoient en or & argent. Ce Bâtiment fut mouiller auprès de leur Couvent à côté d'un autre aussi à trois mâts qui leur appartenoit, & le salua par quelques coups de fusil. Ce qui me parut singulier, fut d'apprendre par ce même Officier, que ces deux Navires étoient exempts de tous impôts, droits d'entrée & de visite, & avoient un pavillon

distingué de celui du Roy de Portugal, & de toute autre Nation, quoiqu'il n'y eût rien que de très-respectable & de très-auguste dans le symbole qu'il représentoit. Un moment après que ce Vaisseau eut mouillé, nous vîmes venir à bord le Canot du Commandant, le second Capitaine étoit dedans qui venoit souhaiter un bon voyage à M. de Lehen. Il ne voulut pas qu'on le saluât, ni de la voix, ni du canon. JANV. 1749.

Le Lundy 6 du mois de Janvier, nous levâmes l'ancre à quatre heures & demi du matin, & appareillâmes à cinq heures & demie avec un petit vent de Nord-oüest, & la marée qui se retiroit assez vîte, après avoir laissé à bord l'argent du Régître sur la nouvelle de la paix, que

JANV. 1749. nous eûmes. Vers les six heures & demie nous nous trouvâmes entre les deux Forts Sainte-Croix & Saint-Jean. L'Officier Portugais prit pour lors congé du Capitaine, & s'embarqua avec ses cinq Grenadiers dans un Bateau qu'il avoit fait venir de la Ville : nous lui souhaitâmes le bon jour d'un grand cœur, quoiqu'il me parût fort honnête homme & brave Officier. L'on peut dire qu'il ne fut pas la cause de notre retardement, en exécutant les ordres qu'on lui avoit donnés. L'on embarqua ensuite la Chalouppe & les Canots, & nous nous alestâmes pour continuer notre route en Europe, mais avec plus de tranquillité qu'auparavant. Nous fîmes la route du Sud-est, ayant les vents au Nord-est,

Ils tomberent depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, où ils recommencerent & nous conduisirent assez bien le reste du jour. Le lendemain, lorsque nous fûmes éloignés des terres, nous fîmes route à l'Est jusques par la longitude de 351 dégrés 86 minutes, depuis celles de 335 qu'est Riogénaire, après avoir dérivé dans le Sud jusques par les 28 dégrés 21 minutes, depuis les 23 d'où nous partîmes; parce que les vents contraires qui viennent communément sur ces parages du Nord-nord-est, nous obligerent à courir si loin au large, en faisant plus de 300 lieues dans l'Est, pour en rencontrer d'autres: c'étoient les vents de Sud-Est; ils nous menerent grand train jusqu'à la ligne, que nous passâmes la nuit

FEV. 1749.

Passage de la Ligne.

FEV. 1749. du Vendredy au Samedi, 8 du mois de Février à minuit ou environ. Il est vrai que nous avions essuyé trois jours de calme avant de passer le soleil, qui étoit le 31 Janvier par les 17 dégrés 34 minutes Sud.

Nous rencontrâmes à un dégré de latitude Sud, avant de passer la ligne, un Vaisseau Hollandois, à la vûe duquel le Capitaine fit faire *Branlebas*, attendu qu'il est toujours de la prudence de se préparer au combat dans ces sortes de rencontres, même en tems de paix, parce que l'on peut rencontrer des Forbans. Ce Bâtiment paroissoit venir de Guinée chargé de Négres, & aller à *Curassol*, Isle de l'Amérique, qui appartient à cette République.

L'on ne fit point la cérémonie

du baptême au passage de la ligne, quoique nous eussions deux Adultes du Chily qui passoient en Europe: l'un étoit un Pere Dominicain, député de quelques principaux du même Ordre, pour tâcher d'obtenir de son Général la cassation d'un Provincial que l'on avoit, disoit-il, élu par cabale. L'autre étoit le fils d'un François, Canonier du Fort de Valparaïs au Chily. Nous passâmes le soleil & la ligne sans calme, quoiqu'après avoir passé la ligne nous en essuyâmes deux jours qui nous donnerent une chaleur insupportable. Nous voyions des nuages noirs & épais sur nous sans mouvement, qui nous donnoient de tems en tems des pluyes fortes. Mais nous fûmes heureux d'en être quittes

FEVR. 1747.

Fev. 1749. pour deux jours ; dès le troiſiéme nous reçûmes les vents de Nord-eſt & d'Eſt-nord-eſt qui nous firent faire ordinairement nos deux lieues par heure juſqu'au paſſage du Tropique du Cancer, qui fut le 23 de Février. Dès le ſeptiéme jour, après avoir paſſé la ligne nous revîmes avec plaiſir notre étoile du Nord que nous avions perdues depuis ſi long-tems : nous ne perdîmes de vûe les Magellans & la Croiſade que vers les 20 dégrés Nord.

Nous vîmes par les 6, 8, & 10 dégrés de latitude Nord, & par les 349, 47, & 46. de longitude, la mer qui chaque nuit

Braſlement de la mer. braſilloit ou éclairoit d'une façon, que quelques-uns de nos marins en furent ſurpris ; effectivement le ſpectacle étoit beau,

elle donnoit une clarté admirable par sa couleur argentée, mais surtout le sillage du Navire éclairoit totalement nos voiles, qui réfléchissoient une lumiere sur le pont & les gaillards, par laquelle on voyoit comme si nous eussions eu la pleine lune. Cependant cette beauté ne laissoit pas de causer quelque frayeur par rapport à la nouveauté du spectacle, quoique nous l'eussions vû plusieurs fois brasiller, surtout dans les Rades, où les mers sont chaudes & grasses par rapport à la quantité du poisson. Mais cette clarté n'avoit guères paru au même dégré où nous la voyions pour lors. Nous vîmes aussi depuis les 20 dégrés jusques par les 33 de latitude, & depuis les 339 jusques par les 349 longitude, une Gonesmon. Fev. 1749.

MARS 1749. quantité prodigieuse de gouesmon, & il y avoit des jours où la mer en étoit couverte.

Les vents de Nord-est & Nord-nord-est que nous avions toujours eu depuis la ligne, & qui nous avoient tant abbatus dans l'Oüest, changerent le Samedy premier jour de Mars, & vinrent du Sud-oüest : nous étions pour lors par les 30 degrés de latitude, & 339 & demi de longitude. Ce fut alors que nous mîmes le cap à route, je veux dire à l'Est-nord-est où nous avions environ 32 degrés à faire; nous trouvâmes avant de passer entre les Isles des Açores & des Canaries la mer fort houleuse; il nous venoit sur-tout une grosse lame de l'Oüest qui nous bercoit assez passablement bien. Nous fûmes trois jours en calme depuis

le 15 du mois de Mars jusqu'au 18. Etant par les 38 degrés & demi de latitude, & 6 & demi de longitude, nous nous trouvâmes auprès de trois Vaisseaux Hollandois, auxquels nous arborâmes un pavillon Anglois, & tirâmes un coup de canon pour les engager à venir nous donner des nouvelles d'Europe, parce qu'ils étoient au vent à nous, & que le premier jour que nous les vîmes, le calme n'étoit pas encore commencé. Mais ils se contenterent de nous arborer leur pavillon sans quitter leur route. Mars 1749.

Enfin le Jeudy 20 du même mois nous eûmes connoissance du Cap Saint-Vincent, que nous rangeâmes à une lieue & demie de distance. Le lendemain nous vîmes dès la pointe du jour la ter-

MARS 1749. re Sainte-Marie, & à huit heures du soir nous mouillâmes auprès des portes de la Rade de Cadix. Le Samedy 22 à six heures du matin nous levâmes l'ancre & entrâmes dans la Rade, où nous trouvâmes plusieurs Navires, tant Anglois que Hollandois & autres : nous fûmes droit au Pontal. L'on commença dès le jour même à débarquer l'argent; & le Lundy nous eûmes la visite, après quoi un chacun pensa à aller prendre l'air de terre dont tous avoient grand besoin. Nous arrivâmes à Cadix, après quarante mois & quatre jours depuis la sortie de Saint-Malo, sept mois moins deux jours du Callao, cinq mois de la Conception & deux mois & demi de Riogenaïre. Je passai un mois & trois jours à Ca-

dix, pour attendre M. de Lehen & la plus grande partie des Officiers & de l'Equipage qui devoient passer dans un Vaisseau de Dunkerque, pour se rendre à Saint-Malo. Ce Vaisseau se nommoit le Saint-Joseph, & étoit très-petit pour la quantité de monde qu'enous étions : nous partîmes le 25 d'Avril, & arrivâmes à Saint Malo le 22 du mois de May, après vingt-sept jours de navigation, & avoir essuyé des coups de vents continuels, sur-tout au Cap de Finistere ; & par la traverse du Cul-de-sac de Bordeaux. Je n'eus pas plutôt le pied en France, que je remerciai la divine Providence de m'avoir après mille dangers, ramené d'un autre monde dans ma Patrie, pour laquelle je soupirois depuis si long-tems. Je n'eus

MARS 1749.

MARS 1749. pas beaucoup de peine à conclure, que de tous les Pays que j'ai parcourus, je n'en ai point trouvé qui approchât du nôtre. Il est vrai que l'amour de la Patrie est gravé dans presque tous les cœurs; mais après avoir déposé tous les préjugés de l'enfance, je suis persuadé que tous les sentimens des Etrangers qui n'auroient aucun motif pour porter un jugement partial, décideroient en ma faveur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Voyage du Pérou*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris ce 23 Juillet 1749.

VATRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur ***, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *Voyage du Pérou*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission

pour ce néceſſaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU

Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dix-neuviéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. TESSIER.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 383. fol. 262.

conformément au Réglement de 1723. qui fait défense art. 4. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris huit Exemplaires de chacun prescrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris ce 16 Janvier 1750.

LE GRAS, Syndic.

DESCRIPTION ABREGE'E DES ANCIENNES MINES D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Du terrein d'Eſpagne, & de ſa diſpoſition pour la formation des métaux.

LA Providence, toujours adorable dans ſes voyes, ne permet aux hommes l'uſage des choſes de ce monde, qu'au prix de bien des peines. A quels travaux n'eſt point condamné le

Laboureur, avant de recueillir la moiſſon ! mais que ſont les peines du Laboureur & du Vigneron, en comparaiſon de celles qu'il faut eſſuyer, pour obtenir ce que les hommes deſirent le plus, qui eſt l'or ? Les fatigues & les travaux ſe multiplient ſous nos pas ; il faut parcourir les déſerts en ſouffrant la faim & la ſoif, gravir les montagnes les plus eſcarpées, fouiller dans les entrailles de la terre, fendre les rochers les plus durs, & briſer en un mot, le fer à la main, ces inacceſſibles remparts, où la nature, en recelant les Tréſors, ſemble s'être fortifiée contre notre avarice, pour nous les faire acheter plus chers.

C'eſt par une ſage diſpoſition de cette même providence, que

la richeſſe de certains climats égale la fécondité des autres : l'Eſpagne, moins fertile que la France, abonde en toutes ſortes de mines ; l'air y eſt pur, & la terre eſt preſque entiérement couverte de montagnes ſtériles, qui ſont les lieux propres à la formation des métaux. Pline lib. 33. cap. 3.

Le terrein d'Eſpagne eſt ſi montagneux, que dans cette vaſte étendue d'une Mer à l'autre, on ne fait que monter & deſcendre. Quand un voyageur a gagné le haut d'une montagne, ſa vûe ne peut appercevoir qu'une longue ſuite d'autres monts qui ſe rencontrent & s'entrecoupent : en approchant des frontières de France, il ſemble que les montagnes renaiſſent de la terre ; elles ſe multiplient, deviennent Pline lib. 33. cap. 3.

plus ſerrées, & s'étendent depuis l'Océan juſqu'à la Méditerranée, cachant leurs cimes dans les nues, & formant une chaîne de plus de cent lieues.

CHAPITRE II.

Des Montagnes d'Eſpagne.

LEs plaines ſont rares en Eſpagne : il y en a que les Goths ont rendu fameuſes par leur défaite, & qu'on appelle vulgairement *Tierra de Campos*, c'eſt-à-dire, terre des plaines ; elles ſont fertiles, & abondantes en froment. Par-tout ailleurs ce ne ſont que des enfoncemens & des bas environnés de collines allongées ; dans les endroits mêmes qui paroiſſent les moins rudes à la

vue, le terrein eſt fort inégal, & parſemé de monticules.

Toutes les montagnes de l'Eſpagne ne ſont qu'une ſuite des Pyrenées, qu'on appelloit autrefois également *Alpes*, à cauſe de leur élévation, & de leurs cimes couvertes de neige.

Le *Vindo* s'étend par *Oca*, & les Aſturies, & ſe prolonge même dans le Galice.

L'*Edulio*, vulgairement *Moncayo*, ſe répand dans l'Arragon & la Catalogne, & pénétre dans une petite partie de la Caſtille: il prend dans quelques endroits le nom de *Cauno*.

L'*Idubeda*, troiſiéme hauteur des Pyrenées, a plus d'étendue que les deux précédentes, & parcourt plus de Provinces. La ſource de l'*Ebre*, célébre fleuve

qui a donné autrefois son nom à toute l'Espagne, est dans une des pentes de ce mont.

Idubeda passe par *Atienca*, & regarde de loin Madrid, où on l'appelle *Soma Sierra*, c'est-à-dire, haute montagne : de-là elle s'allonge vers *Avila*, & l'*Escurial*. Ici les monts forment de petits intervalles, qu'on appelle Ports ; mais ils conservent leur élévation jusqu'en Portugal, où *Idubeda* change de nom, & prend celui de *Luna*, accompagnant le Tage dans tous ses détours jusqu'auprès de son embouchure dans la Mer : là elle s'en écarte un peu, & va former ce qu'on appelle le *grand Promontoire*.

Orospeda est une partie de l'*Idubeda*, qui en se séparant de cette

derniere n'eſt point fort élevée, & a des pentes faciles ; mais, en approchant de *Molina*, elle ſe rehauſſe & s'élargit en replis & en détours couverts de boſquets, juſqu'à ce qu'elle arrive chez les *Celtiberiens*, peuples qui habitent une partie de la vieille *Caſtille*, & dont le pays eſt tout coupé de vallons arroſés par le *Duero* & le *Tage*.

L'*Oroſpeda* eſt rude & pierreuſe dans quelques endroits ; la *Guadiana* a ſa ſource dans une de ſes pentes près de *Montiel*, & le *Guadalquivir* y a la ſienne près de *Segura*.

Dans le Royaume de *Murcie*, l'*Oroſpeda* eſt appellée *Solario* ; & dans le Royaume de Grenade, on la nomme *Ylipula* : à meſure qu'elle s'allonge vers le cou-

chant, au-dessus de *Sidonia* & de *Cadix*, on l'appelle *Tartesso*.

L'*Ylipula* touche à la Mediterranée, où elle s'éleve en colomne, pour commander le détroit, & regarder l'Afrique. Cette Colomne est plus vénérable aujourd'hui par la Chapelle qui y est consacrée sous l'invocation de Notre-Dame, qu'elle n'a été fameuse autrefois sous le nom de *Colomne d'Hercule*.

Sur la frontiere de *Castille* les monts de *Marie* sortent de l'*Ylipula*; on les appelle en *Andalousie Sierra Morena*: en quittant cette Province ils s'étendent par le Portugal jusqu'à la mer, en formant d'agréables & rians vallons.

Le *Termerario* est un bras de l'*Ylipula*, qui met le Royaume

de Séville à l'abri du vent de Nord.

L'*Almaden* s'écarte de la Méditerrannée près d'*Illiberis*, & va former une Couronne autour de *Grenade*.

CHAPITRE III.

L'Espagne autrefois célebre par l'abondance des Métaux.

ON peut aisément se persuader, par ce vaste appareil de Montagnes, que l'Espagne est riche en mines de tous métaux. Aristote disoit, qu'il falloit un tremblement de terre général par toute l'Espagne, ou une incendie de ses fôrêts, pour découvrir les richesses immenses renfermées dans son sein. Aristote. cap. 83. de Admir.

Les rivieres & les torrens roulent l'or ; ce qui a fait dire à *Strabon*, que de son tems les Espagnols s'occupoient plus à séparer l'or de la terre par le moyen de l'eau, qu'à creuser les mines.

Strabon liv. 3.

Solin veut que l'Espagne soit plus abondante en fer, qu'en or ou en argent.

Sol. cap. 26.

Caton l'ancien prétendoit que l'Espagne étoit plus abondante en argent qu'en or. Il y avoit pris quatre cens places fortes, & fort enrichi ses soldats ; cependant en quittant l'armée pour retourner à Rome, il donna à chaque Soldat une livre d'argent, & leur dit, qu'il valoit mieux que le plus grand nombre retournât dans sa patrie avec de l'argent, qu'un petit nombre avec de l'or.

Plutarq. dans la vie.

On peut juger de l'abondance

de l'or en Eſpagne par ce que dit Pline. Les Eſpagnols, dit-il, appellent *Strigites* de certaines petites maſſes d'or, qu'on trouve à la ſurface des mines en petits monceaux, & qui ſont de l'or fin; on rafine par le feu ce qu'on tire des pierres métalliques. Pline lib. 33. cap. 3.

Parlant dans un autre endroit, de l'or d'Eſpagne, il dit, qu'on trouve dans les mines des maſſes d'or fin; que les Eſpagnols appellent ces maſſes quand elles peſent plus de dix livres, *Palacras* & *Palacranas*, & qu'ils appellent celles qui peſent moins, *Baluces* : le droit Romain parle de ce dernier or. Derecho Comm. Tit. I. de Metallariis lib. 11.

Il dit encore au même endroit, que l'Eſpagne abonde en *Chryſocole*, ſorte de ſuc minéral qui court dans les veines d'or, & qui

s'endurcit par le froid, comme une pierre ponce.

Plin. lib. 33. cap. 6. En parlant des écumes d'argent, il assure, qu'il y a trois sortes d'écumes métalliques, sçavoir, d'or, d'argent, & de plomb; il ajoute, que l'argent d'*Athènes* est le meilleur, & que celui d'Espagne tient le second rang.

Mais la preuve infaillible de l'abondance des mines en Espagne se tire de l'Ecriture-Sainte: le Saint-Esprit, pour donner une magnifique idée de l'opulence des Romains, dit, *qu'ils étoient en possession des métaux d'or & d'argent de l'Espagne.* Machab. 38.

Il y a aussi des mines de cuivre en Espagne: on lit dans Diodore, que ceux qui étoient employés à ces mines, avoient la Diodor. lib. 6. cap. 9.

quatriéme partie de ce qu'ils en tiroient.

Il y a dans Martial deux vers qui ont donné la torture aux interprêtes, & que je trouve occaſion d'éclaircir ici : les voici ſuivant toutes les éditions. Martial lib. 12. Epig. LVII.

Illinc Paludis malleator Hiſpanæ
Tritum nitenti fuſte verberat ſaxum.

D'un autre côté le mineur, ou celui qui bat l'or qu'on tire d'Eſpagne, frappe la mine réduite en poudre, avec un bâton tout brillant des paillettes qui s'y attachent.

Le P. *Raderus* & *Farnabe* prétendent que Martial veut parler ici du lin qui croît dans les champs marécageux, comme à *Sativa*, nommée anciennement *Setaba*, d'où le lin même prit dans la

ſuite ſon nom Latin de *Setabum*. Ils ſe fondent ſur ce vers de Catulle, *Nam ſudaria Setaba ex Iberis miſerunt* : « on envoya d'Eſpa» gne des toiles de lin.

Ils croyent en conſéquence que les vers de Martial ne renferment qu'une deſcription de l'aprêt du lin, qui en effet ſe bat ſur une pierre avec un bâton. J'avoue que cette explication eſt aſſez naturelle, & peut s'ajuſter au texte : mais le lin, production des champs, ſe bat ordinairement à la campagne, & Martial décrit dans cette Epigramme les incommodités de la ville, qui l'obligent ſouvent de fuïr à ſa maiſon de *Nomentum* chez les Sabins.

Il faut donc chercher un autre ſens, & mon interprétation le

présente à un mot près, que je ne rends point, & qui est *Paludis Hispanæ.* Or quand, par ce marais d'Espagne, j'entendrois quelqu'une de ces rivieres qui roulent de l'or, ou même le Tage, je ne manquerois pas d'autorités. Claudien, dans le Panégyrique de Théodore, dit, *les riches étangs du Tage.*

——————Qui spiendida potat
Stagna Tagi.

J'aurois une foule d'expressions pareilles à rapporter, pour justifier celle de Martial : mais je goûte bien davantage la conjecture de Turnebe & de Saumaise, qui, au lieu de *Paludis*, lisent *Balucis.* Ce génitif du mot *Balux*, qui signifie une petite pierre, un morceau de mineray d'or, subs-

tituë au mot *Paludis*, épargne bien de l'érudition, que peut-être on étaleroit en pure perte, & donne aux vers de Martial le sens le plus vrai dont ils soyent susceptibles.

CHAPITRE IV.

Des Pyrenées.

NOus avons jusqu'à présent parlé de l'Espagne en général, disons un mot de ses Provinces en particulier. Commençons par les Pyrenées, d'où, selon Diodore, on tiroit en trois jours un talent Euboïque en argent, ce qui montoit à huit cens ducats, parce que le talent Euboïque valoit un talent Attique & un tiers en sus.

La superficie des mines étoit assez riche, si l'on eut voulu se contenter des premiers fruits de la nature : mais l'avarice fit approfondir les mines, & on rencontra des torrens, qui resserrés dans les antres étroits des rochers, forçoient le passage avec une impétuosité & un bruit épouvantables : il fallut se servir de la machine qu'Archimede avoit inventée en Egypte, pour tarir les mines, & que les Romains appelloient *Cochlea* ; Vitruve en fait mention. Vitruv. lib. 10. cap. 11.

On trouve les trophées de Pompée le Grand à l'extrêmité des Pyrenées, vers la mer Méditerrannée, dans le district de Gironne : en avançant vers le couchant, & s'éloignant un peu du Promontoire de la *Lune*, sont

les Echelles d'Annibal sur une montagne qui portoit autrefois le nom de *Jupiter*, & qu'on appelle aujourd'hui le mont des *Juifs*.

La petite riviere de *Lobregat* découle de cette montagne, & après avoir traversé le pays des *Indigites*, se va jetter dans la Mediterrannée sur le territoire des *Laletans*, aujourd'hui Barcelonnois.

Les Romains qui imposoient des noms aux lieux avec assez de justesse, nommerent vraisemblablement la ville située à l'embouchure de cette Riviere, & la Riviere même *Rubricata*; à cause de la quantité de mineray *Rosicler*, qu'elle entraînoit avec ses eaux, & qui ressemble fort au vermillon, dont, selon Pline, la couleur se nomme en latin *Rubrica*. Ce nom, qui est purement Latin

ne peut pas venir des Barbares. Pline lib. 33. cap. 6.

A quelques journées de là, vers le couchant, les Pyrenées s'enfoncent, & forment un arc entre les *Ilergetes*, qui ſont les habitans de *Jaca*, & les *Lacetans* qui ſont ceux d'*Urgel*. Ici les monts s'abbaiſſent beaucoup, & ſe rendent plus praticables : il y a dans ce canton une montagne, au pied de laquelle coule le *Sicoris*, aujourd'hui la *Segre*, où l'on voit encore les veſtiges d'une mine anciennement travaillée.

La ville d'*Ilerda* ou *Lerida* eſt ſituée dans ce pays : c'eſt pourquoi le Poëte Lucain dit, en parlant des troupes d'Afranius & de Petreius qui étoient aſſiégées par Céſar ſur les montagnes arides de Lerida, où elles manquoient d'eau,

Non tamen aut tecti ſonuerunt curſibus amnes,
Aut micuere novi, percuſſo pumice, fontes :
Antra nec exiguo ſtillant ſudantia rore,
Aut impulſa levi turbatur glarea vena :
Tunc exhauſta ſuper multo ſudore juventus
Extrahitur, dūris ſilicum laſſata metallis.

Lucan. lib. 4.

» On avoit beau creuſer la terre,
» on n'entendoit aucune eau cou-
» ler, aucun murmure qui pût in-
» diquer la ſource d'un fleuve, ou
» d'une fontaine. Les rochers briſés
» ne faiſoient point jaillir le moin-
» dre ruiſſeau : aucune humidité ne
» diſtilloit des antres ; le ſable aride
» n'étoit point interrompu par le
» plus petit filet d'eau. On eſt obli-
» gé d'arracher des mines la Jeuneſ-
» ſe épuiſée de ſueur & de travaux,
» après s'être inutilement fatiguée à
» percer des rochers qui n'offrent de
» toutes parts que des durs métaux.

Les mines d'*Huesca* étoient célébres du tems des Romains : Tite-Live parle en plusieurs endroits de leur or & de leur argent.

Les monts qui descendent des Pyrenées, & qui s'allongent vers le Nord jusqu'à *Pampelune*, sont célébres par la quantité d'argent qu'on en a tiré : ils s'étendent aussi vers l'*Ebre*, dont la richesse est vantée par Claudien. De-là tournant vers le Midi, ils entourent des champs fertiles près des sources du *Duero*, dont nous parlerons dans le Chapitre suivant.

Tit. Liv. l. 34. 39. 40.

Claud. lib. 4.

CHAPITRE V.

De la Castille, de la Galice, du Portugal, des Asturies, & de la Biscaye.

LE *Duero* est une des plus grandes rivieres de l'Espa-

Plin. lib. 3. cap. 20. gne, selon Pline : il a sa source chez les *Pelendones*, & prend son cours vers *Numancia*; de-là il va rafraîchir les *Arevacos*, & les *Vaceos*. Il sépare les *Betones* des *Asturies*, la *Galice* de la *Lusitanie*, & les *Bracari* des *Turdules*. Tout ce terrein depuis les Pyrenées, est rempli d'or, d'argent, de fer, & de plomb noir & blanc. Nous allons expliquer le passage de Pline.

Les *Pelendones* sont les peuples qui habitent présentement *Aguilar*, *Agreda*, & *Verlanga*.

Numancia étoit située près de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Soria*, à une lieue & demie plus haut vers le pont de *Garay*. Tiberius Gracchus Sempronius Proconsul bâtit le Bourg de *Garay*, après avoir vaincu les *Celti-*

bériens : il eſt tout près de la ſource du *Duero*.

Nous avons déja dit quels étoient les *Celtibériens* ; mais il faut avouer que ces peuples s'étendoient beaucoup dans cette partie de l'Eſpagne, de ſorte qu'il y a des Auteurs qui leur font occuper toute l'étendue du pays qui ſe trouve depuis l'Océan juſqu'à la Méditerranée. Ils étoient proprement ſitués entre le *Duero* & le *Tage*, comme je l'ai déja dit.

Les *Celtiques* ſe répandirent auſſi dans l'Eſpagne, les uns en *Andalouſie*, d'autres en *Portugal*, & d'autres près le Promontoire *Celtique*. Pline fait mention de deux peuples Celtiques ſitués près de ce Promontoire : il nomme l'un *Nerias*, & l'autre *Preſamarci*.

Plin. lib. 3. cap. 3.

C'eſt peut-être par rapport à ce grand nombre de Celtiques qui s'établirent en Eſpagne, que le même Pline dit que les colliers & bracelets d'or, appellés autrefois *Celtibériens*, ſe nommoient de ſon tems *Celtiques*; par où ſans doute il veut faire entendre, que le luxe des femmes Celtiques ſurpaſſoit celui des Celtibériennes.

Les *Arevacos* prirent leur nom de la Riviere *Areba*, qu'on nomme aujourd'hui *Ereſma*. Pline fait mention de ſix de leurs principales villes, ſçavoir, *Saguntia* aujourd'hui *Siguença*, *Uxama*, à préſent *Oſma*, *Segovia*, *Nova Auguſta*, qui eſt inconnue; *Termes* aujourd'hui Notre-Dame de *Termes*, qui eſt un village, & *Clunia*, célébre pour avoir été un

des

des ſept Tribunaux de l'Eſpagne *Tarraconoiſe* : elle s'appelle à-préſent *Curuna de Los Condes*. Il eſt à remarquer que ces noms de villes ont été communs à quelques autres ſituées dans des cantons différens.

Les *Vaceos*, & les *Betones* ſont les habitans de la vieille Caſtille ſitués ſur la rive du *Duero*.

Les *Aſturiens*, qu'on nommoit anciennement *Auguſtani* s'étendoient ſur l'autre rive du *Duero*; mais à-préſent ils ſont renfermés entre la Mer & les montagnes; enſorte que le Royaume de *Léon* a un peu profité du terrein qu'ils ont perdu, & le Portugal beaucoup.

Ceux de la Galice ſe ſont auſſi éloignés des Rives du *Duero*.

La Luſitanie eſt le Portugal;

qui présentement s'allonge jusqu'en deça du *Duero*, en serrant & diminuant la Galice.

Les *Turdules*, sont les Portugais ; *Pomponius Mela* les appelle vieux *Turdules*, pour les distinguer de ceux qui peuplerent l'*Andalousie*, & qui sans doute étoient de la même race.

Les *Bracari* appartiennent au Portugal, & la ville de *Braga* fait subsister leur mémoire : elle fut décorée sous les Romains du titre d'*Augusta* ; le Poëte *Ausone* la nomme *opulente* & *orgueilleuse*.

Les *Bracari*, & les Turdules, situés sur l'une & l'autre rive du *Duero*, s'étendoient jusqu'à la Mer, & aujourd'hui ils sont une même Nation soumise au Portugal.

Tout ce vaste espace de terrein, est exactement conforme à la description de Pline, & comme il le dit, rempli de métaux.

La ville *Argenteola* près de *Pravia* dans les Asturies, paroît confirmer encore son témoignage : les Romains vraisemblablement imposerent ce nom à cette ville, à cause de la quantité d'argent qu'ils tiroient des mines voisines ; comme les Espagnols ont nommé par la même raison, ville d'Argent, un canton de la Province de *Charcas* au *Pérou*.

Argenteola, selon les dégrés de longitude & de latitude des tables de Ptolomée, est ce qu'on appelle aujourd'hui *Pravia*, où n'étoit point située loin de-là ; on y voit encore les scories des anciennes mines.

Les Poëtes Latins railloient les *Aſturiens*, parce qu'ils vivoient dans des maiſons percées dans le ſein des montagnes, & que décolorés par l'excès des travaux, & par les vapeurs métalliques, ils étoient devenus jaunes & livides. Telle eſt la force de l'avarice, qu'elle nous rend eſclaves les uns des autres. On leur donnoit encore le nom d'*avares*, parce qu'ils ne s'appliquoient à aucune ſcience, ni à aucun art, qu'à celui de creuſer les mines. *Silius Italicus* les dépeint ainſi.

——Hic omne metallum.
Electri gemino pallent de ſemine venæ;
Atque atros chalybis fœtus humus horrida nutrit.
Sed ſcelerum cauſas operit Deus. Aſtut avarus
Viſceribus laceræ telluris mergitur imis

Silius Italicus lib. 1.

Et redit infelix effosso concolor auro :
Hinc certant, Pactole, tibi Duriusque Tagusque,
Quique super Graios lucentes volvit arenas,
Inferni populi referens oblivia Lethes.

» Ici tout est métal. Les veines » de la terre annoncent par leur » couleur l'or & l'argent qu'elles » recelent, & abondent en fer : » mais Dieu cacha tous ces instru- » mens du crime. Il faut pour les » tirer de la terre, que l'avare *Astu-* » *rien* déchire son sein, & s'ense- » veliſſe dans ses entrailles, d'où » il sort le teint pâle, & tout sem- » blable à son or. C'est par ce mé- » tal, que le *Duero* & le *Tage* » disputent de richesse avec le *Pac-* » *tole*, & *Lethes*, fleuve qui baigne » les terres des Grecs, & qui par » son nom seul retrace l'oubli.

Lesse uve *Lethes*, appellé par les Latins *Limia*, conserve encore aujourd'hui son nom à l'extrêmité du Portugal, entre *Braga* & le *Minho*.

CHAPITRE VI.

Des Mines travaillées par les Romains en Espagne.

LA puissance Romaine n'introduisit point en Espagne le travail des mines : les Espagnols s'y appliquoient avant leur arrivée, aussi-bien que les *Aquitains*, ou les peuples de la Guyenne, dont Cesar dit expressément, *qu'accoûtumés à creuser la terre pour en tirer le cuivre, ils se prévaloient de leur science dans les mines, contre les fortifications Romaines.*

Cæsar lib. 3. de bell. Gallic.

Les Phéniciens furent les premiers maîtres des Eſpagnols en fait de mines : ce peuple avare & induſtrieux adoroit le Dieu des richeſſes dans des temples, & dans des Palais très-riches, qu'ils avoient pratiqués ſous terre.

L'Orient, dès les premiers tems après le déluge, jouiſſoit des Sciences & des Arts, qui ne parvinrent que long-tems après aux Grecs, & par eux aux Romains ; de ſorte qu'on peut conjecturer que dès l'an 1490. du monde, & 393 après le déluge (qui peut-être fut l'époque de l'arrivée des Phéniciens en Eſpagne) l'uſage des métaux étoit établi par tout l'univers.

Les Phéniciens ne ſe contenterent pas d'emporter l'or de l'Eſpagne en Aſie ; ils établirent des

Colonies, & formerent le deſſein de s'emparer peu à peu du pays même.

Les Eſpagnols, ſous la diſcipline de tels Maîtres, devinrent habiles dans l'art métallique, & ſi induſtrieux, que Pline dit, que dans les parties de l'Eſpagne voiſines de la Méditerranée, on ſçavoit de ſon tems altérer l'argent avec des eaux préparées.

Plin lib. 33. cap. 22.

Mais les Carthaginois, auſſi ruſés que les Phéniciens, dont ils tiroient leur origine, & ſupérieurs en forces, ſe ſaiſirent bientôt de toutes les mines: ils avoient plus de commodités de faire des établiſſemens, n'étant pas ſi éloignés que les Phéniciens, & ils les travaillerent ſeuls pendant pluſieurs ſiécles

La vivacité Afriquaine, devenue insolente par les richesses, ne songea plus qu'à dominer : ils formerent le projet de détruire la puissance Romaine, & d'assujettir l'Europe au prix du sang de soldats étrangers qu'ils prirent à leur solde ; les déserts sablonneux de la Lybie n'échapperent point à leur ambition.

Après bien des calamités & des maux qu'ils causerent au monde, tous les soldats étrangers étant péris dans une infinité de combats & de siéges, ils perdirent leurs citoyens, & bientôt leur république.

Les Romains succéderent en Espagne aux a rthaginois. Ce peuple, qui au commencement mépriſoit ſouverainement les richeſſes, & ſe faiſoit une vertu de

sa pauvreté, se laissa éblouir à l'éclat de l'or : plusieurs Italiens se mirent à chercher les mines, & les travaillerent avec plus d'art que jamais ; quoique le Sénat Romain se montrât toujours fort modéré sur cet article.

Les Romains jouissoient donc, en Espagne des mines que les Phéniciens avoient découvertes, de celles que l'avidité des Carthaginois avoient ajoutées aux premieres, & de celles que les naturels eux-mêmes, instruits par leurs tyrans, avoient pû trouver ; en sorte que les triomphes à Rome devinrent d'une magnificence inouie.

Le Préteur Marcus Helvius revenant victorieux d'Espagne, entra dans Rome à cheval ; à quoi se réduisoient les honneurs de l'O-

vation ou du petit triomphe. Il mit dans le Tréſor Public 14730. livres d'argent non monnoyé, 17023. livres d'argent marqué au coin d'un chariot à deux chevaux, & 120438. livres d'argent de *Hueſca*. Tit. Liv. lib. 34.

Quintus Minutius ſon ſucceſſeur donna au Tréſor Public 34890. livres d'argent non marqué, 78000. livres d'argent marqué au coin de deux chevaux, & 27800. livres d'argent de *Hueſca*, quantité ſi conſidérable qu'on ne peut s'empêcher de douter du fait.

Le Conſul M. Caton ayant triomphé de l'Eſpagne, mit au Tréſor Public 25000. livres d'argent non marqué, 123000. livres d'argent marqué au coin de deux chevaux, 540. livres d'ar-

gent de *Hueſca*., & 1400. livres d'or : de plus il diſtribua des dépouilles 270. livres de cuivre à ſon Infanterie, & trois fois autant à ſa Cavalerie.

On peut croire que les Romains prirent ces richeſſes des Eſpagnols, ſans ſe donner la peine de travailler les mines. Strabon dit que les Carthaginois qui vinrent en Eſpagne avec Hamilcar Barcas pere d'Annibal, furent étonnés de voir, que les habitans de l'*Andalouſie* ſe ſervoient de cruches & d'autres uſtenciles d'argent; ce qui fait juger qu'à proportion les inſtrumens plus nobles devoient être d'or. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les armes ſeules ayent procuré aux Romains un ſi riche butin de métaux, ſans fouiller les mines.

Long-tems avant eux les Marchands qui venoient en Eſpagne pour charger d'argent leurs navires, forgeoient leurs anchres de ce métal, afin d'en emporter le plus qu'ils pouvoient ; ce qui marque l'avidité des Phéniciens, & le beſoin que les Eſpagnols avoient d'autres marchandiſes.

CHAPITRE VII.

Continuation du même ſujet.

DAns les Hiſtoriens Grecs ; qui naturellement jaloux des Romains, ne les ont pas épargnés ſur les mœurs, ni dans les Hiſtoriens de cette nation même les plus emportés contre leur ſiécle, il n'eſt fait mention d'aucune Loy, ou d'aucun décret

du Sénat, du peuple, ou du Prince, qui marque de l'avidité pour l'or ou l'argent : ils profiterent de l'abondance de ces métaux qu'ils trouverent en Espagne, mais avec sageſſe & modération.

S'ils avoient commis des tyrannies pour acquérir des richeſſes, l'Eſprit Saint ne les auroit pas tant loués. Il dit *qu'ils conſervoient leurs amis ; qu'ils étoient ſages dans le Conſeil, & qu'ils executoient ce qui leur paroiſſoit juſte.* Ce ſont là des vertus oppoſées aux vices de ceux que rend inſenſés la paſſion de s'enrichir.

Mac. ab. lib. 1. cap. 8.

Petrone dit à la vérité, que toute terre qui produiſoit de l'or devenoit ennemie de *Néron* : mais on peut lui oppoſer Trajan, qui ayant réduit en Province la *Da-*

cie Mediterranée, & la *Tranſalpine*, aujourd'hui la *Tranſilvanie* & la *Moldavie*, uſa des mines de ce pays avec cette modération & cette prudence, qui ſans mépriſer les faveurs du Ciel, ſçait les bornes qu'il faut mettre à ſon pouvoir même.

Adrien fit rompre le Pont du *Danube*, afin que ce fleuve ſervît de barriere à l'Empire Romain; & abandonnant la *Dacie* aux barbares, il mépriſa leurs mines.

Aurelien, qui rétablit le Pont du *Danube*, ſe contenta de réduire la *Tranſilvanie* en Province, & de faire paſſer pluſieurs peuples en deça du fleuve.

Les Romains étoient ſi éloignés de tyranniſer l'Eſpagne par rapport aux mines, que les Cen-

seurs défendirent aux Fermiers publics de les faire travailler par tous ceux qu'ils jugeoient à propos ; & limiterent à cet effet leur nombre. Pline fait mention de cette Loi, & de l'ancien décret du Senat ; qui exemptoit l'Italie du travail des mines, quoique ce fût un pays fertile en métaux, comme en toute autre chose.

Pline lib. 3. cap. 4.

Ce fut encore un décret du Senat qui abolit le tribut Macédonien ; qui étoit très-considérable, parce qu'on ne pouvoit le percevoir sans se servir de Fermiers ; & que par-tout où il y avoit de tels gens, où les tributs n'entroient point dans le Tresor Public, où les peuples étoient opprimés. Il ne convenoit pas non plus, que les Macédoniens mêmes fussent les Fermiers, parce

que c'étoit les rendre maîtres de leur condition.

Les Romains n'exigeoient point le tribut qu'ils imposoient aux peuples vaincus, en or, mais en argent; & après l'aggrandissement de l'Empire, presque tous les tributs s'exigeoient en nature, comme en vivres pour les armées. On a des preuves de cet usage parmi les Loix des Empereurs : ce qu'ils en faisoient, n'étoit point que l'or y manquât, mais c'étoit pour rendre leur Gouvernement plus doux.

BIBLIOTECA NACIONAL

CHAPITRE VIII.

De la Galice, du Portugal, des Asturies, de la Biscaye, des anciennes Mines de Castille, & d'autres parties de l'Espagne.

Just. lib. 44. cap. 3.

JUstin décrit ainsi la *Galice*. On nomme les habitans d'une partie de la *Galice*, *Amphilogi*; c'est un pays très-abondant en cuivre, en plomb, & en vermillon; ce dernier a donné son nom à la riviere qui arrose le pays. Cette terre est si riche en or, que la charrue en traçant les sillons, découvre des morceaux de ce métal : *Auro quoque ditissima, adeo ut etiam aratro frequenter glebas aureas exscindant.* Il y a dans le territoire de cette nation une

Montagne ſacrée : c'eſt un ſacrilége d'y toucher avec le fer ; mais il eſt permis de ramaſſer l'or, comme un préſent de Dieu que la foudre a détaché de la hauteur, ce qui arrive ſouvent, parce que les orages ſont fréquens dans ce canton.

Il paroît que ce Mont Sacré eſt aujourd'hui le Mont *Surado*, qui conſerve les veſtiges de ſes anciennes mines.

Cette terre ſi riche en or eſt peut-être *Valdiorres*, à ſix lieues de *Valdequiroga* vers le Midi ; qu'on nommoit anciennement *vallée d'or*.

On nomme en Latin le vermillon, *Minium* ; de-là eſt venu le nom de *Minho*, Riviere de la Galice aſſez célébre. Sur ſes bords eſt ſituée la ville *Auria*, au-

jourd'hui Orense, fameuse par son or.

Strab. lib 33. cap. Strabon observant que l'Etain ne se trouve pas sur la superficie de la terre, comme quelques Historiens l'ont publié, mais qu'il faut creuser pour en trouver, ajoute, qu'il naît parmi les Barbares qui sont près de la *Lusitanie*, & il place ces Barbares dans le territoire *Lucense*, aujourd'hui *Lugo* en *Galice*.

Pline n'appelle point ces peuples barbares à cause de leurs mœurs, mais parce qu'ils étoient au nombre de cent soixante & six mille habitans presque point connus, indépendans des Romains, & qui portoient des noms barbares. *Pomponius Mela*, parlant d'eux, dit que la bouche Romaine avoit de la peine à prononcer les noms

de leurs bourgades ; & qu'au reste ils étoient humains *Silius Italicus* fait entrer l'or de la Galice dans le luxe des Dames de *Sagunte* : *Callaico vestes distinctas matribus auro.*

Je place dans ce canton de la *Galice* les peuples appellés *Chalybes*, qui s'étendoient jusqu'à l'Océan ; & qui, selon Justin, prirent leur nom de la riviere *Chalybs*. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur cette Riviere ; mais par ce que je puis conjecturer du terrein que ce peuple occupe, il me paroît que c'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Sil*, & qui conserve sur ses bords les vestiges des anciennes forges. *Silius Italicus* dit, qu'ils forgerent les armes d'Annibal, & il n'est pas croyable qu'un Poëte rempli d'une érudition

Sil. Ital. 2.

étonnante, jusques-là qu'elle devient chez lui un défaut, eût donné gratuitement à ces peuples un attribut qui ne leur convenoit pas : les vers de *Silius* méritent bien d'être rapportés par le grand jour qu'ils répandent sur cete matiere.

Ecce autem clypeum sævo fulgore micantem
Sil. Ital. lib. 2. Oceani gentes Ductori dona ferebant ;
Callaicæ telluris opus, galeamque coruscis
Subnixam crestis, vibrant cui vertice coni
Albentes niveæ tremulo nutamine pennæ :
Ensem unum, ac multis fatalem millibus hastam
Præterea textam nodis, auroque trilicem
Loricam, & nulli tegmen penetrabile telo.

Hæc ære, & duri *Chalybis* perfecta metallo,
Atque opibus perfusa Tagi.

Cependant les peuples de l'Océan apporterent pour présent à Annibal, un bouclier d'airain poli qui avoit beaucoup d'éclat, ouvrage de l'industrieuse Galice, un casque surmonté d'un brillant panache, dont les plumes blanches & l'aigrette, en s'agitant, donnoient de la grace à cet ornement militaire; enfin une épée & une lance, qui devoient être fatales à plusieurs milliers d'hommes. Ils ajouterent une cotte d'armes toute brodée d'or, & fortifiée d'un triple rang de mailles, vêtement impénetrable & à l'épreuve des traits: toute cette armure brilloit d'airain, d'acier, & d'or artistement travaillés.

Les Artisans de *Galice* étoient si fameux, qu'on donnoit le nom de *Chalybes* à tous ceux qui fondoient les métaux. Virgile parlant de l'Isle d'*Elva* sur les côtes de la *Toscane*, caractérise ainsi la bonté de ses mines : *Insula inexhaustis Chalybum generosa metallis*, » Isle dont la force & la richesse » consistent dans les métaux des » *Chalybes*, qu'elle ne sçauroit » épuiser.

Virgil. lib. 10.

Justin écrit de ces *Chalybes* qu'ils surpassoient le reste du monde en fer, & que l'eau du fleuve *Chalybs* étoit plus forte que le fer, puisque sa trempe lui communiquoit de la dureté. Les épées des *Chalybes* disputoient le prix à celles de *Bilbilis*, & ces deux endroits ont acquis à l'Espagne la réputation dont elle jouit encore, de

de fabriquer de meilleures armes, qu'aucune autre Nation de l'*Europe.*

On lit dans Pline que les *Asturies*, la *Galice*, & la *Lusitanie* donnoient chaque année 20000 livres d'or : mais les *Asturies* surpassoient toutes les autres Provinces par l'abondance de l'or que fournissoient ses mines.

Pline, parlant du plomb noir & blanc (ce dernier est l'étain) dit que le plomb noir naît en Portugal, & en *Galice* sur la superficie sablonneuse de la terre, qu'on ne le connoît qu'au poids, qu'il s'attache à de petites pierres, principalement dans les torrens dont on lave le sable, aussitôt qu'ils sont devenus secs, & qu'on cuit ce qui tombe au fond. En *Galice* il y a plus de plomb Pline lib. 2.

blanc, & la *Cantabrie* qui confine avec la *Galice*, abonde en plomb noir.

La *Cantabrie* entoure la Biscaye, s'étend dans la *Castille* vers *Logrono*, quoiqu'elle aille proprement jusqu'à la mer du Nord, & renferme *Guipuscoa* & *Alaba*.

Plin. lib. 34. cap. 45. Pline dit encore, en parlant de la pierre d'aimant, que cette pierre naît dans la *Cantabrie*, qu'à la vérité ce n'est pas cette vraie pierre d'aimant, qui est d'un seul morceau de roche continue, mais une autre pierre dont les parties sont divisées & qu'on n'a pas encore éprouvée, pour s'en servir à la fonte du verre; qu'au reste elle attire le fer comme l'aimant. Dans la partie de la *Cantabrie* qui est sur la côte de la mer,

il y a une montagne très-haute qui eſt toute de cette matiere.

La *Betique* & la *Luſitanie* s'appelloient *Eſpagne Ultérieure* : le reſte, depuis les *Virgitani* (aujourd'hui *Vera* dans le Royaume de *Grenade*) ſe nommoit *Citérieure.*

L'Empereur Claude ayant ſoumis l'Angleterre, l'Eſpagne Citérieure lui préſenta une couronne d'or peſant ſept livres. Un eſclave du même Empereur qui ſe nommoit *Rotundus*, ſe fit faire un plat d'argent peſant 500 liv. & huit de ſes camarades par émulation en firent faire chacun un peſant 50 livres.

Tite-Live rapporte que le Préteur *Calphurnius*, dans ſon triomphe des *Celtibériens* & des *Luſitains*, mit au Tréſor Public 83 Tit. Liv. l. 39. 40. 41.

Couronnes d'or, & 12000 livres d'argent.

Quelques jours après *Lucius Quintius Crispinus* triompha des mêmes peuples, & mit au Tréfor Public la même quantité d'or & d'argent.

Sempronius Gracchus ayant triomphé des *Celtibériens* & de leurs alliés, le jour ſuivant *Lucius Poſthumius Albinus* triompha des *Luſitains* & de quelques autres Nations Eſpagnoles. *Gracchus* mit au Tréſor Public 40000 livres d'argent, & *Albinus* 20000. Ils donnerent de plus à chaque Fantaſſin 25 deniers, trois fois autant à chaque Cavalier, & double paye aux Centurions ; & les alliés dans ce partage eurent autant que les Romains.

Pline loue la modération de

Scipion, qui, après la destruction de *Numance*, fit distribuer à ses soldats 17000 livres d'argent.

Possidonius écrit que *Marcus Marcellus* tira des Celtibériens 600 talens, qui font 360000 ducats.

CHAPITRE IX.

Des Isles Terceres, ou Azores.

LEs Isles *Cassiterides* sont situées dans la mer qui baigne le Portugal, c'est pourquoi j'en parle ici.

Les Grecs nomment l'étain *Cassiteron*; &, selon Pline, ces Isles furent appellées *Cassiterides*, parce qu'elles abondent en plomb blanc. Le même Auteur dit dans un autre endroit, qu'un certain

Pline lib. 4. cap. 22.

Idem lib. 7. cap. 56.

Midacrito apporta le premier de l'étain des Iſles *Caſſiterides* : il croyoit qu'elles étoient les *Iſles fortunées*, & il les plaça vis-à-vis le Promontoire Celtique, ou le Cap de *Finiſtere*.

Pline & Strabon ont tous deux mal placé ces Iſles. Ptolemée les connoiſſoit mieux : il écrit que dans l'Océan Occidental il y a dix Iſles nommées *Caſſiterides*. Ce ſont préciſément les *Açores* : mais elles ne ſont qu'au nombre de neuf. P. *Craſſus* y porta les armes Romaines, & il trouva des métaux en creuſant un peu avant dans la terre.

CHAPITRE X.

De l'autre partie de la Caſtille.

IL nous reſte à parler de l'autre partie d'Eſpagne entourée du Mont *Oroſpeda*. Près de l'endroit où l'*Oroſpeda* ſe ſépare de l'*Idubeda*, entre la *Caſtille* & la *Navarre*, eſt ſituée la ville de *Tricio* dans le territoire des *Betones*, qui ſont ceux de *la Rioja*: Ptolemée l'appelle *Metallum*. Ce *Tricio* eſt différent d'un autre qui étoit chez les *Barduli* (aujourd'hui *Guipuſcoa*) & nommé autrefois *Tubalico*. Si les Romains impoſerent le nom de *Metallum* à d'autres endroits de l'Europe, à cauſe des mines, pourquoi n'auront-ils pas donné le même nom à *Tricio* par-

la même raiſon, puiſqu'on ſçait en général que tout le pays d'alentour eſt très-riche en métal.

Les Monts d'*Oroſpeda* ſéparent la *Caſtille* de l'*Arragon*, & formant comme trois tours, ils s'étendent entre *Turiaſſon* & *Bilbilis*. Pline parlant de ces villes, dit, que ces endroits & quelques autres ſont fameux par l'abondance & la bonté du fer, comme *Bilbilis* en Eſpagne & *Turiaſſon*. *Turiaſſon* eſt ſituée entre *Numance* & l'*Ebre* : c'eſt aujourd'hui *Tarazona*.

Plin. lib. 34. cap. 14.

Bilbilis n'eſt pas *Calatayud* : elle étoit ſituée, ſelon Martial, à un quart de lieue de-là, ſur une hauteur qu'on nomme aujourd'hui *Bambola*, & dont le pied eſt baigné par le *Salon* (aujourd'hui *Xalon*) qui en Latin s'appelle *Bil-*

Martial lib. 10. 24.

bilis, les Villes & les Rivieres se donnant mutuellement leurs noms. Les épées Espagnoles doivent en partie leur réputation à ses eaux : « *Bilbilis*, dit Martial, est é- Idem lib. 12. 13.
»galement fiere de son or & de son »acier. *Auro Bilbilis & superba ferro.*

Les Monts qui baissent du côté de la *Castille*, se rehaussent près du Royaume de *Valence*, & traversant le pays des *Contestani* (aujourd'hui *Cocentagna*) ils vont former le Promontoire *Ferrario*, nom qui indique la propriété du terrein.

Il faut me passer ces petits détails, parce que j'écris sur une matiere enveloppée d'épaisses ténébres, causées par les grandes révolutions que nous avons souffertes. L'extinction presque totale des Romains, la destruction des Goths,

les guerres perpétuelles avec les Maures la perte de tant d'Auteurs que nous n'avons plus, & les erreurs de ceux qui nous restent, toutes ces circonstances m'obligent de donner quelque chose à la conjecture, quand je n'ai rien d'ailleurs de positif; & je me fie beaucoup à la prudence Romaine qui n'imposoit des noms aux lieux, qu'avec justesse & réflexion.

Les montagnes sont extrêmement riches sur ses confins de la *Celtibérie*, qui est la vieille *Castille*, & principalement les hauteurs de *Cuença*, d'où découle le *Tage* si renommé par son or: de-là les Monts vont se rapprocher de ceux de la *Mancha*, & se joindre aux *Carpetans*, aujourd'hui le district de *Tolede*.

Là, près des rives du *Tage*, il y

a des veines d'or & d'argent, indices ſuffiſans pour chercher le corps des mines. Strabon ſe contente de nommer les terreins métalliques, ſans nous donner d'autres lumieres qui puiſſent nous conduire dans nos recherches, & d'autres Auteurs n'en diſent mot.

De-là, les Montagnes ſe joignent aux Monts *Oretans*, & fuyant le Portugal, ſemblent s'élancer dans la *Beturie* Celtique, ou la partie de l'*Eſtremadoure* qui regarde le *Portugal* : enſuite elles s'allongent vers *Séville*.

Derriere elles, ſont les champs arides d'*Aria*, que *Strabon* dit être jonchés de Métaux. *Ptolemée* fait mention des *Arucci* & d'*Arunda* ſur les rives de la *Guadiana* : mais *Arunda* eſt un peu

écartée du côté de l'Orient, & peu éloignée d'*Olibenza*.

Sur le bord de la *Guadiana* est située *Metallina* ou *Metallinosa*, selon Pline. Cette Ville, célébre dans l'antiquité par l'abondance de ses métaux, retient encore aujourd'hui le nom de *Medallino*.

CHAPITRE XI.

De Carthagene, Grenade, & autres lieux.

LEs agréables collines appellées *Mariannes*, sortent de l'*Orospeda*, ainsi qu'une autre Montagne qui suit le Royaume de *Murcie*, & s'approche de la nouvelle *Carthagene*.

A une lieue de *Carthagene* sont

les Puits d'Annibal, dont la circonférence est de seize lieues. Chaque puits, ou veine prit le nom de celui qui la découvrit : la plus riche se nommoit *Bebelus*, & donnoit aux Carthaginois chaque jour 300 livres pesant d'argent.

Cet endroit dans la suite fut habité par 400 Mineurs, qui donnoient chaque jour au peuple Romain 25000 Dragmes, qui valent 1500 Ducats. Du tems de Pline on avoit creusé 1500 pas dans la Montagne, & les *Aquitains* étoient employés jour & nuit à en tirer l'eau : aussi-tôt qu'on avoit découvert une veine, on étoit assuré d'en trouver une autre tout près.

Il y a d'autres Montagnes qui, abandonnant les bords de la mer,

viennent regarder l'*Andalousie*, & s'étendent jusqu'à *Calpé* : d'autres encore courent le long de la mer. Strabon marque qu'il y a, parmi ces dernieres, des terres élevées entre les *Batistani* & les *Oretani* qui sont fort riches en métaux.

Oreto, Ville Capitale des *Oretani*, est aujourd'hui *Almagro*, & *Batistania* est notre *Baeza*. Les confins de ces deux peuples se rencontroient au-delà du *Guadalquivir*. Pline nous explique cet endroit de *Strabon* : les *Montezani*, dit-il, sont les *Oretani*, & les *Bastuli*.

Pline lib. 3. cap. 3.

Il est donc certain que les mines appartenoient à ceux de *Montesa*. Quelques-uns ont placé *Montesa* près de *Jaen*, d'autres près d'*Illiturgi* (aujourd'hui *Andujar* le

vieux) d'autres sur le Mont Sébastien près de *Castulon*, aujourd'hui *Cazlona* la vieille, ou Saint-Sébastien.

Une partie de ces Montagnes de *Jaen* s'allongent dans le Royaume de *Grenade* : elles ne sont pas rudes près de *Jaen*, mais approchant de *Grenade*, elles relevent leurs cimes, se couvrent de neige, & deviennent rudes ; elles sont très-riches près de cette ville, selon *Rasis* Géographe Maur.

Près de *Grenade*, dit *Rasis*, il y a des mines d'or, d'argent, de plomb & de fer ; & dans son district est un endroit nommé *Salombino*, où il y a une veine de tutie, appellée *Pateneviva*. Il ajoute, qu'il y a une riviere nommée *Salon* (appellée aujourd'hui

Guadagenil) qui coule par le milieu de la ville de *Grenade :* elle a sa source dans une montagne nommé *Dagna*, & s'étend vers *Elibera* ; on ramasse de l'or fin dans le lit de cette Riviere.

Salombino est *Salobrena* ; & où il met le *Genil*, on doit placer le *Darro*, parce que le *Genil* coule un peu éloigné de la Ville, & qu'il n'y a que le *Darro* qui porte de l'or : ainsi c'est une faute ou de l'Imprimeur ou du Géographe.

CHAPITRE XII.

De Cordoue & des autres parties de l'Andalousie.

NOus voici aux Montagnes de l'*Andalousie*. Les Monts d'*Alcaraz* accompagnent le *Betis*

dans ſon cours : près de la ſource du *Betis* eſt ſituée l'ancienne ville de *Caſtaon*, aujourd'hui *Villanueva de Alcaraz*. Il y avoit autrefois une mine de plomb mêlée d'argent ; mais la montagne d'où découle le *Guadalquivir*, ſurpaſſe en richeſſes toutes ſes voiſines : on la nomme pour cet effet le *Mont d'argent*, & on a travaillé autrefois ſes mines.

Les hauteurs, qui ſuivent le cours de la Riviere, ſont encore renommées par leur or, particuliérement celles qui ſont au Nord de *Cordoue*. *Silius Italicus* rend ce témoignage de ſa Patrie : « Cordoue, dit-il, l'honneur du pays » qui eſt fertile en or. *Nec decus auriferæ ceſſavit Corduba terræ* : car c'eſt conſtamment des mines qu'il faut entendre cet endroit du

Sil. Ital. l. 2

Poëte, & non de la Riviere qui ne porte point de l'or.

Pline lib. 34. cap. 2.

Il y a dans Pline un passage qui prouve la bonté du cuivre, qu'on tiroit des mines de *Cordoue*.

» Le cuivre se fait, dit-il, d'une autre » pierre nommée en *Chypre Chalchi-* » *tes*, parce qu'on y trouva le premier » cuivre : dans la suite on en trouva » de meilleur dans d'autres pays ; » principalement depuis qu'on con- » nut le leton, qui s'est attiré long- » tems de l'estime ; on n'en trouve plus maintenant en *Chypre*, cette terre ayant été épuisée. Le cuivre de *Salluste* succéda à celui de *Chypre* : on le trouva chez les *Centrones* dans les Alpes ; mais la mine fut bien-tôt tarie. A celui-ci succéda le cuivre de *Livie*, dont il y a aussi très-peu ; ce dernier venoit des Gaules. *Livie* étoit

la femme d'*Auguste*, & *Salluste* un de ses favoris ; on donna leur nom à ces deux mines de cuivre. A-présent le cuivre *Marien*, qui est celui de *Cordoue*, est le plus estimé : il est aussi bon que le cuivre de *Livie*, & imite la bonté du leton des *Sesterces*, monnoye dont chaque piece pesoit deux livres Romaines.

La ville d'*Oringé*, ou *Oningé* est située, selon Pline, près d'*Obulcula*, aujourd'hui *Porcura* dans l'*Andalousie*. *Tite-Live* parlant de cette ville, dit, qu'il y avoit une mine d'argent. Tit. Liv. lib. 28.

Strabon marque que dans la *Turdetanie*, qui est l'*Andalousie*, il y a trois endroits célébres pour leurs mines, *Ilipa*, *Sisapona*, & *Cotinas*.

J'ai placé le Mont *Ilipa* ou *Ili-*

pula près de *Grenade* : Pline nomme *Ilipula Italica* la même ville que Ptolemée nomme la grande *Ilipula*, aujourd'hui *Peñaflor*, & qui eſt à moitié chemin entre *Séville* & *Cordoue* ; il y a des mines dans ces deux endroits.

Siſapona eſt un canton du territoire de *Cordoue* : on le nomme aujourd'hui *Alcudia* ou *Pedroches*. Pline écrit, que le vermillon qu'on portoit à Rome venoit d'Eſpagne, & que le meilleur étoit celui de *Siſapona*, canton de l'*Andalouſie*, tributaire du peuple Romain. Il ajoute que les habitans s'acquittoient fort exactement de ce tribut, qu'il n'étoit pas permis de travailler ni de perfectionner le vermillon ſur les lieux, qu'on portoit le mineray tout ſcellé à Rome, & que ce tri-

Pline lib. 33. cap. 7.

but montoit chaque année à 10000 livres pesant. *Strabon* marque aussi que les mines d'*Ilipa*, ainsi que celles de *Sisapona*, étoient très-riches en argent.

Cotinas est aujourd'hui *Cadis*. Le Poëte *Avien* dit que les anciens Espagnols nommoient Cadis *Cotinusa*, les Phéniciens *Tarteso*, & les Carthaginois *Gadir*, qui signifie *environnée*. Les mots *Cotines* conservent encore quelque chose de l'ancien nom de l'Isle : les Romains nommèrent l'Isle de Cadis *Tartessus*.

Il y avoit d'autres Isles tout près appellées les Isles des *Gerions*, & dont une étoit nommée particuliérement *Junon* : ce n'est aujourd'hui qu'une roche inhabitée, qu'on nomme *la roche de Saint Pierre* ; on l'appelloit

auſſi *Erythia*, & on en tiroit de l'or.

Les Phéniciens ont beaucoup eſtimé *Cadis*; c'étoit la place d'armes, & l'*Emporium* ou l'entrepôt du commerce des Carthaginois: les Romains l'honorerent du titre d'*Auguſta*, & ſes mines furent toujours en grande réputation. Les mines *Cotinæ* donnoient de l'or, & du cuivre.

CHAPITRE XIII.

Réſultat de la Deſcription d'Eſpagne.

IL n'eſt point douteux, qu'il n'y ait encore aujourd'hui des mines dans les mêmes endroits, où il y en avoit autrefois. On ne ſçauroit dire que la diſpoſition de la terre ait changée depuis le dé-

luge : elle eſt toujours la même, la nature n'eſt jamais oiſive ; une terre diſpoſée à produire l'or, le produira toujours.

Il n'y a point d'indices que les *Goths* ayent travaillé les mines : c'étoient des ſoldats, qui vinrent en Eſpagne chargés des dépouilles de l'Europe. Comme ils n'avoient nulle connoiſſance des mines qu'ils pouvoient avoir chez eux, ils ne ſongerent point à celles d'Eſpagne : ils ſe contenterent de jouir de l'or qu'ils avoient rapiné dans la guerre.

Quelques Auteurs croyent cependant qu'ils connurent & travaillerent les mines, parce que les Loix font mention de deniers d'or : mais *Covarruvias* montre clairement que ces Loix ſont les mêmes, que celles de l'Empe-

Covarruvias lib. 2. tit. 1. lib. 17. tit. 8. lib. 16. lib. 9. tit. 2. lib. 8. cap. 6.

reur Justinien ; & les Romains en imposant la peine du délit, n'avoient point égard à l'abondance, ou à la disette de l'or.

Outre cela, il y a peu de Loix qui imposent l'amende des deniers d'or pour peine de crimes ; c'est pourquoi on ne peut pas juger de l'abondance de l'or par le texte de ces Loix, qui ne regardoient que les Nobles.

Nous ne sçavons pas non plus si les Maures travaillerent beaucoup aux mines. *Rasis* en dit très-peu de chose.

Les Romains mêlés parmi les *Goths*, qui resterent dans le pays conquis par les Maures, étoient trop asservis pour penser à profiter des richesses des mines.

Nos Rois vinrent à bout de chasser les Maures, beaucoup plus par

par leur bonne conduite, & la diſcipline Militaire, que par l'or : cependant S. Bernard qui vivoit du tems du Roi Alphonſe VIII, & d'Alphonſe premier Roi de Portugal, loue la fineſſe & l'abondance de l'or d'Eſpagne.

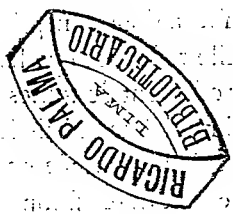
Le Roi Jean premier, étant à *Bribieſca*, fit publier un Edit qui commence ainſi : *Etant bien informé que vos Royaumes ſont riches & abondans en Mines, &c.*

Il faut avouer que nos Rois, dans les longues guerres dont l'Eſpagne fut agitée, négligerent trop l'utile reſſource que les Mines leur offroient de toutes parts. Ce fut l'impuiſſance où ils étoient d'entretenir une armée en campagne, qui fit durer ſi long-tems ces guerres.

A peine furent-elles terminées,

qu'on découvrit le nouveau monde. La nouveauté & l'opinion entraînerent la foule dans ces régions éloignées : l'Espagne resta dépeuplée & déserte, ses richesses furent ensevelies dans l'oubli, & ses Mines incultes semblent aujourd'hui nous reprocher d'aller chercher aux extrêmités du monde, au prix de mille dangers, ce que nous avons sous nos pas.

FIN.



J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit traduit de l'Espagnol, qui a pour titre : *Description abrégée des anciennes Mines d'Espagne ;* & je n'ai rien trouvé dans cette Traduction qui pût en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Juin 1750.

POISSONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT : Notre amé *François Delaguette* Imprimeur-Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Description abrégée des anciennes Mines d'Espagne, par Don Alonzo Carillo-Lazo.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à

compter du jour de la date des Préſentes; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires en notre Bibliothéque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre cher & féal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Préſentes ; Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce

requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatrième jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cens cinquante, & de notre Régne le trente-cinquième. PAR LE ROI EN SON CONSEIL, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 469. Fol. 341. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 3 Septembre 1750.*

LE GRAS, *Syndic.*